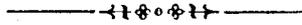


VINGTIÈME ANNÉE

TOME XX, n° 2

Prix : 7 fr. 50

BULLETIN
DE
l'Ecole Française
D'EXTRÊME-ORIENT



LE DIALECTE DE TCH'ANG-NGAN
SOUS LES T'ANG.

Par H. MASPERO,

Professeur à l'Ecole française d'Extrême-Orient.



HANOI
IMPRIMERIE D'EXTRÊME-ORIENT

—
1920

BULLETIN DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT

Le *Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient* est en vente à Hanoi, à l'Ecole française d'Extrême-Orient et à l'Imprimerie d'Extrême-Orient. Le prix de l'abonnement annuel est fixé à 30 francs, port compris.

Les volumes parus sont mis en vente au prix de 45 francs. Toutefois les tomes I et III (1901 et 1903) ne sont plus vendus qu'avec la collection complète.

Chaque numéro simple antérieur à l'année 1912 est vendu 12 fr. 50 ; chaque numéro double 25 francs.

A partir de l'année 1912, chaque numéro est vendu à un prix spécial, indiqué sur la couverture, avec majoration de 50 % pour les années antérieures à 1920.

Ce tarif annule les précédents.

Toutes les communications concernant la rédaction du *Bulletin* doivent être adressées à M. le Directeur de l'Ecole française d'Extrême-Orient, à Hanoi.

Articles à paraître.

G. BOUILLARD. — Les sépultures impériales des Ming.

H. PARMENTIER. — Notes d'archéologie indochinoise.

L. AUROUSSEAU. — Notes sur les Jučen. — I. Un vocabulaire sino-jučen du XVI^e siècle.

E. SEIDENFADEN. — Complément à l'Inventaire descriptif des monuments du Cambodge pour les quatre provinces du Siam oriental.

H. MARCHAL. — Le temple de Praḥ Palilay.



LE DIALECTE DE TCH'ANG-NGAN

SOUS LES T'ANG.

Par H. MASPERO,

Professeur à l'Ecole française d'Extrême-Orient.

AVANT-PROPOS.

L'obligation de me tenir autant que possible dans les limites des fontes indochinoises m'interdisant l'adoption d'un système de transcription tout fait, quelques éclaircissements sont nécessaires au sujet de celui que j'ai employé ici. C'est, dans ses grandes lignes, celui dont je me suis servi dans mes *Etudes de Phonétique historique de la langue annamite* (1), un peu modifié afin d'obtenir une précision plus grande. Néanmoins ce système reste relativement grossier : la linguistique historique ne peut espérer atteindre à l'exactitude de la phonétique expérimentale ; je me suis contenté de figurer les principales variétés de sons qui se sont présentés, sans m'efforcer de distinguer toutes les nuances par des signes particuliers : pour prendre un exemple, tout ce que je note *á* est de timbre plus grave que *a* et que *à*, mais il ne s'ensuit pas que tous les *á* soient absolument identiques les uns aux autres.

En fait, à quelques rares exceptions près, les signes nouveaux ont été ajoutés, non pour marquer des nuances nouvelles de son, mais simplement pour figurer des phonèmes nouveaux que je n'avais pas rencontrés dans mes travaux précédents. Le plupart des changements introduits sont d'ailleurs purement typographiques, ainsi le remplacement de l'accent circonflexe par l'accent aigu comme marque des voyelles fermées : *á, é, ó*, au lieu de *à, ê, ô* ; ou encore l'emploi de voyelles marquées d'un signe spécial : *ǣ, ĭ, ŷ, ø*, etc., pour représenter les voyelles très brèves, au lieu de lettres plus petites placées au-dessus de la ligne : *ǣi* au lieu de *ai*.

(1) BEFEO., XII, 1.

I. — LES CONSONNES. — Voici le tableau d'ensemble des signes employés :

		LARYN- GALES	GUTTURALES POST- VÉLAIRES	PALA- VÉLOPA- TALES	CACU- MINALES	DEN- TALES	LABIALES DENTILA- BIALES	BILA- BIALES
Occlusives	sourdes.	'	k	k	č	l	l	p
	sourdes aspirées.	'	k'	k'	č'	l'	l'	p'
	sonores.	,	g	g	j	d	d	b
	sonores aspirées.	,	g'	g'	j'	d'	d'	b'
	nasales.		ñ	ñ	ñ	n	n	m
Affriquées	sourdes.			ts	ts	ts		
	sourdes aspirées			ts'	ts'	ts'		
	sonores.			dʒ	dʒ'	dʒ		
	sonores aspirées.			dʒ'	dʒ'	dʒ'		
	sourdes.	h	x	ʒ	ʒ	ʒ	f	ɸ
Fricatives	sourdes aspirées.		ɣ	ʒ	ʒ	ʒ, δ	v	β
	sonores.		ɣ	ʒ'	ʒ'	ʒ'	v'	'
	sonores aspirées.			ɣ'	ʒ'	ʒ'		
	nasales.			ɣ				
	Sonantes.			y	r ⁽¹⁾	l		w

Quelques observations sont nécessaires au sujet de ce tableau.

1. — Les signes ' et ' rendent, le premier l'articulation laryngale forte et le second l'articulation laryngale faible; ils transcrivent respectivement les lettres \mathfrak{K} et \mathfrak{Q} du tibétain.

2. — La série vélaire k k' g g' ñ x y est formée par des gutturales articulées très en arrière, à la partie postérieure du voile du palais, alors que les vélopalatales chinoises des autres dialectes s'articulaient plus en avant, vers la limite du palais dur et du palais mou. Ces phonèmes sont spéciaux au dialecte chinois de Wou.

3. — Le signe v sert à représenter une nasale gutturale spirante, telle que M. Karlgren l'a reconnue en chinois moderne dans le dialecte de Si-ngan fou⁽²⁾.

4. — J'emploie č pour l'occlusive palatale, et ts' pour la mi-occlusive palatale. J'ai abandonné la notation č' pour représenter le ch annamite; en réétudiant ce phonème sur place, je me suis convaincu que M. Karlgren avait raison d'y voir simplement une occlusive palatale; la mouillure que j'avais cru y reconnaître était due simplement à un défaut de prononciation spécial à l'indigène que j'avais examiné.

5. — Je note par δ une spirante sonore interdentale.

(1) Je ne connais pas de r vélaire dans les langues extrême-orientales: il est toujours articulé dans la région des alvéoles.

(2) KARLGREN, *Etudes sur la Phonologie Chinoise*, p. 289 (*Archives d'Etudes Orientales*, t. XV, 1).

6. — La mouillure est marquée par un ^v placé à la suite de la consonne mouillée, *k^v*, *l^v*.

II. — LES VOYELLES. — Les voyelles sont considérées comme longues ; celles qui sont brèves sont marquées du signe de la brève *ă*, *ĕ* ; les très brèves d'un signe spécial, *q*, *q̄*, etc. Les voyelles ouvertes sont marquées de l'accent grave, les voyelles fermées de l'accent aigu, les voyelles moyennes ne portent aucun accent : *é e è*. Toutefois, dans la transcription de quelques langues, l'absence d'accent implique l'indétermination du timbre et de la quantité de la voyelle, par exemple en tibétain.

Quelques signes spéciaux demandent des explications : j'ai remplacé *σ* par *ur* pour des raisons typographiques : *ũ*, *ũ̄*, *ũ̇* existent dans les fontes, tandis qu'on n'y trouve pas *σ* bref. C'est par ce signe que je figurerai le son labialisé de l'annamite *σ*, *ur*, du français *eu*, de l'allemand *ö*, etc. ; ses différentes nuances sont exprimées par les accents comme pour les autres voyelles *ú*, *u*, *û*.

D'autre part *ə* me sert à figurer une voyelle neutre, non labiale, analogue au *shewa* hébreu ou au *pěpět* malais. J'emploie ce signe pour noter une voyelle de transition entre les initiales vélares et les voyelles palatales dans le dialecte de Wou.

Enfin le signe *j* sert à figurer la voyelle très particulière qui suit, en kouanhoua moderne, le *s* ou le *ts* dans les mots du type 司, 自 et pour le détermination précise de laquelle je renvoie à l'œuvre de M. Karlgren.

III. — LES TONS. — Les tons sont notés par des chiffres placés à la suite du mot, en haut si le ton appartient à la série haute, en bas s'il appartient à la série basse. Je rappelle que, comme dans mes études précédentes, il ne faut établir aucun rapport entre les tons chinois et ceux des autres langues qui portent le même chiffre : en chinois, les chiffres désignent seulement l'ordre suivant lequel les quatre tons chinois ont été rangés par les phonéticiens indigènes, sans tenir compte de la valeur réelle de ces tons ; dans les autres langues, au contraire, les chiffres indiquent l'inflexion particulière à chaque ton.

Je répète ici, en le simplifiant, le tableau de concordance des signes des tons que j'ai déjà publié.

	TONKINOIS	SIAMOIS		CHINOIS
Egal .	{ supérieur	<i>a</i> ¹ Egal supérieur 上平.
	{ moyen	<i>a</i>	<i>a</i>	<i>a</i>
	{ inférieur	<i>à</i>	<i>ā</i>	<i>a</i> ₁ Egal inférieur 下平.
Montant .	{ supérieur	<i>á</i>	...	<i>a</i> ² Montant supérieur 上上.
	{ inférieur	<i>á</i>	<i>á</i>	<i>a</i> ₂ Montant inférieur 下上.
Descendant .	{ supérieur	<i>a</i> ³ Partant supérieur 上去.
	{ inférieur	<i>à</i>	<i>a</i> ₃ Partant inférieur 下去.
Rompant .	{ supérieur	<i>ā</i>	...	<i>a</i> ⁴ Entrant supérieur 上入.
	{ inférieur	<i>á</i>	...	<i>a</i> ₄ Entrant inférieur 下入.
Retombant .	{ supérieur	<i>á</i>	<i>a</i> ⁵
	{ inférieur	<i>a</i> ₅

On pourra compléter ce tableau en se servant du tableau de concordance des tons des langues thâi entre elles dans ma *Contribution à l'étude du système phonétique des langues thâi*, de celui des tons des dialectes annamites et mường entre eux dans mes *Études de phonétique historique de la langue annamite*, tableau en face de la page 102, enfin du tableau de concordance des tons entre l'annamite et les langues thâi dans le même article, page 98-99.

IV. — LANGUES DIVERSES. — 1° *Chinois*. — Pour la transcription des consonnes initiales, j'ai naturellement tenu compte de la remarquable découverte de M. Karlgren sur la différenciation de la série 照 en cacuminales et palatales ; j'ai d'autre part abandonné l'emploi de *n̄* pour représenter 娘, estimant peu utile de suivre les Chinois jusqu'à dans leurs illogismes, et ne voyant aucune raison pour écrire *n* mouillé d'un signe particulier *n̄*, quand je n'en fais pas autant pour *m* ou *n̄* mouillés. On verra d'ailleurs ci-dessous qu'il y a des raisons sérieuses de considérer 娘 comme dental. J'écris donc simplement 尼 *n*, 娘 *n^y* ; le signe *n̄* sert à transcrire 日, et j'abandonne *n̄*. Pour cette dernière initiale, je n'ai pas cru utile de la faire suivre du signe de la mouillure, de même que je ne place pas ce signe derrière les autres palatales *ç*, *j* etc.

Le tableau de concordance des initiales chinoises et des signes de transcription que j'avais donné précédemment (1) prend donc la forme suivante :

	SOURDES 清	SOURDES ASPIRÉES 次清	SONORES 濁	NASALES 半清半濁
Gutturales 牙音	見 <i>k</i>	溪 <i>k'</i>	群 <i>g</i>	疑 <i>n̄</i>
Dentales 舌頭音	端 <i>t</i>	透 <i>t'</i>	定 <i>d</i>	泥 <i>n</i>
Palatales 舌上音	端 <i>ç</i>	徹 <i>ç'</i>	澄 <i>j</i>	娘 <i>n^y</i>
Labiales (occlusives) 重唇音	幫 <i>p</i>	滂 <i>p'</i>	並 <i>b</i>	明 <i>m</i>
Labiales (spirantes) 輕唇音	非 <i>f</i>	敷 <i>f'</i>	奉 <i>v</i>	微 <i>w</i>
Sifflantes 齒頭音	精 <i>ts</i>	清 <i>ts'</i>	從 <i>dʒ</i>	
	心 <i>s</i>		那 <i>ʒ</i>	
	照 <i>tʃ</i>	穿 <i>tʃ'</i>	狀 <i>dʒ</i>	
Chuintantes 正齒音	照 <i>tʃ</i>	穿 <i>tʃ'</i>	狀 <i>dʒ</i>	
	審 <i>ʃ</i>			
	審 <i>ʃ</i>		禪 <i>ʃ</i>	
Aspirées 喉音	曉 <i>ç</i>		匣 <i>ɣ</i>	
	影 <i>ʔ</i>		喻 <i>ɣ</i>	
. 半舌半齒	來 <i>l</i>			日 <i>n̄</i>

(1) BEFEO., XII, 1, 15.

Je transcris le *ho-k'eu* par *u*, sans distinguer par un signe spécial les cas où cet *u* est voyelle ou consonne (1).

Enfin pour les voyelles, j'ai, en suivant une suggestion de M. Karlgren (2), admis toujours *u* comme second élément dans les diphtongues du type *au*, *eu*, au lieu d'alterner *u* et *ó* comme précédemment.

2°. — *Japonais*. — La transcription sino-japonaise est faite exactement suivant le syllabaire, en donnant aux initiales de chaque série une valeur identique quelle que soit la voyelle suivante, savoir *t*, *d* pour les dentales, *p* pour les labiales ; on aura donc *ti*, *di* pour *chi*, *ji* ; *tu*, *du* pour *tsu*, *dzu* ; *si* pour *shi* ; *pa*, *pu* pour *ha*, *fu*, etc. J'emploie *y* et *w* pour représenter les semi-voyelles palatale et labiale.

D'autre part l'orthographe en rōmaji est donnée entre parenthèses à la suite de la transcription littérale, par ex. : 集 *sipu* (*shū*) ; 教 *kiyau* (*kyō*).

Pour les valeurs des voyelles japonaises, j'ai suivi les indications d'Edwards (3) et je les transcris *a i u é o*.

3°. — *Coréen*. — La transcription du sino-coréen est, comme celle du sino-japonais, faite d'après le syllabaire. La prononciation m'est trop mal connue pour que j'aie pu abandonner entièrement le système des missionnaires : c'est donc celui-ci qui m'a servi de base. Toutefois, j'ai remplacé régulièrement les graphies *hk*, *ht*, *hp* par *k' t' p'*, *e* par *û*, *eu* par *û'*, *ng* par *ñ*, *tj* par *tś*, *tch* par *tś'* et j'ai noté par ' le signe qui sert en coréen à supporter la voyelle initiale. J'ai laissé les voyelles autres que *ir* sans aucun signe, ce qui marque ici que je n'en connais pas le timbre exact. Enfin j'ai écrit, à la suite des missionnaires, *ăi* *û'i* des diphtongues qui sont plus probablement *ai*, etc. Conformément au syllabaire, et à l'orthographe des missionnaires, mais contrairement à la prononciation actuelle, je distingue *sya* de *sa*, etc.

4°. — *Annamite*. — A moins d'indication contraire, ma transcription se rapporte au dialecte tonkinois, et spécialement au parler de Hanoi ; toutefois, je distingue, pour des raisons purement étymologiques, *ch* de *tr*, et *s* de *x*, tandis que je laisse confondus *gi*, *d*, *r* uniformément transcrits *z*, conformément au système que j'avais suivi précédemment. J'ai déjà dit que j'avais adopté la correction de M. Karlgren sur la valeur de *ch*, que je transcris maintenant *č*. D'autre part j'ai noté le *ph* et le *v* annamite bilabiaux par φ et β , pour les distinguer de

(1) J'avais déjà précédemment admis ce principe de ne pas distinguer *u* voyelle de *u* consonne dans la transcription du *ho-k'eu*, mais j'avais adopté le signe *w* qui présente de nombreux inconvénients.

(2) Cf. KARLGREN, *loc. cit.*, p. 333.

(3) EDWARDS, *Etude phonétique de la langue japonaise*, pp. 15-17.

f et *v* chinois qui sont dentilabiaux. Hors cela, j'ai encore introduit dans mon ancien système une modification purement graphique, la simplification en *tʃ* sur le modèle de *tʃ'* de ma transcription *tʃ* du *tr*. Le *g* tonkinois est un *g* spirant qui tend vers *h* (1), mais je n'ai pas cru utile de le noter par un signe spécial.

Pour les voyelles, je n'ai jamais noté la différence très nette de timbre qu'elles présentent suivant le ton, étant toujours plus claires aux tons *bằng* et *sắc* qu'aux quatre autres tons. La plupart des voyelles tonkinoises n'offrent pas de difficulté. Je ne discuterai ici que la valeur de *â* tonkinois. Je l'avais considéré comme un *ɨ̃*, tandis que M. Karlgren, le rapprochant de *ǝ* cantonais, l'identifie à la voyelle de l'anglais *but*, c'est-à-dire une voyelle « faisant l'impression acoustique d'un *a* tendant vers *ɔ*, ce qui lui vaut dans de mauvaises transcriptions la graphie *ö* » (2). Il m'est impossible d'être de cet avis : le *â* tonkinois non suivi de *y* ou de *u* dans un mot du type *dân* 民, tel qu'il est prononcé actuellement à Hanoi, n'a aucun rapport avec *ǝ* cantonais, ni pour le timbre dont l'oreille perçoit fort bien la différence, ni pour le mode d'articulation linguale : il suffit de faire prononcer le mot 金 successivement à des Tonkinois et à des Cantonais pour s'en rendre compte. Au contraire *â* tonkinois est, sauf par la brièveté, identique à *σ* ; l'articulation est la même ; la langue ne touchant pas les dents, sa partie antérieure se creuse au milieu, de façon plus ou moins forte suivant les individus, mais toujours perceptible, tandis que la partie postérieure se relève ; même pour le *â* qui est bref, on voit nettement l'incurvation se produire pour disparaître aussitôt dans le mouvement articuloire de la consonne finale ; l'articulation se fait à la même distance des dents pour *σ* et *â* ; enfin l'ouverture labiale est identique (3). Cette position de la langue est bien différente de celle de l'*v* anglais tel que le reproduit Scripture dans le mot *hut* (4). Il ne me paraît pas douteux que *σ* et *â* tonkinois (Hanoi) ne soient le même phonème long ou bref : *ɨ̃*, *ɨ̃*. La prononciation que M. Karlgren a notée doit être tout à fait locale ; je l'ai trouvée dans le huyện de Thạch-thât, mais une partie de ce huyện a un parler très spécial où les *tʃ* et les *ç*, les *ʃ* et les *s* sont souvent distingués, tandis que le *bl* de l'annamite moyen *y* est fréquemment *tʃ*, *ç* au lieu de *ʒ* (*gi*) comme en tonkinois normal. Elle doit certainement se rencontrer

(1) Voir par exemple le mot miroir 鏡 *gưong* qui, à Hanoi, est ordinairement prononcé *hưong*.

(2) KARLGREN, *loc. cit.*, p. 315.

(3) Mon étude a porté sur des mots entiers, en particulier *cơ* et *hắc*. J'ai examiné une série d'Annamites de Hanoi même ou des villages environnants, de Bắc-ninh, de Hải-dương, de Hưng-yên et de Nam-định, et les résultats ont tous été concordants ; malheureusement, faute d'instruments, je ne puis guère aller au delà de la simple constatation que le mode d'articulation est, à la vue, identique pour *σ* et *â*.

(4) SCRIPTURE, *Elements of experimental Phonetics*, pl. XXV.

encore ailleurs ; mais elle n'appartient pas au parler normal de Hanoi et du centre du delta.

Quant à *â* suivi de *y* et de *u*, il est tout différent. Il est rare que dans l'écriture traditionnelle de l'annamite (*quôc-ngũ*) les éléments composants des diphtongues conservent la même valeur qu'à l'état isolé. Nous en avons ici un exemple frappant (1). L'annamite possède deux séries de trois diphtongues chacune, dont le premier élément est toujours le même, *a* long ou bref, tandis que le second élément varie à la fois en timbre et en quantité. Ce sont les diphtongues suivantes :

$\begin{aligned} ai &= a\grave{e} \\ ay &= \grave{a}e \\ \acute{a}y &= \grave{a}i \end{aligned}$	$\begin{aligned} ao &= a\grave{o} \\ au &= \grave{a}o \\ \acute{a}u &= \grave{a}u \end{aligned}$
--	--

Tous ces *a*, de quelque façon qu'ils soient écrits (*a*, *â*), sont d'articulation absolument identique : c'est l'*a* annamite ordinaire, et les différences acoustiques me paraissent provenir seulement des sons de transition entre lui et les voyelles suivantes. Ce qui contribue à rendre la détermination particulièrement difficile, c'est qu'ici comme partout les voyelles s'obscurcissent aux tons graves ; par suite, *ây*, *ay* d'une part, et *âu*, *au* de l'autre, se confondent absolument aux tons huyên, hôi, năng et ngã, et ne restent distincts qu'aux tons bằng et sắc, si bien qu'on a en réalité :

$\begin{aligned} ay, \acute{a}y &= \grave{a}e, \grave{a}e^2 \\ \acute{a}y, \acute{a}y &= \grave{a}i, \grave{a}i^2 \\ \acute{a}y, \acute{a}y, \acute{a}y, \acute{a}y &= \left. \begin{aligned} & \\ & \end{aligned} \right\} \grave{a}e_1, \grave{a}e_2, \grave{a}e_4, \grave{a}e^4 \\ \acute{a}y, \acute{a}y, \acute{a}y, \acute{a}y &= \left. \begin{aligned} & \\ & \end{aligned} \right\} \end{aligned}$	$\begin{aligned} au, \acute{a}u &= \grave{a}o, \grave{a}o^2 \\ \acute{a}u, \acute{a}u &= \grave{a}u, \grave{a}u^2 \\ \acute{a}u, \acute{a}u, \acute{a}u, \acute{a}u &= \left. \begin{aligned} & \\ & \end{aligned} \right\} \grave{a}o_1, \grave{a}o_2, \grave{a}o_4, \grave{a}o^4 \\ \acute{a}u, \acute{a}u, \acute{a}u, \acute{a}u &= \left. \begin{aligned} & \\ & \end{aligned} \right\} \end{aligned}$
---	---

Cet *a* annamite est un *a* moyen, c'est celui du français *part* (2) ; il est identique à celui des mots *cá*, *đá*, *tan* et même *làng*, etc.

Les autres voyelles annamites n'offrent pas de difficulté.

5° — *Tibétain ; langues thăi*. — La transcription suit exactement l'écriture indigène. J'emploie *y* et *w* pour représenter les semi-voyelles palatale et labiale des alphabets locaux. Quand les voyelles sont laissées sans accent, cela n'indique pas le timbre moyen, mais seulement l'indétermination du timbre. Je dois noter que, si j'ai eu à transcrire des mots de diverses langues thăi, je n'ai eu nulle part à transcrire des mots tibétains, mais seulement des mots chinois en écriture tibétaine.

(1) Je profite de cette occasion pour corriger la description inexacte que j'ai donnée de ces diphtongues, *BEFEO*, XII, 1, p. 12, n. 2.

(2) Voir ROUSSELOT, *Principes de Phonétique expérimentale*, II, p. 647.

PREMIÈRE PARTIE.

LES DOCUMENTS.

De même que la Chine moderne, la Chine ancienne était partagée entre de nombreux dialectes. « Ah ! le langage des habitants des neuf provinces n'est pas le même », s'écrie avec regret, au début du VII^e siècle, Yen Tche-t'ouei 顏之推⁽¹⁾, et il parle immédiatement de l'opposition entre le parler du Nord et le parler du Sud. Son contemporain Lou Fa-yen 陸法言 les désigne, avec plus de précision; sous les noms de Ho-peï 河北 et de Kiang-tong 江東⁽²⁾: l'un et l'autre auteurs entendent indiquer ainsi la différence entre la langue des anciennes capitales des Han, Tch'ang-ngan et Lo-yang d'une part, et celle de l'ancienne capitale des Wou, Kien-k'ang de l'autre. Le second semble de plus distinguer quatre groupes de dialectes, Wou 吳 et Tch'ou 楚 sur le bas Yang-tseu; Yen 燕 et Tchao 趙, à l'extrême Nord, dans la région où se trouvent aujourd'hui Pékin et le Chan-si; Ts'in 秦, Long 隴 et Chou 蜀 dans l'Ouest, au Chen-Kan et au Sseu-tch'ouan; enfin la région du moyen Yang-tseu, Leang 梁 et Yi 益⁽³⁾. Un autre écrivain contemporain, Yen Che-kou 顏師古 constate également la différence de langage entre les gens du Nord, 北人 et les gens du Midi 南人⁽⁴⁾, et de plus il distingue la même série de dialectes: celui du bas Yang-tseu, Wou et Tch'ou⁽⁵⁾, celui de la région septentrionale (Yen de Lou Fa-yen) qu'il appelle Chan-tong 山東⁽⁶⁾, celui du Chan-si (Tchao de Lou Fa-yen) qu'il appelle T'ai-yuan 太原⁽⁷⁾, enfin celui de l'Ouest auquel il donne le nom de Kouan-tchong 關中⁽⁸⁾.

Sur la plupart de ces dialectes, nous n'avons et n'aurons probablement jamais que les notions les plus vagues; deux d'entre eux seulement sont assez bien

(1) *Yen che kia hiun* 顏氏家訓, k. 下, 34a (éd. *Han Wei ts'ong chou*).

(2) Ces deux expressions ne signifient respectivement ni le « Nord du Fleuve Jaune », ni l'« Est du Fleuve Bleu »; il faut les interpréter comme les noms actuels des provinces de Chan-tong 山東 et Chan-si 山西, ou encore des anciennes provinces annamites de Hài-dông 海東 et de Sơn-nam 山南. Géographiquement, le Kiang-tong est la région du bas Yang-tseu, et le Ho-peï est celle du moyen Fleuve Jaune.

(3) Préf. au *Ts'ie yun*, ap. *Kouang yun*, k. 1, 3 a.

(4) *K'an mieou tcheng sou* 刊謬正俗 (éd. du *Yi king lu ts'ong chou*), k. 8, 1 a.

(5) *Ibid.*, k. 6, 4 a.

(6) *Ibid.*, k. 6, 3 a; k. 7, 6 a.

(7) *Ibid.*, k. 6, 1 b; k. 7, 6 a.

(8) *Ibid.*, k. 6, 4 a.

connus. L'un est le dialecte du pays de Wou, dont le sino-coréen (1) et le go-on japonais nous ont conservé l'aspect à des périodes différentes : le premier vers le V^e siècle, et le second à la fin du VI^e. L'autre est celui de la région de Tch'ang-ngan (aujourd'hui Si-ngan fou dans le Chen-si), sur lequel nous possédons des documents nombreux. C'est ce dernier qui fait l'objet de cette étude. D'autre part, mes recherches ne portent que sur une phase chronologiquement

(1) L'histoire de l'introduction de l'écriture chinoise dans les principautés coréennes, et surtout de la formation de la prononciation actuelle est presque inconnue (Cf. COURANT, *Bibliographie coréenne*, I, *Introduction*, p. XLVII et suiv.). C'est le Silla 新羅 qui, à la fin du VII^e siècle, établit l'unité de la presqu'île, et, par conséquent, il est vraisemblable que c'est sa prononciation qui devint officielle à cette époque. Mais où et quand avait-il adopté l'écriture chinoise ? Le Silla entra en relations pour la première fois avec la Chine en 521 (*Leang chou*, k. 54, 10 b) et il est certain qu'on y employait l'écriture chinoise au VI^e siècle, puisqu'il existe une inscription du roi Tjin-heung 眞興 datée de 568 (*Hai-long kin che tsouen k'ao* 海東金石存攷, 1, a ; *Hai-long kin che yuan* 海東金石苑, k. 1, 1 a) mais il était en relations avec Païk-tjyei 百濟 depuis la fondation de ce royaume au III^e siècle (*Sam kouk sã keui* 三國史記, k. 3, 2 a ; k. 24, 6 a) ; et comme le Païk-tjyei connaissait l'écriture chinoise dès le IV^e siècle, c'est probablement par lui qu'elle fut apportée à Silla. En tout cas, les maigres documents que nous avons indiquent tous une origine méridionale et non septentrionale : c'est avec les Ts'in, établis depuis 316 au Sud du Fleuve Bleu, que le Païk-tjyei entra pour la première fois en rapport en 372 (*Sam kouk sã keui*, k. 24, 6 b) ; c'est avec les dynasties méridionales qu'il fut en relations régulières tout le long du IV^e et du V^e siècle ; enfin c'est avec les Leang que le Silla entra en relations pour la première fois en 521, par un ambassadeur qui accompagna celui de Païk-tjyei

Dans la partie Nord de la péninsule, au contraire, l'écriture chinoise fut introduite dès les environs de l'ère chrétienne par les Han lors de la conquête ; et les découvertes des Japonais dans les districts de la Mantchourie et de la Corée qui ont fait partie de l'ancien royaume de Kôkourye montrent que l'emploi ne s'en perdit jamais. Toutefois, comme ce pays fut reconquis par les Chinois au VII^e siècle, quelle qu'eût été sa prononciation primitive des caractères chinois, il dut adopter à ce moment la prononciation officielle de l'époque des T'ang, c'est-à-dire à peu près celle du *Ts'ie yun*. Or c'est lui qui sous le nom de Korye prit l'hégémonie au X^e siècle, et rétablit l'unité coréenne par la conquête du Silla : on pourrait admettre qu'il s'efforça alors d'imposer sa prononciation du chinois. Mais il semble bien qu'il n'en fit rien : du moins aucun texte n'indique que les rois de Korye aient cherché à modifier la prononciation traditionnelle à Silla (cf. en particulier les chap. 舉選 du *Korye sã* 高麗史). Il est probable que les deux prononciations coexistèrent jusqu'au XIV^e siècle, époque où le déplacement de la capitale et l'établissement d'une nouvelle dynastie à Séoul amenèrent le triomphe définitif de l'ancienne prononciation du Silla, non sans que beaucoup de mots conservassent, soit dans des expressions, soit dans des noms propres, la prononciation de Korye à côté de celle de Silla.

On voit que l'histoire de la prononciation des caractères chinois en Corée est loin d'être simple. La Corée a eu deux prononciations traditionnelles comme le Japon, mais elles ne s'y sont pas spécialisées, en sorte qu'elles ont sans cesse réagi l'une sur

délimitée de la vie de ce dialecte, celle pendant laquelle il fut langue de cour et langue officielle administrative, le pays où il se parlait étant devenu le siège de la capitale de l'empire unifié sous les Souei et les T'ang (583-906).

Il était nécessaire d'indiquer nettement cette limitation à la fois dans le temps et dans l'espace; en effet, de façon générale, l'évolution de la langue chinoise me paraît avoir traversé trois grandes périodes, présentant chacune des traits particuliers qui les caractérisent nettement et leur conservent une certaine homogénéité pendant leurs diverses phases; je les désigne par les termes suivants :

<i>chinois archaïque</i>	} ancien: Antiquité. récent: Han et Trois Royaumes.
<i>chinois moyen</i>	
<i>chinois moderne (kouan-houa)</i>	} ancien: Six Dynasties et début des T'ang. récent: fin des T'ang et Song.
	} ancien: Kin, Yuan, et début des Ming. récent: fin des Ming, Ts'ing.

Les traits caractéristiques, sur lesquels est basée cette division, sont les suivants :

1. — Le *chinois archaïque* présente un vocalisme tout spécial, en particulier, *ân-iân* de certains mots des rimes 庚 耕, la division en deux de la rime 麻 (finale à et finale ò), de la rime 支 (*ia, i*), de la rime 尤; c'est aussi l'époque où la distinction entre les finales *iân* et *én*, *iân* et *ên*, *iâm* et *ém*, etc. est parfaitement nette. La période ancienne est celle où les préfixes asyllabiques forment des groupes consonantiques initiaux, la période récente est celle où les complexes initiaux se sont réduits.

2. — Le *chinois moyen* est la langue de transition entre le chinois archaïque et la langue moderne: c'est à cette époque que *é* se diphtongue en *ie* (*én > ien*, *ém > iem*), et que l'*â* précédé de *i* commence à s'infléchir en *e*, en sorte que les mots à finales autrefois distinctes *iân-én*, *iâm-ém* se confondent respectivement en *ien*, *iem*. La période ancienne est celle pendant laquelle commencent

l'autre. Et ce n'est pas tout. Au moins à partir du XV^e siècle, il y a eu un effort pour rapprocher la prononciation coréenne de celle du kouan-houa; la dernière réforme date de la fin du XVIII^e siècle.

En résumé, le sino-coréen ne peut être utilisé pour l'étude du chinois moyen qu'avec réserve. J'admets de façon générale que la prononciation actuelle est au fond celle de Silla, basée sur le dialecte de Wou du V^e siècle environ; mais qu'elle a subi l'influence de celle de Korye, basée sur un dialecte septentrional du temps des T'ang, en particulier dans les cas où la prononciation ancienne produisait des confusions (par exemple R 江 fin. *ân* au lieu de *oân*, pour éviter la confusion avec la rime 冬); qu'elle a même subi, dans certain cas, celle du kouan-houa moderne.

ces changements. La période récente débute par la formation d'une catégorie nouvelle d'initiales dentilabiales, aux dépens des bilabiales.

3. — Enfin le *chinois moderne* (*kouan-houa*) est surtout caractérisé par la disparition des occlusives finales ; mais la période ancienne conserve la distinction entre *m* et *n* finaux, et n'a pas encore formé le son particulier des mots du type 兒.

Cette classification ne diffère pas beaucoup de celle qu'a proposée M. Karlgren (1). Toutefois j'emploie certains termes dans un autre sens : « chinois moyen » désigne pour lui la langue des tables de rimes, c'est-à-dire de l'époque des Song ; c'est dans mon système le chinois moyen récent ; le « chinois ancien » est pour lui la langue de la période immédiatement antérieure : c'est ce que j'appelle « chinois moyen ancien ».

Par conséquent, on pourra désigner avec plus de précision ce travail comme étant l'histoire d'un dialecte septentrional en chinois moyen ancien et récent. Cette histoire peut être suivie grâce à l'existence d'une série de documents qui serviront de jalons, et que je vais étudier succinctement les uns après les autres.

1. — LE *Ts'ie yun*.

Le plus ancien document sur la langue de Tch'ang-ngan est le *Ts'ie yun* 切韻 de Lou Fa-yen 陸法言 (602). Il ne subsiste plus aujourd'hui sous sa forme originale : sauf quelques feuillets d'un manuscrit du VIII^e siècle, qui paraissent provenir d'une recension ancienne, ce qui a été conservé est une édition des Song (1007), qui est intitulée *Kouang yun* 廣韻, et a été remaniée et augmentée. Mais les modifications ont porté principalement sur la partie lexicographique, et les fan-ts'ie anciens ne semblent pas avoir été changés (2).

Ce dictionnaire a été parfois considéré comme un témoin de la langue du bas fleuve Bleu et de la région de Nankin ; mais cette vue est inexacte : tout tend à montrer qu'il a été composé d'après un dialecte du Nord, suivant toute vraisemblance, celui de Tch'ang-ngan. Les auteurs du *Ts'ie yun* déclarent eux-mêmes, qu'ils ont adopté leur propre prononciation comme base de leur œuvre (3). Mais ils cherchaient moins à noter la langue d'un lieu déterminé qu'à établir la langue « correcte », afin de la fixer, suivant le rêve de tant d'auteurs de dictionnaires. Yen Tche-t'ouei déclare que les mauvaises prononciations peuvent se corriger, puisque « j'ai vu une petite fille, bien qu'encore

(1) KARLGREN, *Etudes de Phonologie chinoise*. p. 32.

(2) Voir BEFEO., XII, 1, 119. Sur les recensions antérieures au XI^e siècle, cf. PELLIOU, *Une bibliothèque médiévale retrouvée au Kan-sou*, BEFEO., VIII, 524 ; et post-face au *T'ang sie pen T'ang yun* 唐寫本唐韻.

(3) Préf. de Lou Fa-yen au *Ts'ie yun* ap. *Kouang yun*, k. 1, 3 a.

tout enfant, qui peu à peu se corrigeait ; (il faut) qu'un mot mal prononcé soit considéré comme un crime » (1). Il tient d'ailleurs les anciens dictionnaires pour très mauvais : d'après lui, dans les œuvres de Li Jen-tsou 李仁祖 et de Li Wei 李蔚 il y a peu de *ts'ie* corrects ; le *Yin yun* 音韻 de Li Ki-tsie 李季節 a des endroits douteux et souvent des erreurs ; le *Ts'ie yun* de Yang Hieou-tche 楊休之 est tout à fait sans valeur (2). De plus ces dictionnaires présentaient entre eux et avec ceux de Lu Tsing 呂靜, de Hia-heou Kai 夏侯該, de Tcheou Sseu-yen 周思言, etc., de nombreuses différences (3). De façon générale « si on prend les rimes du bas Yang-tseu 江東, elles diffèrent complètement de celles du moyen Fleuve Jaune 河北 » (4). C'est la correction de toutes ces erreurs dans les livres et dans le langage, que Lou Fa-yen et ses disciples se sont donnée pour but. Il ne faut pas d'ailleurs s'exagérer l'importance réelle des fautes de leurs devanciers : nombre de *fan-ts'ie* anciens (III^e-V^e siècles), conservés dans les commentaires des Classiques et des Histoires, sont identiques à ceux du *Ts'ie yun*. Quoi qu'il en soit, leur travail a commencé par la revision de ces anciens ouvrages : ils discutaient entre eux pour déterminer le plus correct des *fan-ts'ie* divers que leur fournissaient leurs sources, et choisissaient d'après leur propre prononciation (5). Ainsi, pour établir cette prononciation que les auteurs jugeaient correcte, c'est, malgré une nuance d'archaïsme due à leur désir de « corriger » la corruption moderne et aussi au recours constant aux anciens livres, la prononciation personnelle des auteurs qui a servi de critérium définitif.

Dans ces conditions, il est évident que le dialecte des auteurs a joué un rôle très important. Or le lieu de travail et le pays d'origine de la plupart d'entre eux s'accordaient pour leur imposer un dialecte septentrional. Lou Fa-yen 陸法言, le chef de l'école et l'auteur principal du dictionnaire, était né dans la région de Lo-yang. De ses huit disciples, sur six dont le lieu d'origine est connu, deux seulement étaient du midi, originaires, l'un, Lieou Ts'in 劉臻, du Ngan-houei, et l'autre, Siao Kai 蕭該, du Kiang-sou (6) ; mais les quatre autres étaient des provinces du Nord : Yen Tche-t'ouei 顏之推, du Chan-tong, Lou Sseu-tao 盧思道, du Tche-li, Sin Tö-yuan 辛德源, du Kan-sou, et Sie Tao-heng

(1) *Yen che kia hiun*, k. 下, 35 a.

(2) *Ibid.* Sur ces auteurs voir ci-dessous. Appendice II.

(3) Préface de Lou Fa-yen au *Ts'ie yun*, ap. *Kouang yun*, k. 1, 3 a.

(4) *Ibid.* Pour la traduction de 江東 et de 河北, cf. ci-dessous, p. , note 2.

(5) *Ibid.*, cf. *BEFEO.*, XVI, v, 72. où j'ai traduit les passages les plus importants de cette Préface.

(6) Encore Siao Kai s'était-il réfugié jeune à Tch'ang-ngan (cf. *Souei chou*, k. 75, 56) ; et c'est le dialecte du Nord qu'il a pris pour base, même dans les ouvrages qu'il a composés seul, par exemple dans le *Han chou yin yi* 漢書音義 ; voir, dans le *Mou si hiuan ts'ong chou* 木樨軒叢書, les fragments subsistants de cet ouvrage perdu.

薛道衡, du Chan-si. D'autre part, la capitale de la dynastie des Souei était à Tch'ang-ngan, et c'est là que le travail fut exécuté.

Les présomptions sont donc en faveur d'un dialecte septentrional. L'examen du dictionnaire même ne laisse place à aucun doute. La langue du pays de Wou 吳, c'est-à-dire de la région du bas Yang-tseu, telle qu'elle était à la fin du VI^e siècle, quand fut composé le *Ts'ie yun*, nous est connue par le go-on (sino-japonais) ; et de plus le sino-coréen nous en représente un état un peu plus ancien, que confirment assez bien les rimes des poètes des Leang et des Tch'en. Sans faire une comparaison complète, il est facile de montrer par quelques exemples caractéristiques la différence entre les deux dialectes.

Le vocalisme du chinois archaïque a subi à Wou une série de transformations dont le dialecte de Tch'ang-ngan n'offre pas l'équivalent. J'examinerai successivement deux cas parmi les plus simples, l'un portant sur des modifications dues à l'influence des initiales et finales gutturales, l'autre sur le comportement à Wou de la tendance, commune à tous les dialectes du chinois moyen, à transformer en palatales les plus avancées des voyelles centrales, et à diphtonguer les voyelles palatales.

Le chinois archaïque possédait une série d'initiales gutturales analogue à celle du chinois moderne, s'articulant vers la limite du palais mou et du palais dur. Au contraire, le dialecte de Wou semble avoir possédé seulement une série vélaire articulée très en arrière sur le voile du palais, analogue au *k* faucal de l'arabe, probablement héritage de l'ancien langage local. Quand une de ces gutturales initiales se trouve mise en contact avec *i*, tantôt, si *i* est seul, il se forme une voyelle de transition permettant de passer sans effort de l'articulation reculée de la consonne à l'articulation très avancée de la voyelle ; tantôt, si *i* est premier élément de diphtongue, il tombe simplement.

	CHINOIS ARCHAÏQUE	DIALECTE DE WOU	SINO-CORÉEN	GO-ON	DIALECTE DE TCH'ANG-NGAN
記	<i>ki³</i>	<i>kɕi³</i>	<i>kʰi</i>	<i>ki</i>	<i>kʷi³</i>
飢	<i>ki¹</i>	<i>kɕi₁</i>	<i>kʰi</i>	<i>ki</i>	<i>kʷi¹</i>
金	<i>kiũm¹</i>	<i>kɕũm¹</i>	<i>kʰm</i>	<i>kon</i>	<i>kʷiũm¹</i>
共	<i>kiun¹</i>	<i>kũn¹</i>	<i>kuũ</i>	<i>ku</i>	<i>kʷiun¹</i>
薑	<i>kián¹</i>	<i>kán¹</i>	<i>kaũ</i>	<i>kau (kō)</i>	<i>kʷián¹</i>
强	<i>gián₁</i>	<i>gán₁</i>	<i>kɕũ</i>	<i>gau (gō)</i>	<i>gʷián₁</i>

L'évolution ultérieure de la langue vint bientôt modifier ce système. En effet, si, à l'origine, l'*i* du chinois archaïque avait dû nécessairement disparaître ou se modifier derrière les gutturales vélares de Wou archaïque, il n'en fut plus de même de l'*i* de formation secondaire qui se produit par diphtongaison des voyelles avancées dans tous les dialectes chinois. Cet *i* nouveau agit sur les gutturales initiales, au lieu de subir leur action comme l'*i* ancien.

CHINOIS ARCHAÏQUE	DIAPLECTE ARCHAÏQUE	DE WOU Ve-VI ^e SIÈCLE	SINO-CORÉEN	GO-ON	DIAPLECTE DE TCH'ANG-NGAN	
堅	<i>kén¹</i>	<i>kén¹</i>	<i>kien¹</i>	<i>kyŕn</i>	<i>kén (ken)</i>	<i>kien¹</i>
鷄	<i>kéi¹</i>	<i>kéi¹</i>	<i>kiei¹</i>	<i>kăi</i>	<i>kéi (kei)</i>	<i>kiei¹</i>
京	<i>kiàn¹</i>	<i>kân¹</i>	<i>kiên¹</i>	<i>kyŕn</i>	<i>kiyau (kyō) (1)</i>	<i>k^yien¹</i>
經	<i>kên¹</i>	<i>kên¹</i>	<i>kiên¹</i>	<i>kyŕn</i>	<i>kiyau (kyō)</i>	<i>kiên¹</i>

Il résulte de là que des mots de vocalisme identique en chinois archaïque se trouvent prendre des formes sensiblement différentes dans le dialecte de Wou, suivant les initiales, alors que rien de ce genre ne se produit dans le dialecte de Tch'ang-ngan ; il en résulte aussi qu'une même rime du *Ts'ie yun* peut contenir des mots à vocalisme dissemblable dans le dialecte de Wou. Ainsi, par exemple, la rime 侵 se trouve avoir tantôt *ŭ* seul, tantôt la diphtongue *iŭ* (2) :

CHINOIS ARCHAÏQUE	DIAPLECTE DE WOU Ve SIÈCLE	SINO-CORÉEN	GO-ON	DIAPLECTE DE TCH'ANG-NGAN	
金	<i>kiŭm¹</i>	<i>kŭm¹</i>	<i>kŭm</i>	<i>kon</i>	<i>k^yiŭm¹</i>
琴	<i>giŭm₁</i>	<i>gŭm₁</i>	<i>kŭm</i>	<i>gon</i>	<i>g^yiŭm₁</i>
林	<i>liŭm₁</i>	<i>liŭm₁</i>	<i>rim</i>	<i>nin</i>	<i>l^yiŭm₁</i>
心	<i>siŭm¹</i>	<i>siŭm¹</i>	<i>sim</i>	<i>sin (shin)</i>	<i>siŭm¹</i>
十	<i>ŝiŭp₄</i>	<i>ŝiŭp₄</i>	<i>sip</i>	<i>sipu (shū)</i>	<i>ŝiŭp₄</i>
粟	<i>piŭm²</i>	<i>piŭm²</i>	<i>pyŭm</i>	<i>pin (hin)</i>	<i>p^yiŭm²</i>

Le second point que j'examinerai est le traitement de *à* aigu dans le dialecte de Wou. Dans tous les dialectes chinois, cet *à* présente une certaine tendance à se palataliser. Mais, tandis qu'à Tch'ang-ngan il reste *à*, et que c'est seulement à une époque tardive qu'il commence à agir régressivement sur l'initiale gutturale précédente qu'il palatalise, à Wou il devient *ià* qui passe à *ie* (*àn* > *iàn* > *ien* ; *ài* > *iài* > *iei*) ; et cet *ie* se confond avec *ie* sorti de *é* et *ie* sorti de *ià* ancien (3). Il résulte de là que les mots que les lettrés de l'époque des Song classent respectivement dans la deuxième et dans la quatrième catégorie, et qui, dans le *Ts'ie yun*, appartiennent à des rimes distinctes, sont absolument identiques dans le dialecte de Wou.

(1) Sur *a* sino-japonais rendant *é* chinois, voir ci-dessous, III^e Partie, chapitre I.

(2) Il est possible que la chute de l'*i* ait produit, par compensation, l'allongement de *ŭ*, qui serait devenu ainsi *ŭ* ; ex 金 *kiŭm¹* > *kŭm¹* ; toutefois, il faut remarquer que *ŭ* coréen est généralement bref, et ne paraît guère s'allonger, au moins dans les mots d'origine chinoise, que lorsque ceux-ci deviennent le radical d'une expression verbale coréenne : s.-cor. 禁 *kŭm*, mais cor *kŭm-hă-ta*, interdire.

(3) La date de cette évolution est approximativement marquée par le fait que le sino-coréen ne la connaît pas encore et qu'elle est terminée à l'époque du go-on. — On

	DIALECTE DE WOU VI ^e SIÈCLE		GO-ON		DIALECTE DE TCH'ANG-NGAN VI ^e SIÈCLE		DIALECTE DE WOU VI ^e SIÈCLE		GO-ON		DIALECTE DE TCH'ANG-NGAN VI ^e SIÈCLE	
馬	<i>mie</i> ₂	<i>mé</i> (<i>me</i>)	<i>mà</i> ₂	耶	<i>'ie</i> ₁	<i>é</i> (<i>e</i>)	<i>'ià</i> ₁					
灑	<i>sie</i> ¹	<i>sé</i> (<i>se</i>)	<i>šà</i> ¹	寫	<i>sie</i> ²	<i>sé</i> (<i>se</i>)	<i>sià</i> ²					
皆	<i>kiei</i> ¹	<i>kéi</i> (<i>kei</i>)	<i>kài</i> ¹	鷄	<i>kiei</i> ¹	<i>kéi</i> (<i>kei</i>)	<i>kiei</i> ¹					
山	<i>sien</i> ²	<i>sén</i> (<i>sen</i>)	<i>šan</i> ¹	仙	<i>sien</i> ¹	<i>sén</i> (<i>sen</i>)	<i>sien</i> ₁					
交	<i>kieu</i> ¹	<i>kéu</i> (<i>kyō</i>)	<i>kàu</i> ¹	驕	<i>kieu</i> ¹	<i>kéu</i> (<i>kyō</i>)	<i>kieu</i> ¹					
庚	<i>kièn</i> ¹	<i>kiyau</i> (<i>kyō</i>)	<i>kèn</i> ¹	頸	<i>giàn</i> ¹	<i>giyau</i> (<i>gyō</i>)	<i>gièn</i> ₁					

On voit combien la langue du *Ts'ie yun* diffère du dialecte de Wou. Je citerai encore quelques divergences moins importantes, mais dont l'intérêt provient de ce qu'elles ont été notées par les écrivains chinois anciens.

Le dialecte méridional paraît avoir confondu, ou du moins avoir eu tendance à confondre les fricatives et les affriquées dans les séries dentales et palatales. Yen Tche-t'ouei, un des auteurs du *Ts'ie yun*, en donne quatre exemples très nets : « Les gens du midi prononcent 錢 *dzien*₁ comme 涎 *zien*₁, 石 *ziek*₄ comme 射 *dziek*₄, 賤 *dzien*₃ comme 羨 *zien*₃, 是 *zi*₂ comme 舐 *dzi*₂ » (1). Or le *Ts'ie yun*, dans tous les mots, sépare ces initiales.

Les rimes 魚 et 虞 présentent un cas un peu plus délicat. Yen Tche-t'ouei déclare que « dans le Nord on prononce 如 comme 儒 ». Le premier mot étant à la rime 魚 et le second à la rime 虞, on serait tenté d'en conclure que le dialecte du Nord confondait ces deux rimes, et que Lou Fa-yen qui les sépare a suivi la prononciation du Sud. Mais il n'en est rien. Le go-on montre qu'au

remarquera que le dialecte de Wou ne tient aucun compte des différences d'origine de cet à archaïque. On trouve également en effet :

	CHINOIS ARCHAÏQUE		DIALECTE DE WOU		SINO-CORÉEN	DIALECTE DE WOU V ^e SIÈCLE		GO-ON	DIALECTE DE TCHANG-NGAN	
	ANCIEN	RÉCENT	ARCHAÏQUE							
加	<i>kà</i> ¹	<i>kà</i> ¹	<i>kà</i> ¹	<i>ka</i>	* <i>kià</i> > <i>kie</i> ¹	<i>ké</i> (<i>ke</i>)	<i>kà</i> ¹			
嘉	<i>kà</i> ¹	<i>kà</i> ¹	<i>kà</i> ¹	<i>ka</i>	* <i>kià</i> > <i>kie</i> ¹	<i>ké</i> (<i>ke</i>)	<i>kà</i> ¹			
化	<i>χñuà</i> ³	<i>χuà</i> ¹	<i>xuà</i> ¹	<i>hua</i>	* <i>χuià</i> > <i>χuie</i> ²	<i>ké</i> (<i>ke</i>)	<i>χuà</i> ¹			
家	<i>kò</i> ¹	<i>kà</i> ¹	<i>kà</i> ¹	<i>ka</i>	* <i>kià</i> > <i>kie</i> ¹	<i>ké</i> (<i>ke</i>)	<i>kà</i> ¹			
牙	<i>ñò</i> ₁	<i>ñà</i> ₁	<i>ñà</i> ₁	<i>'a</i>	* <i>ñià</i> > <i>ñie</i> ₁	<i>gé</i> (<i>ge</i>)	<i>ñà</i> ₁			
下	<i>γò</i> ₂	<i>γà</i> ₂	<i>γà</i> ₂	<i>ha</i>	* <i>γià</i> > <i>γie</i> ₂	<i>gé</i> (<i>ge</i>)	<i>γà</i> ₂			

(1) Yen che kia hiun 顏氏家順, k. 下. 34 a. On remarquera que dans ces exemples *dɣ* > *ɣ*, mais *ʒ* > *dʒ*. Le go-on ne peut malheureusement nous apporter aucune confirmation sur ce point, car *dɣ*, *dʒ* (*j*) y sont des dérivés récents de *d*, et la langue ancienne, qui n'avait que *ɣ*, *ʒ* (*j*), a toujours confondu *ɣ*, *dɣ*, *ʒ*, *dʒ* chinois, de même d'ailleurs qu'elle confond *s*, *ts*, *š*, *ts*. Je n'ose pas conclure de ces quelques exemples à une règle générale.

VI^e siècle, dans le dialecte du bas Yang-tseu, 如 et 儒 avaient des voyelles différentes, ainsi d'ailleurs que tous les mots ayant les initiales č, č', j, ñ (t).

Rime 魚			Rime 虞		
DIALECTE DE WOU		GO-ON	DIALECTE DE WOU		GO-ON
箸	čiò ¹	tiyo (cho)	駐	čiu ¹	tiyu (chu)
除	jiò ¹	diyo (jo)	柱	jiu ₁	diyu (ju)
女	n ^y iò ₂	niyo (nyo)	儒	ñiu ₁	niyu (nyu)
如	ñiò ₁	niyo (nyo)	乳	ñiu ₂	niyu (nyu)

Le dialecte méridional présente donc un aspect exactement contraire à celui que note Yen Tche-t'ouei pour le dialecte septentrional : tandis que celui-ci sépare ces deux rimes, sauf les mots à initiale palatale qu'il confond, celui-là confond ces rimes, sauf les mots à initiale palatale qu'il distingue. Le *Ts'ie yun*, de son côté, ne suit ni l'une ni l'autre de ces prononciations : il les considère comme également fausses, et, probablement en s'appuyant sur les anciens fan-ts'ie, et par archaïsme, il maintient complète la séparation des deux rimes, quelle que soit l'initiale. C'est là un des cas où on peut saisir sur le vif le procédé de composition de ce dictionnaire.

Ainsi il est clair que le dialecte du *Ts'ie yun* n'est pas celui de Wou. Certains témoignages contemporains, malheureusement peu nombreux, montrent que c'était un dialecte du Nord. « Les gens du Nord », dit, dans son *Kia hiun* 家訓, Yen Tche-t'ouei, l'un des auteurs du *Ts'ie yun*, « prononcent 攻 kón¹ 古琮 k(u + dz)ón₁ = kón¹, le faisant différent de 工, 公, et 功 ». Or c'est bien là ce que fait le *Ts'ie yun*, qui place le mot 功 à la rime 冬 en lui donnant le fan-ts'ie 古冬 k(u + t)ón¹ = kón¹, tandis qu'il range les trois mots 工, 公 et 功 à la rime 東 en leur donnant pour fan-ts'ie 古紅 k(u + z)un¹ = kuñ¹. Le même auteur déclare que dans le Nord, on confond les rimes 洽 et 狎 : c'est ce que fait le *Ts'ie yun* qui les considère comme t'ong-yong. Voici donc deux cas précis où le *Ts'ie yun* a adopté ce que l'un de ses auteurs appelle la prononciation du Nord.

On peut, il est vrai, objecter que Lu Tsing 呂靜 dans son *Yun tsi* 韻集 présentait le dialecte du Nord sous un aspect sensiblement différent du *Ts'ie yun* ; il confondait les rimes 淸 et 蒸, ainsi que 耕 et 登, tandis qu'il séparait en deux chacune des rimes 支 et 昔⁽²⁾. Mais, s'il est exact que cet auteur, originaire de Jen-tch'eng 任成 (dans le Chan-tong actuel), avait établi son dictionnaire

(1) Les mots ayant d'autres initiales sont moins clairs : le go-on donne o indifféremment aux deux rimes, mais comme jap. o sert à rendre plusieurs voyelles chinoises, il est difficile de savoir si la confusion actuelle remonte au chinois, ou est due à la pauvreté phonique du japonais.

(2) *Ibid.* « Il sépare 爲 de 奇 (r. 支), et 石 de 益 (r. 昔), et en fait quatre sections 章 ».

sur un parler du Nord, il est vraisemblable que c'était sur celui de Lo yang, qui était alors la capitale des Tsin, et non celui de Tch'ang-ngan. D'autre part. Lu Tsing vivait à la fin du III^e siècle, environ trois cents ans avant Lou Fa-yen : le langage avait évolué pendant ce temps. De fait, les anomalies apparentes du classement de Lu Tsing s'expliquent toutes par les formes archaïques. En séparant le caractère 爲 du caractère 奇 et en faisant de chacun d'eux l'index d'une rime distincte, il suivait la prononciation archaïque :

R.	支.	爲	arch. 'uid ₁	moy. 'u ^y ui ₁
		奇	arch. ki ¹	moy. k ^y i ¹

De même la distinction de 石 et 益 est simplement un cas de la distinction archaïque des finales à vocalisme é ou ià :

R.	昔.	石	arch. ʒiàk ₄	moy. ʒiek ₄
		益	arch. 'ék ₄	moy. 'iek ₄

Enfin la confusion au moins partielle des rimes 清 et 蒸, et des rimes 耕 et 登 a la même cause. En effet, si les rimes 登 et 蒸 de *Ts'ie-yun* sont dans une certaine mesure homogènes, il n'en est pas de même de 耕 et 清 où se trouvent mélangées des finales archaïques *èn, àn* d'une part, et *ièn, iàn, éñ* de l'autre. Il semble que, dans ces séries compliquées, Lu Tsing ait bien su mettre à part celles dont le vocalisme se retrouvait ailleurs avec des consonnes finales différentes, *án, iàn, ùn, éñ*, pour lesquels il avait des équivalents *án, iàn, ùn, én, ám, iàm, ùm, ém*, mais que, gêné par les finales à voyelle *è* dont il ne trouvait pas l'équivalent dans les séries à *n* ou *m* final, il n'ait pas voulu les considérer comme formant un groupe distinct, et les ait considérées comme une variété des finales à voyelle *ù* (1).

宏	arch. 'uèn ¹	moy. 'uèn ¹	登	arch. t ^h àn ¹	moy. t ^h àn ¹
成	arch. jièn ₁	moy. jièn ₁	蒸	arch. tsiàn	moy. tsiàn

En somme c'est bien sur un dialecte du Nord qu'est fondé le *Ts'ie yun*, et suivant toute vraisemblance c'est sur celui de la capitale, où leurs fonctions appelaient Lou Fa-yen et ses amis et disciples à résider. Tout en se rappelant que ce n'est pas un document absolument homogène, et que l'imitation des anciens dictionnaires y introduit parfois des archaïsmes, on peut dire sans erreur que, de façon générale, il note la langue de Tch'ang-ngan telle qu'elle était dans les dernières années du VI^e siècle, un peu avant les T'ang.

(1) *Yen che kia hiun*, k. « Lu Tsing réunit 成 (r. 清) et 仍 (r. 蒸), 宏 (r. 耕) et 登 (r. 登) et en fait deux rimes ».

2. — LE KAN-ON (1).

Le début du VIII^e siècle nous offre un document de premier ordre, la prononciation sino-japonaise appelée kan-on 漢音. Les Japonais font remonter leurs deux prononciations du chinois extrêmement haut : le go-on à Ajiki 阿直岐 et Wani 王仁 qui seraient venus de Corée au III^e siècle (2), et le kan-on de façon moins précise aux Chinois qui vivaient au Japon au cours du VI^e siècle (3), ou encore au prince Shōtoku-taishi et à son entourage (4). Ce sont là des hypothèses sans fondement, les textes historiques ne nous fournissant pas de données précises. Un seul fait est certain, c'est que le go-on est plus ancien que le kan-on, et qu'il reproduit un autre dialecte. Je ne puis discuter ici la question en détail ; mais on verra que pour le kan-on, la prononciation chinoise qu'il cherche à représenter est celle du milieu des T'ang, et qu'il ne peut s'être formé avant le VIII^e siècle ; or les histoires japonaises enregistrent précisément à cette époque une série de mesures destinées à réformer la prononciation, et à obliger les candidats aux examens à se servir du kan-on. En effet, l'écart entre le go-on qui avait été jusque là la prononciation officielle (probablement celle qu'on avait instituée au VI^e siècle, quand le chinois devint la langue écrite officielle du Japon), et la langue parlée par les lettrés chinois de l'époque des T'ang venus au Japon, et par les étudiants japonais ayant séjourné en Chine vers le même temps, était d'autant plus apparent qu'à la différence d'âge et aux modifications locales s'ajoutait encore une différence de dialecte. La date où la prononciation nouvelle se répandit peut être déterminée assez bien. En 712, le *Kojiki* 古事記 n'emploie encore pour écrire les mots japonais que des caractères chinois lus en go-on ; en 720, le *Nihongi* 日本記 se sert de plusieurs caractères lus en kan-on. D'autre part, c'est sous l'impératrice Jitō-tennō 持統 (687-696) qu'apparaît pour la première fois le titre de on-hakase 音博士, créé en 691 pour deux Chinois, Siu Cheou-yen 續守言 et Sa Hong-ko 薩弘恪 (5) ; et pendant toute la période de Nara, surtout dans la seconde moitié du VIII^e siècle, les règlements pour

(1) Pour tout ce qui concerne les prononciations sino-japonaises, je suis heureux de pouvoir remercier ici mon collègue M Peri, dont l'aide constante m'a été d'un grand secours pour l'élucidation des problèmes difficiles qu'elles présentent.

(2) On sait que la chronologie japonaise pour cette époque n'a pas de valeur et est en avance de plus d'un siècle.

(3) MOTOORI, *Kan-ji san on kō*, 漢字三音考, p. 928.

(4) HEPBURN, *Japanese Dictionary, Introduction*. Cf. encore tout récemment NAKAMURA Kyushirō 中村久四郎, *Tō-in kō* 唐音考, ap. *Shigaku zasshi* 史學雜誌, XXVIII (1917), p. 1142 (n^o 11, p. 72), déclare que le go-on est la langue chinoise de l'époque des Tsin Orientaux, des Song et des Ts'i (IV^e-V^e siècles), et le kan-on celle des Souei et des T'ang (VI^e-X^e siècles).

(5) *Nihon shoki* 日本書記, k. 30, p. 559 (éd. Kokushi daikō 國史大條, t. I).

imposer la nouvelle prononciation se renouvellent constamment. Motoori (1), après avoir rapporté ces textes, déclare que ce que les historiens appellent kan-on 漢音 n'est pas ce que l'on désigne aujourd'hui sous ce nom, mais la prononciation chinoise contemporaine 其時の漢國の音. Mais c'est là une distinction qui n'a pas de sens : le kan-on moderne est la forme prise au cours des siècles, sous l'influence de la phonétique japonaise, par la prononciation du chinois qui fut introduite à cette époque.

En raison de cette évolution de la prononciation, il est utile d'examiner les formes archaïques conservées dans l'orthographe traditionnelle des mots chinois en *kana* : mais cette orthographe s'étant peu à peu simplifiée au cours des âges, il est intéressant de recourir aux graphies anciennes ; elles sont malheureusement rares. Un recueil de planches pour l'étude paléographique des caractères *katakana*, le *Kana tsukai oyobi kana jitai enkaku shiryō* 假名遣及假名字體沿革史料 en cite un petit nombre, dont les plus anciennes remontent au IX^e siècle. De plus, les anciens romans en langue japonaise donnent souvent en *kana* la prononciation courante des mots chinois qu'ils emploient ; ils ont ainsi conservé quelques formes curieuses.

Ces transcriptions anormales de mots chinois demandent à être maniées avec précaution. Ce ne sont pas toujours des survivances de graphies anciennes ; au contraire, il arrive quelquefois qu'elles sont des essais de réforme orthographique, dans le dessein de reproduire le mieux possible la prononciation chinoise contemporaine telle qu'on l'entendait de quelques lettrés chinois de passage. Par exemple la notation par *n* de la nasale gutturale, qui est fréquente au XII^e et au XIII^e siècles, n'est évidemment pas ancienne, puisque le signe qui sert à écrire *n* final en japonais est d'invention plus récente que le reste du syllabaire (il n'existe pas de signe pour *n* final en *manyōgana*), et que d'ailleurs ce phonème, formé assez tardivement n'existait pas encore au VIII^e siècle, époque où *n* comme toute autre consonne japonaise devait être soutenue par une voyelle. Cette graphie est due au désir de rendre la nasale chinoise par une nasale japonaise au lieu de *u*, *i*, dont l'étymologie était oubliée, et qui étaient incompréhensibles. De même, quand, au début du XII^e siècle, le bonze Saiken 濟賢, glosant une Vie de Hiuan-tsang (2), transcrit le caractère 訓 *ku-wi-n*, on ne peut considérer cette graphie comme l'orthographe ancienne normale de la transcription actuelle, car *kuwin* en japonais moderne donnerait *kin*, et la forme actuelle du kan-on est *kun* ; d'ailleurs, dès le XI^e siècle, on rencontre la forme moderne, par exemple 渾 transcrit *ku-ni* (3). *Kuwin*

(1) *Kan ji san on kō* 漢字三音考 (Motoori Norinaga *zen shū*, IV, 929).

(2) *Kana tsukai oyobi kana jitai enkaku shiryō* 假名遣及假名字體沿革史料, p. 19.

(3) Glose datée de 858 au *Daishi do ron* 大智度論, ms. conservé au Ishiyama dera 石山寺, *ibid.*, p. 6.

représente une tentative de transcription directe de la prononciation chinoise contemporaine.

On peut donc parfois hésiter si les gloses japonaises suivent une orthographe traditionnelle remontant à la prononciation chinoise du VIII^e siècle, ou bien si elles figurent la prononciation chinoise contemporaine des manuscrits (X^e-XII^e siècles); il ne peut y avoir une règle générale à ce sujet : chaque cas particulier doit être étudié séparément. Une autre source de renseignements, malheureusement peu abondante, est la valeur anormale des caractères employés dans les noms propres japonais, soit noms de lieux, soit noms de famille; la plupart de ces prononciations appartiennent plutôt au go-on dont elles conservent des formes archaïques, mais un petit nombre doivent être rapportées au kan-on.

3. — LES TRANSCRIPTIONS DE DHĀRĀNĪ DE L'ÉCOLE D'AMOGHAVAJRA.

A peu près contemporains de l'adoption par les Japonais d'une prononciation nouvelle du chinois, nous trouvons une série de documents de nature toute différente : ce sont les transcriptions des dhāranī faites par Amoghavajra et son école. On a souvent usé des transcriptions du sanscrit en caractères chinois pour l'étude de la langue ancienne; c'est un exercice assez dangereux. Il y a toutefois une catégorie de textes dont la précision dans la transcription est incontestable, ce sont les dhāranī. Autant les transcriptions de noms propres, mêmes les plus soignées, sont faites avec arbitraire, autant celles des mots des dhāranī sont faites avec régularité. Comme le son seul a de l'importance dans ces prières souvent inintelligibles, c'est avec rigueur et méthode que la représentation des syllabes sanscrites est faite; et comme le texte indien d'un certain nombre de ces formules a été conservé soit dans les livres chinois mêmes, soit en tibétain, soit dans des manuscrits de l'Inde ou de l'Asie centrale, aucune restitution hypothétique n'est nécessaire, et les règles de transcription peuvent être établies à coup sûr. L'école d'Amoghavajra a inventé un véritable système scientifique de transcription du sanscrit en chinois, de façon à permettre la restitution absolument exacte du texte original; ce système que sa régularité rend supérieur à tous ses prédécesseurs, remplaça rapidement ceux-ci, et devint le système unique de transcription des dhāranī jusqu'à l'époque mongole. Ce qui contribua à donner une grande vogue à ce syllabaire en Chine, c'est qu'il faisait partie d'un petit sūtra sur les valeurs mystiques des lettres, le *Yu-k'ie kin-kang ting king che tseu mou pin* (1). Il était assez renommé à la fin des T'ang pour qu'un siècle encore après la mort d'Amoghavajra, ce fût lui que

(1) *Yu-k'ie kin-kang ting king che tseu mon pir* 瑜伽金剛頂經釋字目品, trad. par Amoghavajra (TK. XVI, 9, p. 445, B, 下).

Kōbō daishi 弘法大師, voyageant en Chine, recueillit et rapporta au Japon, où il le publia sous le titre de *Bonji shittanji banarabi ni shaku-gi* 梵字悉曇字母并釋義 (1).

4. — LE SINO-ANNAMITE.

A la fin des T'ang, le sino-annamite est un document très important. Mais dans quelle mesure peut-il être utilisé ? Son traitement des nasales initiales montre qu'il n'est pas fondé sur le dialecte de Tch'ang-ngan, et sa manière de rendre l'initiale 𑖀 par 𑖁 le rapproche du dialecte de Wou. D'autre part, sa vocalisation l'écarte complètement de ce dernier : il ne confond jamais la 2^e et la 4^e catégorie. Il ne me semble pas que le sino-annamite doive être considéré comme représentant un dialecte particulier. Ce qu'il nous a transmis n'est pas la langue parlée par les derniers maîtres chinois du Tonkin, mais, ce qui est assez différent, celle qui était enseignée dans les écoles du Kiao-tcheou à la fin des T'ang. De cette langue classique de l'époque, le fonds était certainement la langue du Nord, et en particulier le dialecte de Tch'ang-ngan, mais dépouillée de ce qui lui était trop particulier, trop spécial.

5. — LE MANUSCRIT TIBÉTAIN-CHINOIS DE TOUEN-HOUANG.

Enfin un dernier document, un peu plus moderne, est le manuscrit tibétain chinois que M. Pelliot a découvert à Touen-houang et qui est déposé à la Bibliothèque Nationale, où il forme le n^o 3419 du fonds Pelliot. C'est un texte chinois avec transcription tibétaine interlinéaire, qui remonte au plus tard au début du XI^e siècle. Il représente évidemment la prononciation de la langue parlée dans l'extrême Ouest de la Chine. Il faut y ajouter les mots chinois empruntés anciennement par le tibétain qu'a recueillis M. Laufer (2) ; mais ces emprunts, dont la date est incertaine, et qui sont d'ailleurs peu nombreux, sont loin d'être aussi importants.

* * *

C'est à l'aide de ces divers documents que j'ai tenté de suivre les transformations de la langue chinoise du Nord, et particulièrement du dialecte de Tch'ang-ngan, entre le VII^e et le X^e siècle. Mais, bien que les conclusions de ce travail doivent être tenues pour strictement limitées à une région et à une

(1) *Kōbō daishi zenshū* 弘法大師全集, édition du Kōbunkuan 弘文館, VIII, pp. 187-236. Ce syllabaire a été utilisé par St. JULIEN, *Méthode pour déchiffrer et transcrire les noms sanscrits*, p. 25.-33.

(2) LAUFER, *Loan-words in Tibetan*, ap. *T'oung-pao*, 196 500-513.

époque de la langue chinoise, je ne me suis cependant pas interdit de faire appel à l'étude soit du dialecte de Wou comme je l'ai défini ci-dessus, soit de la langue archaïque, c'est-à-dire du chinois de la période des Tcheou et des Han, chaque fois que j'ai cru y trouver quelque intérêt pour la compréhension de la langue des T'ang.

L'étude du chinois archaïque repose sur la comparaison du chinois et des langues thâi (1), et sur l'examen des rimes des classiques, en particulier du *Che king*, ainsi que des écrivains des Tcheou, pour la période ancienne ; sur celle des rimes des écrivains de l'époque des Han et des très anciens fan-ts'ie de la fin des Han et de l'époque des Trois Royaumes et des Tsin pour la période récente. Les lettrés chinois, qui ont fait des études considérables sur cette question, ne sont pas d'accord sur le nombre de classes de rimes employées par les écrivains anciens ; les systèmes le plus en vogue actuellement admettent de dix à dix-sept classes. Mais ces discussions n'ont pas grande importance, et tiennent simplement à ce que les lettrés chinois, gênés par leur système d'écriture, n'ont que des notions vagues de l'évolution linguistique, et par suite n'ont pas su poser le problème exactement. Ils s'efforcent de trouver des classes homogènes dans lesquelles les mots ne diffèrentaient que par l'initiale ; naturellement il est impossible d'arriver de la sorte à quelque chose de plausible, et ils le sentent confusément. La principale utilité de leurs travaux est de faciliter les recherches : ce sont d'excellents répertoires de rimes anciennes ; comme tels, ils peuvent rendre de réels services, à condition d'être vérifiés ; mais leurs tentatives de restitution de la prononciation ancienne par des fan-ts'ie n'ont aucune valeur.

Tant pour le dialecte de Wou que pour la langue archaïque, je donnerai les formes que je propose de restituer sans les accompagner d'aucune discussion. Particulièrement pour la langue archaïque, exposer les motifs de mes restitutions m'aurait obligé à faire par fragments et sans ordre une étude générale que j'espère pouvoir présenter d'ici peu sous une forme plus cohérente. Dans ces conditions, il ne pouvait naturellement être question de tirer parti de ces formes inexplicées pour justifier les essais de restitution des formes de la langue moyenne ; et je m'en suis servi uniquement pour expliquer historiquement des formes déjà établies d'après les autres documents.

(1) Ce n'est pas ici le lieu de discuter la parenté du chinois et des langues thâi : j'admets que le chinois archaïque et le thâi commun étaient des langues très proches l'une de l'autre. Pour les langues tibéto-birmanes (j'entends par là la famille linguistique définie que forment le tibétain, le birman, le lolo, le mosso et les dialectes apparentés, et non le tohu-bohu de langues de toute provenance que désignent sous ce nom les auteurs anglo-indiens), la parenté, si elle existe, me paraît beaucoup plus lointaine ; peut-être pourra-t-on les rapprocher de l'ancêtre commun du chinois et du thâi ; mais il est possible aussi que les rapports qu'on a cru trouver soient dus seulement à une influence réciproque des deux langues à l'époque préhistorique.

DEUXIÈME PARTIE.

LE SYSTÈME CONSONANTIQUE.

CHAPITRE I.

LES INITIALES.

Le dialecte de Tch'ang-ngan a vu ses consonnes initiales subir des modifications importantes au début des T'ang : dès le VIII^e siècle, la différence était déjà sensible entre la prononciation et les fan-ts'ie de Lou Fa-yen. Il semble bien d'ailleurs que les types nouveaux une fois formés demeurèrent dans l'ensemble relativement stables, et évoluèrent peu jusqu'à la fin des T'ang : certains d'entre eux ont subsisté jusqu'à nos jours dans le dialecte local (par ex. les nasales à détente orale *nd*, *mb*, *ng*), malgré l'influence de la langue commune, très forte dans les pays de *kouan-houa*. On peut ainsi diviser l'histoire des initiales de ce dialecte sous les T'ang en deux périodes, la première comprenant le VII^e siècle, et la deuxième les VIII^e et IX^e siècles.

PREMIÈRE PÉRIODE (VII^e SIÈCLE).

Le système des consonnes initiales que l'on peut déduire des fan-ts'ie du *Ts'ie yun* a été déterminé depuis longtemps dans ses grandes lignes. Ce dictionnaire marque les initiales au moyen de 452 caractères différents, qui sont répartis en quarante-neuf séries indépendantes. Les lettrés chinois en ont dressé diverses listes : je reproduis ici celle qui me paraît être correcte (1).

Initiales non mouillées.

見 *k* 古公過各格兼姑佳詭
溪 *k'* 康枯牽空謙口楷客恪苦

Initiales mouillées.

k^h 居九俱舉規吉紀几
k^h' 去丘墟祛詰窺羌欽傾起綺
豈區驅

(1) TCH'EN Li 陳澧, *Ts'ie yun k'ao* 切韻攷, k. 2, 1b-3b. La liste de KIANG Yong 江永 dans son *Sseu cheng ts'ie yun piao* 四聲切韻表 contient tant de corrections qu'on ne peut s'y fier. KARLGREN, *loc. cit.*, p. 101-138, a publié une liste résumée des caractères le plus souvent employés.

群
疑 *n* 五 俄 吾 研 疑 (1)

曉 *x* 呼 荒 虎 馨 火 海 呵
匣 *ɣ* 胡 侯 戶 下 黃 何 手

知 *ç* 知 張 猪 徵 中 追 陟 卓 竹
徹 *ç'* 抽 癡 楮 褚 丑 恥 敕
澄 *ʃ* 除 場 池 治 持 遲 佇 柱 丈 直 宅
日 *n̄* 如 汝 儒 人 而 仍 兒 耳

照 *tʂ* 之 止 章 征 諸 煮 支 職 正 旨
占 脂

穿 *tʂ'* 昌 尺 赤 充 處 叱 春
牀 *dʒ* 神 乘 食 實
審 *ʂ* 書 舒 傷 商 施 失 矢 試 式 識
賞 詩 釋 始

禪 *ʃ̣* 時 殊 常 嘗 蜀 市 植 殖 寔 署
臣 承 是 氏 視 成

tʂ 莊 爭 阻 鄒 簪 側 仄
tʂ' 初 楚 創 瘡 測 又 厠 芻
dʒ 牀 鋤 鉏 豺 崩 士 仕 崇 查 雛
俟 助

ʃ 山 疏 疎 沙 砂 生 色 數 所 史

端 *t* 多 得 德 丁 都 當 冬
透 *t'* 他 託 土 吐 通 天 台 湯
定 *d* 徒 同 特 度 杜 唐 堂 田 陀 地
泥 *n* 奴 乃 諾 內 妳 那 女 (2)

精 *tʂ* 將 子 資 卽 則 借 茲 醉 姊 遵
祖 臧 作

清 *tʂ'* 倉 蒼 親 遷 取 七 青 采 醋 麤
龕 千 此 雌

gʷ 渠 強 求 巨 具 臼 衢 其 奇 暨
nʷ 疑 魚 牛 語 宜 擬 危 玉 遇 虞 愚

xʷ 香 朽 義 休 况 許 興 喜 虛

nʷ (3) 尼 拏 (4) 女

(1) Le caractère 疑, qui est lui-même à la 3^e catégorie, sert à écrire tantôt des caractères de la 3^e catégorie, tantôt des caractères des autres catégories.

(2) Le caractère 女, qui est à la 3^e catégorie, sert aussi à écrire des mots de la 2^e : ex. 膿 fan-ts'ie 女江, 2^e cat ; mais 孃 fan-ts'ie 女良, 3^e catégorie.

(3) Les tableaux de rimes des Song séparent *nʷ* de *n* et lui donnent un index spécial 娘.

(4) Le caractère 拏 appartient à la 2^e catégorie (r. 麻), bien qu'il soit transcrit à l'aide du caractère 女 : 拏 fan-ts'ie 女加 ; il ne se rencontre que dans quelques caractères de la 2^e catégorie : ex. 桴 fan-ts'ie 拏梗 (r. 梗). Les anomalies de ce genre sont nombreuses à la 2^e catégorie.

從 *dʒ* 才徂在前藏昨酢疾秦匠
 慈自情漸
 心 *s* 蘇素速桑相悉思司斯私
 雖辛息須賃先寫
 邪 *ʒ* 徐祥詳辭辭似旬寺夕隨
 幫 *p* 邊布補伯百北博巴
 滂 *p'* 滂普匹譬
 並 *b* 蒲步裴薄白傍部
 明 *m* 莫慕摸謨摸母
 影 ' 於 (1) 烏哀安煙醫愛
 喻 ' 余餘矛夷以羊弋翼與營
 移悅
 來 *l* 來廬賴落洛勒郎魯練

pʸ 方卑并封分府甫鄙必彼兵筆
 陂卑
pʸ' 敷孚妃撫芳披峯丕拂
bʸ 房防縛平皮附符苻扶便馮毗
 彌浮父婢
mʸ 明文美望無巫彌亡眉綿武靡
 ' 於央憶伊依衣憂一乙握謁紆
 挹
 ' 于羽雨云雲王韋永有遠榮爲
 洧筠
lʸ 力林呂良離里

Il peut sembler étrange que le chinois moyen ait si nettement distingué deux séries de consonnes initiales, l'une mouillée, l'autre non-mouillée, pouvant toutes deux se placer devant *i*: 見 *kien*³, 蹇 *kʸien*²; 蓮 *lien*₁, 連 *lʸien*₁. La langue archaïque rend compte de ce fait: de façon générale, les mots à initiales mouillées de la langue moyenne dérivent de mots qui possédaient déjà la voyelle *i* dans la langue archaïque, et les mots à initiales non mouillées descendent de mots où cette voyelle ne se rencontrait pas.

	CHINOIS	
	ARCHAÏQUE	MOYEN
堅	<i>kén</i> ¹	<i>kien</i> ¹
賢	<i>yén</i> ₁	<i>yien</i> ₁
蓮	<i>ién</i> ₁	<i>lien</i>
神	<i>dʒén</i> ¹	<i>dʒièn</i> ¹
真	<i>tʂén</i> ¹	<i>tʂièn</i> ¹
昏	<i>pén</i> ¹	<i>pièn</i> ¹
冥	<i>mén</i> ₁	<i>mien</i> ₁
鷄	<i>kéi</i> ¹	<i>kiei</i> ¹
見	<i>kén</i> ³	<i>kien</i> ³
了	<i>léu</i> ₂	<i>lieu</i> ₂
妻	<i>néu</i> ₁	<i>nieu</i> ₁

	CHINOIS	
	ARCHAÏQUE	MOYEN
變	<i>pliàn</i> ³	<i>pʸien</i> ³
連	<i>liàn</i> ₁	<i>lʸien</i> ¹
乾	<i>giàn</i> ₁	<i>gʸien</i> ¹
軒	<i>xiàn</i> ₁	<i>ʒʸièn</i> ¹
仙	<i>siàn</i> ¹	<i>sien</i> ¹
明	<i>miàn</i> ₁	<i>mʸièn</i> ₁
籠	<i>liu</i> ₁	<i>lʸiu</i> ₁
魚	<i>niò</i> ₁	<i>nʸiò</i> ₁
宜	<i>niá</i> ₁	<i>nʸi</i> ₁
紀	<i>ki</i> ³	<i>kʸi</i> ³
熊	<i>yniàn</i> ₁	<i>ʸiu</i> ₁

(1) Le caractère 於, qui a deux prononciations, l'une à la 1^{re}, l'autre à la 3^e catégorie, sert indifféremment à écrire des caractères de la 1^{re} et de la 3^e catégorie.

Dès le début du chinois moyen, et même un peu avant, la langue avait déjà différencié les initiales suivies ou non suivies de *i*, car l'emploi de caractères spéciaux pour les initiales pures et les initiales mouillées est régulier, au moins pour les gutturales, dans les plus anciens fan-ts'ie. Au contraire l'*i* plus récent des mots qui forment la quatrième catégorie des tableaux de rimes des Song ne palatalisa les initiales (et les gutturales seules) qu'à l'époque moderne.

Si on range les initiales mouillées sous les initiales pures, on trouve que Lou Fa-yen et ses amis avaient déterminé trente-cinq consonnes initiales dont on peut dresser le tableau suivant (1) :

		LARYN- GALES	GUTTU- RALES	PALA- TALES	CACUMI- NALES	DENTALES	LABIALES	
OCCLUSIVES ET AFFRIQUÉES	SOURDES	' (ʸ)	k (kʸ)	č ts	tʂ	t	ts	p (pʸ)
	S. ASPIRÉES		k' (kʸ')	č' ts'	tʂ'	t'	ts	p' (pʸ')
	SONORES	' (ʸ)	g (gʸ)	j dʒ	dʒ	d	dʒ	b (bʸ)
	NASALES		ñ (ñʸ)	ñ		n(nʸ)		m (mʸ)
FRICATIVES	SOURDES		χ (χʸ)	ʂ	ʂ	s		
	SONORES		γ (γʸ)	ʒ		ʒ		
LATÉRALES					l (lʷ)			

La démonstration des valeurs de la plupart de ces consonnes a déjà été faite depuis longtemps ; récemment M. Karlgren (2) a établi de façon lumineuse la valeur particulière des séries č, ts, tʂ, achevant ainsi la construction du tableau des initiales du chinois moyen. Il n'est donc pas utile de donner des exemples de mots à toutes ces initiales avec les fan-ts'ie. Ce n'est que pour 娘 que je crois quelques explications nécessaires. Je l'ai autrefois rendu par ñ, mais cette restitution présente de graves difficultés. Le sino-annamite rend cette initiale par n, et réserve ñ pour 日 ; le tibétain emploie également n ; et, comme il rend 日 par ʒ, ñ qui existe dans la langue et dans l'écriture n'est pas employé dans la transcription des mots chinois, ni dans les inscriptions des T'ang, ni plus tard dans le ms. Pelliot. Enfin en kan-on, 娘 est rendu par d comme 尼, et non par ʒ comme 日. Il est évident que dans tous ces cas, malgré le peu de différence acoustique entre nʸ et ñ, cette différence a été perçue, et que 娘 a donné régulièrement l'impression d'être proche de 尼, mais différent de 日 ; il faut donc admettre qu'il était resté dental malgré la mouillure (probablement légère), et que c'est par là qu'il se distinguait de 日 nettement et largement palatal : c'était nʸ et non ñ, et c'est ainsi que je le transcrirai.

(1) Je ne compte que trente-cinq initiales parce que je réunis 娘 et 尼.

(2) KARLGREN, *Etudes sur la phonologie chinoise*, p. 415 et suiv. (*Archives d'Etudes Orientales*, nos 12-13 : 1915, livr. 2 ; 1916, livr. 1).

Les sonores chinoises étaient-elles aspirées dès cette époque ? Je ne le crois pas. Dans le système de transcription des dhāranī du début des T'ang, les sourdes, sourdes aspirées, et nasales sanscrites sont rendues respectivement par les sourdes, sourdes aspirées, et nasales chinoises. Ces transcriptions n'offrent aucune difficulté, et il est inutile d'en donner des exemples. Mais aux sonores et aux sonores aspirées du sanscrit ne correspond en chinois moyen qu'une seule classe, qui doit servir à rendre les deux classes du sanscrit. Ordinairement la sonore chinoise rend indifféremment la sonore ou la sonore aspirée sanscrite sans observation, comme dans les exemples suivants, dont on pourra augmenter indéfiniment le nombre (1) :

勃 馱 喃 *Buddhānām.*
 婆 伽 婆 帝 *Bhagavate.*
 勃 地 *bodhi.*
 毗 目 帝 *'bhimukte.*

Mais dans les textes qui visent à la précision la plus exacte, quand les sonores chinoises doivent rendre les sonores aspirées sanscrites, on les fait suivre du caractère 重 qui est expliqué par la glose suivante : « Les caractères marqués 重 se lisent en y joignant un son du gosier » 重者帶喉聲讀(2), c'est-à-dire une aspiration, qui, pour les phonéticiens chinois, est précisément un des 喉聲 (3).

菩(長)陀(上,重)夜 *bu (long)-dā (aspiré = d'd)-'iā = Bodhaya.*
 字陀(重)夜 *buūt-dā (aspiré = d'd)-'iā = Buddhaya.*
 陀(重)囉尼 *dā (aspiré = d'd)-lā-n^{yi} = dhāranī.*
 薩囉嚩(上,二合)多(上)他伽(上)多地(上,重)瑟吒(丑遐反,二合)
 那 *sāt-lā-bud (contracté)-tā-l'd-g^{yi}ā-tā-diei (aspiré = d'iei)-ṣēt-ē'à (č'iu + kà = č'à; contracté)-nā = sarvatathagatādhīṣṭhāna.*

(1) Ces exemples sont tirés du *T'o-lo-ni tsi king 陀羅尼集經* k. 3, 44 a sqq. (TT. XXV [闍], iv) trad. par A-ti-kiu-to 何地瞿多 au milieu du VII^e siècle.

(2) Tou Hing-yi 杜行凱, note à sa trad. du *Fo ting tsouen cheng l'o-lo-ni king*, 61 b.

(3) En transcrivant les dhāranī, je traduis le mot 重 par aspiré, d'après la glose ci-dessus ; l'expression 二合 par contracté ; le mot 引 (cf. *Ta yun king ts'ing yu p'in 大雲經讀雨品*, T. T., XXVII [成], vi, 7b. 注引字者皆須引聲詣之), et le mot 長 par long (cf. la note de Tou Hing-yi 杜行凱 à sa trad. du *Fo ting tsouen cheng l'o-lo-ni king*, 61 b). Je laisse sans les traduire les expressions comme 平, 上 et 去, qui indiquent une lecture du mot chinois à un ton anormal pour reproduire les accents musicaux du sanscrit (cf. note de DEVAPRAJÑA à sa trad. du *Tche-k'in l'o-lo-ni king* T. T., XXVII [成], vii, 29 a, et celle de HUAN-TSANG à sa trad. du *Pou k'ong so tcheou sin king 不空籍索呪心經* *Ibid.* X, 11a). Enfin pour le mot 入 qui marque une modification du ton et de la finale chinoise, je fais subir au mot la transformation voulue, en donnant entre parenthèses la prononciation normale (voir ci-dessus le mot 舜).

烏瑟尼(二合)沙(疏義反)毗(上)闍(上)夜舜(入)提(重) 'u-*ṣēt-n^{vi}* (contracté)-*ṣā* (ṣiò + *n^{vi}* = *ṣi*)-*b^{vi}*'i-'ià-*ṣuiēt* (*ṣuièn* au jou-cheng = *ṣuiēt*)-*diei* (aspiré = *d'iei*) = *uṣṇiṣa-vijayaçuddhi*.

阿毘(上重)瑟者夜(二合)索(上)伽(上)多(上) 'á-*b^{vi}* (aspiré *b^{vi}*)-*ṣēt-tsià*-'ià (contracté)-*suák-g^{vi}*ià-*tá* = *abhiṣecya sugata*.

婆(上)者那密唼(二合)多毗(上重)訕(疏皆反)闍(平) [*bud-tsià*]-*ná-m^{vi}*iēt-*l^{vi}*iēt (contracté)-*tá-b^{vi}* (aspiré = *b^{vi}*)-*ṣài* (ṣiò + *kài* = *ṣài*)-*kiei* = ...*nāmṛitā-bhīṣeke* (1).

嚩婆步(重)底瓢 *sát-bud-bu* (aspiré = *b'u*)-*tiei-b^{vi}*iàk = *sarvabhūtibhyah* (2).
嚩婆提婆多(引)毗(重)色訖底莎呵 *sát-bud-diei-bud-tá* (long)-*b^{vi}* (aspiré = *b^{vi}*)-*ṣià-k-k^{vi}*iēt-*tiei-sá-çá* = *sarvadevatābhīṣṛtya svaha*.

Il semble donc que les traducteurs de cette époque considéraient que pour marquer correctement la sonore aspirée sanscrite, il était nécessaire de modifier la prononciation de la sonore chinoise, en y ajoutant une aspiration 喉聲, qu'elle ne comportait pas naturellement. L'initiale chinoise était donc encore à cette époque une sonore non aspirée.

Quant aux nasales chinoises, elles avaient encore en ce temps une prononciation strictement nasale, ainsi que le montrent les transcriptions suivantes (3).

摩訶沒陀羅 (trad. 大印) *mud-çá-muēt-dá-lá* = *mahā-mudra*.

娜牟塞羯唎(=合)陀(引)伽(輕)弭南 *ná-mū-sa-k^{vi}*iēt-li (contracté)-*dá* (long)-*g^{vi}*ià-mi-*nám* = *namo sakṛdāgaminām*.

那囉延拏耶 *ná-lá-'ien-n^{vi}*à-'ià = *Narayanaya*.

鉢頭摩 *padī-dīu-mud* = *padma*.

阿彌陀(引)婆(引)耶 'á-*m^{vi}*i-dá(long)-*bud* (long)-'ià = *Amitābhāya*.

囉怛那俱蘇摩 (trad. 寶花) *lá-tán-ná-k^{vi}*iu-su-*mud* = *ratnakusuma*.

曼荼囉 *mañ-dçá-lá* = *maṇḍala*.

摩努曬弊 *mud-nu-ṣá-b^{vi}*iàk = *manuṣabhyah*.

阿祁尼 'á-*g^{vi}*i-ni = *Agni*.

DEUXIÈME PÉRIODE (VIII^e-X^e SIÈCLES).

Un siècle et demi plus tard, nous trouvons un système complètement différent. Ce système nous est connu par le syllabaire sanscrit-chinois d'Amoghavajra, et le système scientifique de transcription des dhāranī adopté par son école, par le kan-on, et par le manuscrit chinois-tibétain Pelliot.

(1) Les sept premiers exemples sont tirés de la traduction par Tou Hing-yi 杜行凱 du *Fo ting tsouen cheng t'o-lo-ni king* 佛頂尊勝陀羅尼經 (T. T. XXVII [成], v, 61 b).

(2) Cet exemple et le suivant sont tirés du *Fo chou souei k'ieou tsi tō la tseu-tsai t'o-lo-ni chen tch'ou king* 佛說隨求即得大自在陀羅尼神呪經 (T. T. XXVII [成], v, 52 a-b) trad. de RATNACINTA 寶思惟 (début VIII^e siècle).

(3) Ces neuf exemples sont tirés du *Ta fo ting Jou-lai mi yin sieou tcheng leao yi tchou p'ou-sa wan hing cheou leng yen king*, k. 7, 25b-27a. (T. T. XXVII [成], 1), ouvrage traduit par PAN-LA-MI-TI 般刺密帝 en 705. Le texte suivi est celui de l'édition de Corée dont les autres éditions diffèrent souvent.

1. — *Occlusives et mi-occlusives.*

Amoghavajra rend les sourdes et les sourdes aspirées sanscrites, comme ses prédécesseurs, par les sourdes et les sourdes aspirées chinoises; mais les sonores chinoises lui servent régulièrement à transcrire les sonores aspirées du sanscrit, tandis que les sonores non aspirées de celui-ci sont représentées par des caractères chinois à nasale initiale et sans nasale finale, et qu'enfin les nasales sanscrites sont figurées par des caractères chinois à nasale initiale et à nasale finale. Comme on le verra plus loin, l'accord du kan-on et du manuscrit chinois-tibétain montre que ce système n'est pas arbitraire, mais au contraire est fondé sur la prononciation. Je me contente pour l'instant de donner les exemples avec les restitutions que je propose, réservant la discussion des faits pour la fin de ce chapitre.

Voici comment le syllabaire d'Amoghavajra transcrit les occlusives et les mi-occlusives.

𑖀 ka 迦 kà	𑖁 ca 遮 tsia	𑖂 ta 吒 cà	𑖃 ta 多 tó	𑖄 pa 跋 puá
𑖅 kha 去 k'ü	𑖆 cha 磋 ts'ia	𑖇 tha 咤 čà	𑖈 tha 他 l'á	𑖉 bha 頗 p'uá
𑖊 ga 誡 ngá	𑖋 ja 戛 nžia	𑖌 da 拏 nd ^h à ⁽¹⁾	𑖍 da 娜 ndá	𑖎 ba 麼 mbuá
𑖏 gha 伽 g'üá	𑖐 jha 鄒 dz'á ⁽²⁾	𑖑 dha 茶 dz'á	𑖒 dha 馱 d'á	𑖓 bha 婆 b'uá
𑖔 na 仰 n'üán	𑖕 na 孃 n'üán	𑖖 na 拏 nd à	𑖗 na 囊 nán	𑖘 ma 莽 muán

Et pour plus de précision, Amoghavajra ajoute en note après chacun des caractères 仰, 孃, 囊 etc., les mots 鼻聲呼 « prononciation nasale ». D'après le même système de transcription, Tche-hou 施護 employant le mot 地 d'i pour transcrire le *d* non aspiré du mot *indriya*, ajoute en note : « Se prononce (*niët₄* >) *ndiëd₄* 音涅 » donnant une ancienne nasale comme exemple de la prononciation d'une sonore non aspirée. En comparant cette glose d'un écrivain du VIII^e siècle à celles du VII^e siècle que j'ai citées ci-dessus, on voit immédiatement la différence des procédés de transcription : au VII^e siècle, la sonore étant considérée comme généralement non aspirée, on ajoutait une note pour indiquer les cas où elle représentait une aspirée sanscrite; au VIII^e siècle, elle était considérée comme généralement aspirée, et lorsqu'on ajoutait une note, c'était pour indiquer que, par extraordinaire, elle transcrivait une non-aspirée sanscrite. Il était difficile d'avoir une preuve plus précise du changement survenu dans la prononciation.

Ce système est employé dans toutes les transcriptions de la fin des T'ang, à partir d'Amoghavajra.

(1) Je transcris d'après le fan-ts'ie du *Kouang yun* : 女加 $n^h(iò + k)à^1 = n^hà_1$.

(2) Lu 才何反 $dz'(ái + \gamma)á = dz'á_1$ à la rime 歌.

	CHINOIS	VALEUR DE	EXEMPLES	
	VII ^e SIÈCLE	TRANSCRIPTION		
			<i>Sonores sanscrites.</i>	
誡	<i>ṅd₁</i>	<i>ṅd₁</i>	<i>ga</i>	婆誡嚩帝 <i>Bhagavate</i> (1)
佻	<i>ṅ^yṭ₁</i>	<i>ṅg^yṭ₁</i>	<i>g</i>	賀野佻哩 (= 合) 嚩 <i>hayagrva</i> (2)
儼	<i>ṅ^yi₁</i>	<i>ṅg^yi₁</i>	<i>gi</i>	娑跋儼哩 <i>satagiri</i> (3); 賀野儼里 (二合) 縛 <i>Hayagriva</i> (4).
虞	<i>ṅ^yaiu₁</i>	<i>ṅg^yaiu₁</i>	<i>gu</i>	虞咽野 (二合) <i>guhya</i> (5); 虞盧 <i>guru</i> (6).
日	<i>ṅiē₁</i>	<i>ṅṅiēδ₁</i>	<i>j</i>	嚩日囉 <i>vajra</i> (7).
入	<i>ṅiṭp₁</i>	<i>ṅṅiṭp₁</i>	<i>j</i>	索悉地揭哩入嚩 (二合) 理 哆 難 <i>susiddhi karjvālitanaṃ</i> (8); 入嚩 囉 額 <i>Jvalāni</i> (9).
爾	<i>ṅi₂</i>	<i>ṅṅi₂</i>	<i>j</i>	佩殺爾曳 (二合) <i>bhaiṣajya</i> (10).
惹	<i>ṅiā₂</i>	<i>ṅṅiā₂</i>	<i>ja</i>	尾惹野 <i>vijaya</i> (11); 鉢囉 (二合) 惹 (引) 跋底 (八聲) <i>Prajāpatiḥ</i> (12).
餌	<i>ṅi₃</i>	<i>ṅṅi₃</i>	<i>ji</i>	波囉餌多 <i>parajita</i> (13).
那	<i>ṅd₁</i>	<i>ṅd₁</i>	<i>d</i>	鉢頭摩 <i>padma</i> (14).
捺	<i>ṅā₁</i>	<i>ṅdā₁</i>	<i>d</i>	索娑捺囉 <i>subhadra</i> (15).

(1) *Fo chou yu pao l'o-lo-ni king* 佛說兩寶陀羅尼經, (T.K., XV [列], VIII, 750), traduction d'AMOGHAVAJRA. — Le texte sanscrit accompagne la transcription.

(2) *Ta miao kin kang ta kan lou kiun no li yen man tch'e cheng fo ting king* 大妙金剛大甘露軍拏利焰鬘熾盛佛頂經, (T.K., Supplément, III, I, 13 b 下).

(3) *Mahāmāyūrī*, p. 236; 73 a.

(4) *Ta cheng miao Ki-siang p'ou-sa pi mi pa tseu l'o-lo-ni sieou hing man-tch'a-lo tseu ti yi* 大聖妙吉祥菩薩秘密八字陀羅尼修行曼荼羅次第儀 (T.T., XVI [成], I, 3 a).

(5) *Ta p'ei sin l'o-lo-ni sieou hing nien song lio yi* 大悲心陀囉尼修行念誦畧儀 (T.T., XVI [成], 15 b), trad. d'AMOGHAVAJRA.

(6) *Yi-ts'ie Jou-lai sin pi mi ts'iuan chen che-li pao yin l'o-lo-ni king* 一切如來心秘聖身舍利陀羅尼系聖 (T.T., XXVI [餘], III, 36 a), trad. d'AMOGHAVAJRA; le texte sanscrit n'est pas conservé; *Yo-che Lieou-li-kouang Jou-lai siao tsai tch'ou nan nien song yi kouei* 藥師琉璃光如來消災除難念誦儀軌 (T.K., Supplément, III, I, 33 b 下), texte sanscrit et transcription.

(7) *Fo chou yu pao l'o-lo-ni king*, T.K., XV, VIII, 750.

(8) *Ta cheng miao Ki-siang p'ou-sa pi mi pa tseu l'o-lo-ni sieou hing man-tch'a-lo tseu ti yi*, 3 a.

(9) *Mahāmāyūrī*, p. 243; 75 b.

(10) *Yo-che Lieou-li-kouang Jou-lai siao tsai tch'ou nan nien song yi kouei*, 33 b 下.

(11) *Fo chou yu pao l'o-lo-ni king*, 750.

(12) *Mahāmāyūrī*, p. 226; 73 a.

(13) *Ibid.*, p. 227; 73 a.

(14) *Ta p'ei sin l'o-lo-ni sieou hing nien song lio yi*, 13 b.

(15) *Fo chou yu pao l'o-lo-ni king*, 750.

娜	nd ₃	ndā ₃	da	訖娜野 hṛdaya (1); 迦攞戍 (引) 娜哩 (引) kala- çodarī (2).
儻	n ^y i ₂	nd ^y i ₂	di	儻舍 (引) 蘇 diçāsu (3)
你	n ^y i ₂	nd ^y i ₂	di	散祖你 ○ samcodi[te] (4).
你	n ^y iō ₂	nd ^y iūr ₂	du	吠咬哩也 (二合) vaidurya (5).
努	nu ₁	nduō ₁	du	吠努哩 vedūri (6).
攞	ni ₂	ndi ₂	de	攞務 devaḥ (7).
未	nu ₂	nduō ₂	do	麼怒得迦 (二合) 吒 madotkatā (8).
怒	muđt ₄	mbuđđ ₄	ba	未隣 balim (9).
沒	muđt ₄	mbuđđ ₄	bud	沒弟囊 buddhena (10).
沒	muđt ₄	mbuđđ ₄	b	沒囉 (二合) 憾銘 brahmā (11).
迷	miei ₁	mbiei ₁	be	攪迷 lambe (12).
冒	māu ₃	mbāu ₃	bo	冒馱野 bodhaya (13).

Sonores aspirées sanscrites.

馱	dā ₁	d'ā ₁	dha	沒馱 (引) 南 (引) Buddhānām; 馱囉拈 dhāranī (14).
婆	bud ₁	b'ud ₁	bha	婆嚙底 bhavate (15).
鼻	b ^y i ₂	b ^y i ₂	bhi	○○踐 (引) 鼻囉 (引) ○ (amṛ)tābhiṣā(ka)[corr. ° ṣe- ka] (16).
地	di ₃	d'i ₃	dhi	○○地瑟 ○ ○ (a)dhiṣ(ṭhāna)
部	bṛu ₃	b'ṛu ₃	bhu	部多旬 (引) bhūtako.
第	diei ₁	d'iei ₁	dhe	尾秣第 (引) viçuddhe (17).

(1) Ta p'ei sin t'o-lo-ni sieou hing nien song lio yi, 13 b.

(2) Mahāmāyūri, p. 221; 66 a.

(3) Ibid., p. 223; 67 b.

(4) Fo chou tsouen cheng ling t'o-lo-ni king 佛說尊勝頂陀羅尼經, trad. AMOGHAVAJRA (Anecdota Oxoniensia; Aryan Series, I, III, Sanscrit texts from Japan). — Dans les exemples tirés de ce texte, les cercles remplacent les caractères manquants.

(5) Yo-che Lieou-li-kouang Jou-lai siao tsai tch'ou nan nien song yi kouei, 33 B 下.

(6) Mahāmāyūri, p. 229 (écrit ve); T.T., 70 a.

(7) Mahāmāyūri, ibid.

(8) Mahāmāyūri, p. 239; T.T., 73 b.

(9) Mahāmāyūri, p. 220; T.T., 66 a.

(10) Ta chou Miao-ki-siang p'ou-sa pi mi pa tseu t'o-lo-ni sieou hing man-tch'a-to tseu ti yi, 3 a.

(11) Mahāmāyūri, p. 242; T.T., 75 a.

(12) Mahāmāyūri, p. 220; T.T., 66 a.

(13) Yi ts'ie Jou-lai sin pi mi ts'iuān chen che-li pao yin t'o-lo-ni king, 36 a.

(14) Yi ts'in Jou-lai sin pi mi ts'iuān chen che-li pao t'o-lo-ni king, 36 a.

(15) Ibid.

(16) Cet exemple et les deux suivants sont tirés du Fo ting tsouen cheng t'o-lo-ni king (MÜLLER et NANJIO, The Ancient Palm-leaves, The Uṣṇiṣa-vijaya-sūtra).

(17) Tsouen cheng Fo ting yu-kia fā kouei yi, k. 1, 20 a 上.

Nasales sanscrites.

曩	<i>nān</i> ₂	<i>nāv</i> ₂	<i>na</i>	曩謨(引)囉怛曩(二合)怛囉(二合)夜(引)野 <i>namo ratnatrayāya</i> (1); 三滿帝曩 <i>samantena</i> (2).
滿	<i>muán</i> ₁	<i>muán</i> ₁	<i>man</i>	滿怛羅鉢娜 <i>mantrapadāh</i> (3).
難	<i>nán</i> ₁	<i>nán</i> ₁	<i>naṃ</i>	〇〇〇〇難(引) <i>sarvasatvānām</i> (4).
南	<i>nām</i>	<i>nām</i> ₁	<i>nam</i>	沒馱(引)南 <i>Buddhānām</i> (5).
瞢	<i>mūñ</i> ₁	<i>mūñ</i> ₁	<i>mañ</i>	瞢識黎 <i>mañgala</i> (6).
孃	<i>nīñ</i> ₁	<i>nīñ</i> ₁	<i>nya</i>	嘍囉孃藥陛 <i>hiranyagarbhe</i> (7).

Naturellement, on trouve un assez grand nombre de dérogations à la règle. Beaucoup étaient inévitables : certains sons n'existant pas en syllabe nasale, il était souvent nécessaire d'employer des caractères non terminés par une nasale. Ainsi *muñ*, *mum* n'existaient pas dans le dialecte de Tch'ang-ngan (8) : il fallait donc choisir soit des mots sans finale nasale, soit des mots ayant une autre voyelle. Dans le premier cas, en général, on emploie parfois des mots à finale *ū*, de façon à maintenir une différence entre *mu* et *bu* :

牟	<i>mū</i> ₁	<i>mbū</i> ₁	<i>mu</i>	舍枳也(二合)牟曩曳 <i>Çākyamunaya</i> .
畝	<i>mū</i> ₃	<i>mbū</i> ₃	<i>mu</i>	畝捺囉(二合) <i>mūdra, mudri</i> .

Le même système est employé dans le manuscrit tibétain-chinois de Touen-houang. Les nasales chinoises sont rendues par les nasales tibétaines quand la syllabe se termine par une nasale, et par l'occlusive sonore correspondante précédée de la lettre *Ṛ* dans les autres cas, sauf toutefois la gutturale, qui est toujours rendue par 'g' quelle que soit la finale. Dans cette transcription, le ' tibétain me paraît rendre exactement la tension et la tenue nasale qui précédaient en chinois la détente orale (9).

(1) *Che yi mien Kouan-tseu-tsai p'ou-sa sin mi yen yi kouei king* 十一面觀自在菩薩心密言儀軌經, k. 2 (TK. XVI, 9) 454 b 上.

(2) *Mahāmāyurī*, p. 221 ; p. 67 b.

(3) *Ibid.*, 221 ; 67 b.

(4) *Uṣṇiṣa-vijaya-sūtra*.

(5) *Mahāmāyurī* p. 224 ; 68 a.

(6) *Ibid.*, p. 223 ; 68 a.

(7) *Ibid*

(8) On avait *móv. miuñ*; mais *muñ* (ou *muñ*) qui avait existé au temps de Lou Fa-yen, avait disparu au VIII^e siècle. et était devenu *móv*. Voir ci-dessous TROISIÈME PARTIE, Chap III, 1, *Voyelles postérieures, o-u, rime* 東.

(9) Sur la prononciation nasale du préfixe ' devant une occlusive sonore, cf. JÄSCHKE, *Tibetan-english Dictionary, Introduction*, xv ; CONRADY, *Eine Indochinesische Causativ-denominativ Bildung*, p. 23.

CHINOIS				TRANSCRIPTION				
VII ^e SIÈCLE		VIII ^e SIÈCLE		TIBÉTAINE				
n	梧	n ^u ₁	n ^g o ₁	'gü	翫	n ^y üi ₁ n ₃	n ^y üien ₃	'gwǎn
	義	n ^y i ₃	n ^g ^y i ₃	'g ^l	銀	n ^y iēn ₁	n ^y iēn ₁	'g ^l n
	雅	nà ₂	n ^g à ₂	'gǎ	鷹	n ^y iēr ₁	n ^y iēr ₁	'gǎñ
	嶽	nàk ₄	n ^g à ^y ₄	'gǎg				
n	納	náp ₁	nddβ ₄	'dab	囊	ndñ ₁	näv ₁	no
	內	nuá ₃	nduá ₃	'de'i	寧	niēñ ₁	niev ₁	ne
					農	nón ₁	növ ₁	'noñ
					南	ndm ₁	ndm ₁	'ndm
m	漠	muák ₄	mbuá ^y ₄	'bǎg	眼	m ^y iēñ ₁	m ^y iēñ ₁	myǎn
	目	m ^y iuk ₄	mb ^y iuy ₄	'bǎg	面	m ^y iēñ ₂	m ^y iēñ ₂	myǎn
	磨	muá	mbuá	'ba	明	m ^y iēñ ₁	m ^y iēñ ₁	me
	蜜	m ^y iēñ ₄	mb ^y iēñ ₄	'bír	孟	mēñ ₃	mēñ ₃	mǎñ

Enfin le kan-on suit le même système, mais (en apparence au moins) avec certaines modifications. La langue japonaise ne possédant pas d'aspirée rend régulièrement, en go-on aussi bien qu'en kan-on, les sourdes aspirées chinoises par les sourdes non aspirées japonaises ; mais en kan-on, les sonores chinoises sont, elles aussi, rendues par des sourdes à cause de leur aspiration.

Sourdes			Sourdes aspirées			Sonores		
CHINOIS		KAN-ON	CHINOIS		KAN-ON	CHINOIS		KAN-ON
VII ^e s. VIII ^e s.			VII ^e s. VIII ^e s.			VII ^e s. VIII ^e s.		
歌	ká ¹	ka	可	k'á ²	ka	耆	g ^y i ₁	ki
古	ku ²	ko	苦	k'u ²	ko	嶠	g ^y ieu ₁	keu (kyō)
經	kien ¹	kei (kei)	空	k'ón ¹	kou (kō)	渠	g ^y iō ₁	kiyo (kyō)
刀	táu ¹	tou (tō)	討	t'áu ¹	tou (tō)	道	dáo ₂	tou (tō)
都	tu ¹	to	土	t'u ²	to	徒	du ₁	to
當	tán ¹	tau (chō)	通	t'ón ¹	tou (tō)	唐	ddñ ₁	tau (tō)
朝	čieu ¹	teu (chō)	超	č'ieu ²	teu (chō)	趙	jieu ₂	teu (chō)
張	čian ¹	tiyau (chō)	暢	č'ian ³	tiyau (chō)	長	jián ₁	tiyau (chō)
著	čio ³	liyo (cho)	丑	č'iu ²	tiyu (chu)	除	jiō	liyo (cho)
巴	pá ¹	pa (hɿ)	頗	p'ua ¹	pa (ha)	婆	buá ₁	pa (ha)
本	puǎñ ²	pon (hon)	篇	p'ien ¹	pén (hen)	便	biens	pen (hen)
拜	puái ³	pai (hai)	怀	p'uai ¹	pai (hai)	裴	buái ₁	pai (hai)
箋	tsien ¹	sén (sen)	千	ts'ien ¹	sén (seɿ)	前	dziēñ ₁	sén (sen)
哉	tsái ¹	sai	采	ts'ái ¹	sai	在	dziái ₁	sai
津	tsien ¹	sin (shin)	親	ts'iēñ ¹	sin (shin)	秦	dziēñ ₁	sin (shin)
主	tsiu ²	siyu (shu)	初	ts'io ¹	siyo (sho)	助	dziōs	siyo (sho)
真	tsiēñ ¹	sin (shin)	义	ts'á ¹	sa	神	dziēñ ₂	sin (shin)
征	tsiēñ ¹	séi (sei)	尺	ts'iek ⁴	séki	壽	dziēñ ₂	siyu (shu)

Quant aux nasales chinoises, le kan-on les rend toujours par la sonore japonaise correspondante, quelle que soit la finale.

		CHINOIS		KAN-ON			CHINOIS		KAN-ON
		VII ^e s.	VIII ^e s.		VII ^e s.	VIII ^e s.		VII ^e s.	VIII ^e s.
ñ	堯	n ^y ieu ₁	ng ^y ieu ₁	géu (gyō)	元	n ^y ai ^u n ₁	n ^y ai ^e n ₁	gén (gen)	
	我	ná ₁	ngá ₁	ga	仰	n ^y idán ₂	n ^y idáv	giyau (gyō)	
	宜	n ^y i ₁	ng ^y i ₁	gi	銀	n ^y ièn ₁	n ^y ie ⁱ . ₁	gin	
	五	ñu ₂	ñguó ₂	go	駿	n ^y iem ₃	n ^y iem ₃	gén (gen)	
n	乃	nái	ndái	dai	娘	n ^y idán ₁	n ^y idáv	dau (dō)	
	那	ná ₁	ndá ₁	da	能	n ^u ñ ₁	n ^u v ₁	dou (dō)	
	尼	n ^y i ₁	nd ^y i ₁	dé (de)	年	nien ₁	nien ₁	dén (den)	
	女	n ^y iō ₃	nd ^y iūr ₃	diyo (jo)	南	nám ₁	nám ₁	dan	
訥	ndp ₄	ndáβ ₁	dapu (dō)	寧	nieñ ₁	niev ₁	déi		
m	馬	má ₂	mbá ₂	ba	孟	mèñ ₃	mèv ₃	bau (bō)	
	麻	má ₂	mbá ₂	ba	滿	muán ₁	muán ₁	ban	
	美	m ^y i ₂	mb ^y i	bi	面	mien ₃	mien ₃	bén (ben)	
	摩	muá ₁	mbuá ₁	ba	明	mièñ ₁	mièv ₁	méi (mei)	
ñ	肉	ñiuk ₁	ñziu ₁₄	ziyuku (juku)	戍	ñiuñ ₁	ñiuv ₁	zi (ji)	
	兒	ñi ₁	ñzi ₁	zi (ji)	然	ñien ₁	ñien ₁	zén (zen)	
	日	ñièlv	ñzièd ₄	zitu (zitsu)	仁	ñièn ₁	ñièn ₁	zin (jin)	
	若	ñiá ₁	ñziá ₁	ziya (ja)	任	ñià ^m ₁	ñià ^m ₁	zin (jin)	

Ce traitement est normal pour ch. ñ : ce phonème n'existe pas en japonais, et est toujours rendu par *g*, même en go-on, où les autres nasales chinoises sont rendues par les nasales japonaises correspondantes. Mais pour *n* et *m*, il est inattendu ; aussi est-il permis de se demander si les formes que j'ai données ci-dessus d'après les dictionnaires sont bien dues à une tradition continue, ou si elles ne sont pas des formes refaites d'après les fan-ts'ie (1). La difficulté de s'en assurer est que dans ces mots, le go-on et le kan-on ne se distinguent généralement l'un de l'autre que par l'initiale : toute expression où on trouve par exemple 年 prononcé *nen* peut être considérée comme contenant ce mot en prononciation go-on, au lieu de kan-on *den*. Il y a heureusement quelques cas où les deux prononciations s'éloignent radicalement l'une de l'autre. On sait que le go-on confond la seconde catégorie avec la quatrième ; d'autre part il donne à la rime 庚 et à ses congères une vocalisation tout autre que le kan-on. Aussi les mots de ces rimes dans les deux prononciations diffèrent-ils même par la finale. Leur étude est très suggestive. Voici d'abord quelques exemples.

孟. KAN-ON: *bau (bō)*; — GO-ON: *miyau (myō)*: — LECTURE ORDINAIRE: *mau (mō)*.

Ex. 孟 軻 *Mō Ka* nom de Meng-tseu.
 孟 浩然 *Mō Kōzen* nom d'un poète des T'ang.
 孟 簡 *Mō Kan* autre poète des T'ang.

(1) Le kan-on étant la prononciation officielle a été plusieurs fois corrigé, pour être mis d'accord avec les fan-ts'ie ; et les modifications volontaires dont il garde les traces, ont été rarement heureuses.

猛. KAN-ON : *bau (bō)*; — GO-ON : *miyau (myō)*; — LECTURE ORDINAIRE : *mau (mō)*.

Ex : 猛雨 *mō u*.

盲. KAN-ON : *bau (bō)*; — GO-ON : *miyau (myō)*; — LECTURE ORDINAIRE : *mau (mō)*.

Ex. : 盲龜浮木 *mō ki n ukigi*, lu aussi en chinois *mō ki no fuboku*.
盲棋 *mō ki*.

寧. KAN-ON : *dei*; — GO-ON : *niyau (nyō)*; — LECTURE ORDINAIRE : *nei (nei)*.

Ex. : 寧靜 *nei-sei*, 寧日 *nei-jitsu*, 安寧 *an-nei*, 丁寧 *teinei*.

Motoori, qui fut l'un des meilleurs savants de l'ancien Japon, cite une vingtaine de mots de ce genre dans son *Ji on kana ji yō kaku* 字音假字用格 (1) :

茫忙莽亡妄望崗網輞翹盲蟲孟猛, KAN-ON : *bau (bō)*; — GO-ON : *miyau (myō)*; — LECTURE ORDINAIRE : *mau (mō)*.

明名命鳴, KAN-ON : *bei (2)*; — GO-ON : *miyau (myō)*; — LECTURE ORDINAIRE : *mei*.

農濃膿, KAN-ON : *dou (dō)*; — GO-ON : *nu*; — LECTURE ORDINAIRE : *nou (nō)*.

De cette bizarrerie, les Japonais ne donnent aucune explication. Motoori se borne à constater le fait, à propos du caractère 寧 : « La prononciation kan-on est *dei (dei)*; la prononciation go-on est *niyau (nyō)*; ordinairement on prononce *nei*, aussi bien en kan-on qu'en go-on » (3). Une forme hybride, mélange de deux prononciations, ne saurait se concevoir. Un mélange s'est produit, mais tout différent, qui a rendu courante tantôt l'une tantôt l'autre suivant les mots, en sorte que nombre d'expressions sont formées d'un mot en kan-on et d'un mot en go-on (par ex. *Kyōto* 京都 où *Kyō* est go-on et *to* est kan-on, et où la prononciation régulière serait *Keito* en kan-on et *Kyōtsu* en go-on), et que souvent un même mot entre dans différentes expressions avec des prononciations différentes. Mais il est impossible de concevoir que le même mot soit dans le même moment articulé, pour la première partie avec les consonnes du go-on, et pour la seconde avec les voyelles du kan-on. D'autant que ce phénomène étrange n'existerait précisément que pour les mots qui ont en chinois à la fois une nasale initiale et une nasale finale. Le mot 馬, qui a une nasale initiale, mais pas de nasale finale, a deux prononciations : kan-on *ba* et go-on *me*; mais il n'a pas de prononciation hybride *ma*. De même 定 qui a une nasale finale, mais pas de nasale initiale, a ses deux prononciations, kan-on *tei* et go-on *diyau (jō)*, mais pas de prononciation intermédiaire *dei* (4). L'explication

(1) *Motoori Norinaga zen-shū* 本居宣長全集 (éd. Katano et Soshikawa), t. VI, 995-996.

(2) Les dictionnaires modernes ne donnent pas la prononciation *bei* au caractère 明, mais seulement *mei*.

(3) *Chimei jion tenyō rei* 地名字音轉用例 *Motoori Norinaga zenshū*, t. IV, 1008.

(4) Ce qui ne veut pas dire que *dei* n'existe pas, puisque, dans les expressions du langage courant, un mot kan-on *tei* suivant les lois phonétiques japonaises, il peut, par position, recevoir le *nigori* et devenir *dei*.

qui me paraît la plus vraisemblable est que le kan-on s'est d'abord formé régulièrement sur le modèle du dialecte chinois de Tch'ang-ngan avec l'alternance nasale ou occlusive sonore par les nasales initiales chinoises suivant la finale ; mais que l'influence des fan-ts'ie, qui ne distinguent pas deux séries de nasales initiales, a amené dans la lecture savante une confusion complète, toutes les nasales étant toujours lues comme des occlusives sonores, tandis que la langue courante leur conservait les alternances anciennes. Ainsi le kan-on, malgré les apparences, me paraît avoir été à l'origine parfaitement d'accord avec le système du syllabaire d'Amoghavajra et celui du manuscrit tibétain-chinois Pelliot.

Tous ces faits concordent trop bien entre eux pour qu'il ne faille pas admettre que des changements importants s'introduisirent dans la prononciation de Tch'ang-ngan et des régions du Nord-Ouest de la Chine entre le VII^e et le VIII^e siècle. Les sonores anciennes devinrent aspirées, commençant ainsi l'évolution qui devait les amener à leur prononciation moderne de sourdes et de sourdes aspirées suivant le ton (1). Corrélativement les nasales prirent une prononciation très particulière : à la détente nasale se substitua une détente orale, tandis que la tension et la tenue restaient nasales $n > nd$, $m > mb$, $\tilde{n} > \tilde{ng}$, sauf dans les cas où l'influence d'une nasale finale favorisait le maintien de la continuité de la résonance nasale ; il est vraisemblable que la voyelle placée entre deux nasales s'était elle-même nasalisée, en sorte que le voile du palais restait constamment abaissé depuis le début jusqu'à la fin du mot. Cela explique que, dans ce cas, la détente orale n'ait pu se produire. Cette évolution doit être considérée comme purement locale et n'atteignit pas le reste de la Chine. Mais sur place elle se montra durable, et les groupes initiaux ainsi formés ont subsisté jusqu'à nos jours dans certains dialectes du Chen-si et du Chan-si ; le mouvement a même gagné les mots à nasale finale.

2. — Fricatives.

La série des fricatives nous montre la même différence entre le système des fan-ts'ie et celui du kan-on ; celui-ci est confirmé par le manuscrit tibétain-chinois qui confond *s* et *ʃ*, *s* et *ʃ* chinois et les rend tous par *s* et *ś*.

	CHINOIS		KAN-ON		TIBETAIN
西	<i>siei</i> ¹	<i>siei</i> ¹	<i>séi</i> (<i>sei</i>)		<i>sye</i>
謝	<i>siä</i> ²	<i>siä</i> ²	<i>siya</i> (<i>sha</i>)		<i>syä</i>
相	<i>siän</i> ³	<i>siäv</i> ³	<i>siyau</i> (<i>shō</i>)		<i>syö</i>

(1) Sur l'importance de l'aspiration dans l'évolution des sonores chinoises, voir KARLGREN. *Phonologie Chinoise*, p. 356-360.

	CHINOIS		KAN-ON		TIBÉTAÏN
三	sám ¹	sám ¹	san		...
夕	ɕiek ⁴	ɕ'ieɣ ⁴	séki		syig
徐	ɕiö ₁	ɕ'iu ¹	siyu (shu)		...
像	ɕián ₂	ɕ'iad ₂	siyo (shō)		...
寺	ɕi ₁	ɕ'i ₁	siyau (shō)		...
守	siüu ¹	siüu ¹	si (shi)		si'u
笙	ɕèn ¹	ɕèv ¹	sau (sō)		še
沙	ɕā ¹	ɕā ¹	sa		ša
設	ɕiet ⁴	ɕieð ⁴	sétu (selsu)		šär
神	dɕ'iën ₁	dɕ'iën ₁	sin (shin)		šin
時	ɕi ₁	ɕ'i ₁	si (shi)		si'i
昇	ɕiüñ ₁	ɕ'iüñ ₁	siyau (shō)		šin
禪	ɕien ₁	ɕ'ien ₁	sén (sen)		šan

Puisque le tibétain rend normalement les sonores aspirées chinoises par des sonores non aspirées, à la différence du kan-on qui les rend par des sourdes, et que d'autre part il possède les sonores \mathcal{X} et \mathcal{X}' à côté de s et s' , il me semble que, s'il a rendu les anciennes sifflantes sonores du chinois par des sourdes, c'est que ces sifflantes s'étaient déjà assourdiées en chinois même. De quelle époque date ce changement? Il y a une trop grande différence d'âge entre ce document et le moment où commença à se former le kan-on pour qu'on puisse conclure de l'un à l'autre. Les sifflantes suivies d'une aspiration existent fréquemment dans les parlers du Sud de la Chine et de l'Indochine : en shan on trouve s' , en birman s' , \mathcal{X}' , en miao-tseu (1) s' (xh), s' (sh), etc. Les dialectes chinois du Nord peuvent avoir traversé une phase de ce genre. Le sanscrit n'a malheureusement pas de \mathcal{X} , mais $ç$ \mathcal{X} $d\mathcal{X}$ $d\mathcal{X}'$ sont employés fréquemment pour rendre $sk. j$: 鞞殺社窣廬 $b'iei-sàð-zià-g''iüu-luó$, *Bhaiṣajyaguru* (2). Bien plus, certains caractères servent à rendre indifféremment j ou c sanscrit, et Bodhiruci (3) au début du VIII^e siècle, explique le caractère 紆 successivement par les fan-ts'ie 如價 $n\mathcal{X}iu + kà = n\mathcal{X}à$ ($sk. ja$) et 知價 $ci + kà = cá$ ($sk. ca$). Il me semble qu'on peut admettre que les anciennes sifflantes sonores étaient devenues aspirées en même temps que toutes les autres sonores aux confins du VII^e et du VIII^e siècles.

Le changement le plus important qui se soit produit sous les T'ang est la formation d'une nouvelle série dentilabiale aux dépens des bilabiales. Leur formation a été exposée en détail par M. Karlgren (4); aussi ne m'en occuperai-je pas ici. Je tâcherai seulement de déterminer vers quelle époque sont

(1) Voir SAVINA, *Dictionnaire miao-tseu français*, Introd., p. xiv (BEFEO., XVI, II).

(2) *Yo-che Lieou li-kouang Jou-lai nien song kouei yi*, 34 B. 下.

(3) *Wou Fo ting l'o-lo-ni king* 五佛頂陀羅尼經.

(4) Sur leur formation, voir KARLGREN, *Etudes sur la Phonologie Chinoise*, 57 sqq.

nées dans le Nord de la Chine ces dentilabiales, tant les fricatives *f f' v'* que l'occlusive *w*. C'est certainement pendant la dynastie des T'ang, puisque le *Ts'ie yun* ne les connaît pas d'une part, et qu'elles existent distinctes en sino-annamite de l'autre. Les Chinois attribuent l'invention des *tseu-mou* 字母, caractères servant en quelque sorte d'index des initiales, à Che-li-p'ing 舍利瓶, qui en aurait choisi trente; un autre bonze, Cheou-wen 守温, en aurait ajouté six nouveaux: *f, f', v, w, nʃ, dʒ* (1). Tout ceci se serait passé à la fin des T'ang, mais ces personnages ne sont connus que par les catalogues qui les citent comme auteurs d'ouvrages aujourd'hui perdus. Tch'en Li 陳澧 a essayé de démontrer que ces deux bonzes ont vécu après Chen-hong 神珙, l'auteur d'un petit tableau inintelligible qui est reproduit à la suite des éditions des Song du *Yu pien* 玉編; comme celui-ci parle de la période *yuan-ho* (806-820), Che-li-p'ing et Cheou-wen auraient vécu à la fin du IX^e siècle (2). Mais cette argumentation est loin d'être probante. D'ailleurs, le fait que Che-li-p'ing n'aurait admis que trente *tseu-mou* ne prouverait pas que la série des fricatives labiales n'existait pas encore de son temps: le *Yun king* au XII^e siècle n'admet que vingt-trois *tseu-mou*, confondant la série *f f' v w* avec la série *p p' b m*, les séries *tʃ tʃ* avec la série *ts*, et la série *ç* avec la série *t*.

Le kan-on ne peut nous renseigner, puisque le japonais n'a jamais possédé qu'une seule série labiale, aujourd'hui d'ailleurs presque entièrement perdue. De son côté le sanscrit n'a pas de *f*. Les témoins les plus anciens de cette évolution sont les transcriptions de mots chinois dans les langues d'Asie centrale et celles de mots de ces langues en chinois. Dès le début du VIII^e siècle, le traité manichéen distingue régulièrement *f, p, b* dans les transcriptions chinoises des mots pehlvi.

Chinois *f f' = Pehlvi f.*

阿拂胤薩 <i>á¹-fuðð¹-yièn³-sáð¹</i>	' <i>fwrɣnsr = *af⁴rɣnsar</i> (3)
拂多誕 <i>f'udð¹-tá¹-dán,</i>	* <i>fur²stadan</i> (4)

Chinois *b, p = Pehlvi p.*

波塞 <i>pá¹-sà¹γ⁴</i>	<i>pāsak</i> (5)
勃唵嘜德 <i>buðð¹-liùu, -yuà¹γ⁴-tà¹γ⁴</i>	<i>padwaxtag</i> (6)

(1) Plus exactement, il aurait séparé les séries bilabiale et dentilabiale et créé des index nouveaux pour *p p' v w*.

(2) *Ts'ie yun k'ao* 切韻考, *wai pien* 外編, k. 3, 1a.

(3) GAUTHIOT, *Quelques termes techniques bouddhiques*, *J. As.* XVIII (1911) p. 60.

(4) GAUTHIOT, note à CHAVANNES et PELLIOU, *Un traité manichéen en Chine*, *J. As.* XVIII (1911), p. 571.

(5) GAUTHIOT, *ibid.*, *J. As.*, I (1913), p. 114, n. 1.

(6) CHAVANNES et PELLIOU, *ibid.*, *J. As.*, XVIII (1911), p. 520, n. 1.

Ce texte est des plus importants, car il est assez exactement daté du début du VIII^e siècle ; et de plus, c'est une traduction faite à Tch'ang-ngan, et qui vraisemblablement en suit, au moins de façon générale, la prononciation. La transcription *vapsi* de 法師 en ouïgour est également intéressante ; mais la date exacte du manuscrit où elle se rencontre est inconnue.

C'est donc, semble-t-il, au commencement de la dynastie des T'ang, probablement dans la première moitié du VII^e siècle, que se sont formés *f*, *f'*, *v'*, *v*, à Tch'ang-ngan et dans le Nord de la Chine (1).

Mais, en même temps, l'initiale 微 subissait l'évolution propre à toutes les nasales : la détente tendait à devenir orale ; elle a donné naissance non à une occlusive mais à une fricative dentilabiale assez légère, sauf lorsque la nasalité de la finale faisait sentir son influence sur l'initiale.

Le kan-on, comme dans toutes les initiales naso-orales, ne tient pas compte de l'élément nasal ; de plus, faute de *v*, il écrit toujours régulièrement *b*, montrant ainsi nettement l'existence d'un son initial devant le *ho-k'eu*. A la même époque, Amoghavajra et son école emploient l'initiale 微 à rendre *sk. v*, ce qui implique également l'existence d'une initiale labiale avant l'*u* du *ho-k'eu*, car jamais 'ni' suivis du *ho-k'eu* ne leur servent à cet usage.

尾	<i>m^y aiü₂</i>	<i>nvui₂</i>	<i>vi</i>	尹膩尾膩 <i>idi vidi</i> (2) ; 尾麼隸 <i>vimale</i> (3).
微	<i>m^y aiü₁</i>	<i>nvui₁</i>	<i>vi</i>	吠瑟拏(二合)微 <i>visnavi</i> (4) ; 微隸提 <i>viçuddhe</i> (5)

Cette initiale n'existait qu'avec un petit nombre de finales, aussi les transcrip-teurs ont-ils dû recourir souvent à divers procédés pour en tenir lieu. Elle n'existe pas par exemple avec la voyelle *a*, et par suite la syllabe sanscrite *va* ne peut-être rendue directement. Quelquefois, mais rarement, le transcrip-teur emploie un mot ayant l'initiale 微, mais une autre voyelle : c'est ce que fait Chan-wou-wei 善無畏, qui, expliquant les syllabes mystiques des cinq éléments, rend *sk. va* par le caractère 尾 *nvui* (6). Parfois, il fabrique un caractère nouveau : le *Ts'eu-che p'ou-sa-lïo sieou yu ngo nïen song fa* rend la syllabe *va* par le caractère inventé 讖 *nvuo* + *nâ* = *nvâ*, et la syllabe *vaṃ* par le caractère

(1) Cf. KARLIGREN. *loc. cit.* p. 57. — On verra ci-dessous, TROISIÈME PARTIE, Chap. I, *Les rimes* 真 禪 諄 et 殷 文, que des faits d'un autre ordre conduisent à la même date.

(2) *Mahāmāyūrī*. p. 220 ; 65 b.

(3) *Ibid* p. 220 ; 67 a.

(4) *Ibid* p. 242 ; 75 a.

(5) *Tsouen cheng Fo ling sieou yu k'ia fa kouei yi* 尊勝佛丁脩瑜伽法軌儀, k. 1, 20 B 上 (T.K., Suppl. I. III. 1).

(6) *San tchong si ti p'o ti yu tch'ouen ye tchang tch'ou san kiai pi mi l'o-lo-ni fa* 三種悉地破地獄轉業障出三界秘密陀羅尼法, 39, 8. 下. (T.K. Suppl. I. III, 1, 39, B 上).

inventé 懣 *nuđn* + *γàm* = *vàm* (1), etc. Mais le procédé le plus fréquent consiste à employer des mots à initiale 明 *mb* ou 奉 *v'*, ou même 並 *b*; en indiquant en note la prononciation correcte à l'aide d'un caractère à initiale 微. Au XI^e siècle, Fa-hien 法賢, employant traditionnellement le caractère 縛 *v'udγ*, pour rendre la syllabe sanscrite *va*, ajoute en note : « prononcer *nvuó* + *k'á* = *nvá* 無可反 » (2).

Quand a disparu l'élément nasal de cette initiale ? Il n'est guère possible de le savoir. Le sino-annamite qui n'a pas *nv*, n'en a tenu aucun compte dans 微, et a considéré la labiale du ho-k'euou comme étant initiale. Mais le sino-annamite n'est pas, comme le kan-on, issu directement du dialecte de Tch'ang-ngan. Il en dérive par l'intermédiaire de la langue des écoles de la région soumise au régime spécial des examens du Midi, et cette langue, archaïsante comme toute langue classique, n'avait pas accepté les consonnes initiales à tension nasale et à détente orale particulières à la capitale, mais au contraire, avait maintenu des nasales pures. Le sino-annamite dérive donc d'une évolution de ce genre (3) :

m^yaiiç > *nvai* > *wui* = s.-ann. *ui* > *vi*.

tandis que le dialecte de Tch'ang-ngan évoluait ainsi :

m^yaiiç > *nvai* > *nvai* > *vei*.

C'est donc un cas où le sino-annamite ne permet pas de tirer de conclusion sur l'état du dialecte de Tch'ang-ngan au X^e siècle.

	CHINOIS		KAN-ON	SINO-ANNAMITE
	VII ^e SIÈCLE	VIII ^e SIÈCLE		
萬	<i>m^yaiiç₃</i>	<i>nuv₃</i>	<i>ban</i>	<i>βã₃</i> (vã ₃)
亡	<i>m^yaiiç₂</i>	<i>nuv₂</i>	<i>bau (bô)</i>	<i>βã₂</i> (vang)
文	<i>m^yaiiç₁</i>	<i>nuđ₁</i>	<i>bun</i>	<i>βã₁</i> (vã ₁)
無	<i>m^yaii₁</i>	<i>nvã₁</i>	<i>bu</i>	<i>βó</i> (vó)
武	<i>m^yaii₂</i>	<i>nvã₂</i>	<i>bu</i>	<i>βu₁</i> (vũ)
微	<i>m^yaiiç</i>	<i>nvai</i>	<i>bi</i>	<i>βi</i> (vi)
尾	<i>m^yaiiç₂</i>	<i>nvai₂</i>	<i>bi</i>	<i>βi⁴</i> (vĩ)
未	<i>m^yaiiç₃</i>	<i>nvai₃</i>	<i>bi</i>	<i>βi₄</i> (vĩ)
問	<i>m^yaiiç₁</i>	<i>nuđ₁</i>	<i>bun</i>	<i>βã₁</i> (vã ₁)
晚	<i>m^yaiiç₂</i>	<i>nuv₂</i>	<i>ban</i>	<i>βã₂</i> (vã ₂)
罔	<i>m^yaiiç₃</i>	<i>nuv₃</i>	<i>bau (bô)</i>	<i>βã₃</i> (vã ₃)

(1) *Ts'eu che p'ou-sa lio sieou yu ngo nien song fa* 慈氏菩薩畧修俞誠念誦法, k. 1, 43 B (T. K. I, 上, 3).

(2) *Wou Fo ting san-mei l'o-lo-ni king* 五佛頂三昧陀羅尼經, k. 3, 57 b (T. T. XXVII [成], 4).

(3) Cf. KARLGRÉN, *loc. cit.*, 572 et suiv. — Sur des emprunts annamites plus anciens que le sino-annamite, où *m* initial est rendu, voir BEFEO., XVI (1916), III, 35 et suiv.

En résumé on trouve pour le VIII^e siècle le tableau suivant des initiales pour le dialecte de Tch'ang-ngan.

<i>k</i> (<i>k^y</i>)	<i>č</i>	<i>tš</i>	<i>tš</i>	<i>ts</i>	<i>t</i>		<i>p</i> (<i>p^y</i>)	' (<i>'^y</i>)
<i>k'</i> (<i>k'^y</i>)	<i>č'</i>	<i>tš'</i>	<i>tš'</i>	<i>ts'</i>	<i>t'</i>		<i>p'</i> (<i>p'^y</i>)	
<i>g</i> (<i>g^y</i>)	<i>ǰ</i>	<i>dž'</i>	<i>dž'</i>	<i>dž'</i>	<i>d'</i>		<i>b'</i> (<i>b'^y</i>)	
<i>ng</i> (<i>ng^y</i>)		<i>ñǰ</i>			<i>nd</i> (<i>nd^y</i>)	<i>nv</i>	<i>mb</i> (<i>mb^y</i>)	' (<i>'^y</i>)
<i>ñ</i> (<i>ñ^y</i>)					<i>n</i> (<i>n^y</i>)	<i>nv</i>	<i>m</i> (<i>m^y</i>)	
<i>z</i> (<i>z^y</i>)		<i>š</i>	<i>š</i>	<i>s</i>		<i>f</i>		
						<i>f'</i>		
<i>γ</i> ' (<i>γ^y'</i>)		<i>š'</i>		<i>z'</i>		<i>v'</i>		
					<i>l</i> (<i>l^y</i>)			

Il suffit de le comparer au précédent pour constater l'importance de l'évolution subie par la langue sous les T'ang.

CHAPITRE II.

LES FINALES.

1. — Les finales orales.

Le *Ts'ie yun* distingue trois finales au *jou-cheng*, une gutturale, une dentale, une labiale ; on admet généralement qu'il s'agit de *k*, *t*, *p*, et telle est en effet l'hypothèse la plus simple ; mais il n'est guère possible de la vérifier. Le sino-annamite les rend en effet par *k*, *t*, *p* (je néglige *č* qui est dû à une déformation d'origine annamite), mais il ne pouvait faire autrement, puisque la langue annamite ne souffre pas d'autre consonne finale, en dehors des nasales. On trouve en kan-on *k*, *t*, *p* (soutenues par la voyelle *ũ*, la langue japonaise ancienne ne pouvant admettre une consonne non suivie d'une voyelle), mais dans ce cas encore la pauvreté du matériel phonétique japonais ne permettait rien d'autre. Il n'y a pas d'argument à tirer des dialectes méridionaux de la Chine moderne, aucun d'eux ne pouvant nous renseigner sur les dialectes du Nord au temps des T'ang. Il y a cependant quelques faits qui me paraissent assez peu favorables à l'existence de ces occlusives finales.

La finale pour laquelle les documents sont le plus nets est la dentale. M. Pelliot a proposé naguère d'y voir une spirante sonore *š*, plutôt qu'une implosive sourde *t*. Cette hypothèse me semble être celle qui rend le mieux compte des faits connus. En effet, toutes les transcriptions d'Asie Centrale et Septentrionale s'accordent à rendre par *r* (coréen *l*) la dentale finale chinoise.

CHINOIS					
FAN-TS'IE	VIII ^e SIÈCLE	SINO-CORÉEN	OUÏGOUR	TIBÉTAÏN	
譯 ^y ièl ⁴	^y ièð ⁴	'il	...	'ir	
佛 ^b yüièl ⁴	v'upð ⁴	bul	bur(sang)	bur	
戚 ^m yüèl ⁴	mb ^y ièð ⁴	myül	...	'byär	
殺 ^s ät ⁴	säð ⁴	sal	...	sär	
切 ^{ts} 'ièl ⁴	ts'ièð ⁴	tsyül	...	ts'er	
達 ^d ät ⁴	d'dä ⁴	dal	...	där	
乙 ^y ièl ⁴	^y ièð ⁴	'il	'ir	...	

Et de même les mots chinois à dentale finale sont employés à rendre *r* à la fin d'une syllabe dans les langues d'Asie Centrale.

密 ^m yüèl ⁴	mb ^y ièð ⁴	sogd. : mīr, soleil, dimanche.
陞 ^{ti} èl ⁴	tièð ⁴	sogd. : ſir, Mercure.
達 ^d ät ⁴	d'dä ⁴	turc : 莫貨達干 <i>mbuäy-χuäy d'dä-kän</i> = <i>bagha-targan</i> .
遏 ^d ät ⁴	dä ⁴	pehlvi: 遏換健塞 <i>dä-y'udn-g^yien-säy</i> = <i>'rw'ngänsäh</i> .
勿 ^m yüièl ⁴	nvvupð ⁴	pehlvi: 電那勾 <i>d'en-ndä-nvupð</i> = <i>dēnāvar</i> .

Cette valeur se retrouve dans les transcriptions des dhāraṇī des T'ang, où on emploie régulièrement certains mots à finale dentale pour rendre les syllabes sanscrites finissant en *r*. Ratnacinta 寶思惟 dans sa traduction du *Fo chou souei k'ieou tsi tö ta tseu ts'ai t'o-lo-ni king* 佛說隨求即得大自才陀羅尼經⁽¹⁾ donne l'explication suivante : « Les caractères 噠 *d'dä*⁴, 喞 *g'yüèð*⁴, 囉 *lä*⁴, 囉 *säs*⁴, etc. qui ont au côté un caractère 口, se prononcent en roulant la langue 轉舌呼⁽²⁾ ». On en trouve de nombreux exemples :

薩波怛他揭多 <i>säd-b'uä-tän-l'd-g^yièð-lä</i>	= <i>sarvatathāgata</i> .
那牟勃陀達摩僧祇瓢 <i>ndä-mbüu B'uèð-d'd D'dä-mbuä Säv-g^yi-b^yieu</i>	= <i>namo Buddha-dharma-saṅghebhyaḥ</i> .
薩蒲烏(二合)波達囉(二合)陞瓢 <i>säd-b'uó-'uó-puä-d'dä-lä-b'iei₁-b^yieu</i>	= <i>sarvaupadravebhyaḥ</i> .
烏波薩祇瓢 <i>'uó-puä-säd-g^yi-b^yieu</i>	= <i>upasargebhyaḥ</i> .

Enfin certaines prononciations particulières japonaises comme *Daruma* 達磨 dans le nom de Bodhidharma, *karuma* 羯磨 sk. karma, proviennent peut-être de là ; toutefois rien ne prouve qu'elles n'ont pas été directement faites au Japon sur l'original sanscrit.

(1) T.T., XXVII, [成], 5, 53a. — Les exemples cités ci-dessus sont tirés de la même dhāraṇī

(2) Ce procédé pour marquer la différence entre *l* et *r* était ancien : on le trouve déjà au VI^e siècle dans le *Ta yun king ts'ing yu* 大雲經請雨, traduit sous les Tch'en par JĀNAYAÇAS 闍那耶舍 : « Dans cette dhāraṇī, les caractères qui ont au côté un caractère 口 doivent toujours se lire en roulant la langue » 此呪文中字口傍侷者皆轉舌讀之 (T.T., XXVII [成] 6, 7 b).

Après la dentale, la finale pour laquelle les sources sont le moins imprécises est la gutturale. Elle aussi paraît avoir été plutôt fricative. Les transcriptions des dhāraṇī du milieu des T'ang emploient régulièrement les mots à finale gutturale à la transcription du *visarga* sanscrit, et dans le syllabaire d'Amoghavajra, le caractère 惡 'āk' transcrit la syllabe aḥ (1). Diverses dhāraṇī données par Kōbō-daishi en sanscrit et en transcription chinoise fournissent de nombreux exemples de ce fait.

	CHINOIS		VALEUR DE		EXEMPLES
	VII ^e SIÈCLE VIII ^e SIÈCLE		TRANSCRIPTION		
莫	<i>mák₁</i>	<i>mbáy₁</i>	<i>maḥ</i>	<i>sarvadharmah</i>	薩嚩嚩莫 (2)
毗藥	<i>b^yi₁-iák₁</i>	<i>b^yi₁-iáy₁</i>	<i>bhyaḥ</i>	<i>namah sarvatathāgatebhyah</i>	曩莫薩嚩 怛他藥帝毘藥 (3)
落	<i>lák₁</i>	<i>láy₁</i>	<i>raḥ</i>	<i>nam raṃ raḥ svaha</i>	喃嚩落嚩嚩賀 (4)
鶴	<i>γák₁</i>	<i>γáy₁</i>	<i>haḥ</i>	<i>nam haṃ haḥ svaha</i>	喃哈鶴嚩嚩賀 (5)
嚩	<i>lák₁</i>	<i>láy₁</i>	<i>raḥ</i>	<i>raṃ raṃ raḥ raḥ</i>	嚩嚩嚩落 (6)
索	<i>suák</i>	<i>suáy^d</i>	<i>saḥ</i>	<i>nam jaṃ jaṃ saḥ</i>	喃髻髻索 (7)
漚	<i>liek₁</i>	<i>liey₁</i>	<i>ryaḥ</i>	<i>mahaviryah</i>	摩賀洙漚 (8)

J'ai pris ces exemples dans les œuvres de Kōbō-daishi, parce qu'il reproduit les textes originaux à côté des transcriptions, et que, par suite, celles-ci ne sont pas douteuses. Il suffit de parcourir les dhāraṇī de l'école d'Amoghavajra pour retrouver les mêmes transcriptions ou d'autres du même genre. Les deux exemples suivants sont tirés du *Ta Fo-ting Jou-lai fang kouang si-tan-to po-tan-lo t'o-lo-ni*, 大佛頂如來放光悉怛多鉢怛囉陀 traduit par Amoghavajra (9) :

莫	<i>maḥ</i>	<i>namah sarva buddha bodhisattvebhyah</i>
毗藥	<i>bhyaḥ</i>	曩莫薩嚩胃馱昌提薩嚩吠(二合)毗藥

D'autre part la gutturale finale est parfois rendue par *γ* dans les mots empruntés par le ouïgour au chinois ; par exemple, ch. 尺 (*č'iek₁*) *č'iey₁* devient ouïgour *č'īy* (10).

(1) *Taižō bizai shidai* 胎藏備在次第 (Kōbōdaishi *zenshū*. XIII, 17).

(2) *Ibid.* XIII, 2

(3) *Ibid.*, 9.

(4) *Ibid.*, 17.

(5) *Ibid.*, 18.

(6) *Ibid.*, 24.

(7) *Ibid.*, 28.

(8) *Ibid.*, 57.

(9) T. T., XXV [璽] 6,49 b.

(10) W.-K. MÜLLER, *Uigurica*, II, 77, 82.

Quant à la finale labiale, il est probable qu'elle aussi avait passé à la spirante sonore, mais les documents sont trop rares pour permettre de s'en assurer. Cependant la transcription ouïgoure *qav* de ch. 合 γ' à β_4 me paraît en faveur de cette hypothèse (1).

Il me semble d'ailleurs que ces finales spirantes étaient très instables, et en *saṃdhi* devaient passer fréquemment à l'occlusive. Les transcriptions de *dharani* de l'école d'Amoghavajra, emploient des mots à finale gutturale devant une gutturale initiale pour marquer le redoublement: *kk*, *kkh*, *gg*, *ggh* sanscrit; des mots à finale dentale devant une dentale initiale pour marquer *tt*, *tth*, *dd*, *ddh* suivant les cas, etc.

勃 馱	<i>Buddha</i>
沒 馱	<i>Buddha</i>

C'est à ces modifications en *saṃdhi* que j'attribue des transcriptions comme ouïgour *vapši* = ch. *fuàβ₄-sí* 法師 (2), où le mot 法 *fuàβ₄* devient *fuàp₁* devant la sourde initiale du mot suivant.

2. — Les finales nasales.

Il est nécessaire d'examiner les prononciations japonaises des nasales finales avant d'étudier cette question en détail du point de vue chinois.

Le sino-japonais actuel, *kan-on* et *go-on*, confond le *n* et *m* final chinois qu'il rend par *n*, et rend toujours le *ñ* final chinois dans l'écriture par un *u* lorsque la voyelle est *a*, *u*, *o*, par un *i* lorsque la voyelle est *e*; *u*, *i* se combinant dans la prononciation avec les voyelles précédentes, forment les voyelles longues *ō* (*a-u*, *o-u*), *ū* (*u-u*), *ē* (*é-i*), ce dernier étant écrit en romaji *ei*.

Mais ce ne sont là que des graphies modernes. Les Japonais au début prononçaient les nasales chinoises finales comme ils faisaient pour les implisives, en s'aidant d'une voyelle adventice, *ũ*, *ĩ*, et en transformant les nasales en une syllabe entière, *ni* pour *n*, *mu* pour *m*, *gu* et *gi* pour *ñ*. Les *manyō-gana* emploient parfois les caractères chinois à la transcription des mots japonais d'une façon qui montre clairement la chose (3).

ñ 鐘 <i>siōñ¹</i>	<i>šigu</i>	<i>shigure</i> 鐘禮
當 <i>tāñ¹</i>	<i>tagi</i>	<i>rachi tagi chi taru</i> 落當知足
香 <i>xāñ¹</i>	<i>kagu</i>	<i>kagu yo hime</i> 香用比賣

(1) W.-K. MÜLLER, *Uigurica*, II, 77, 82.

(2) *Ibid.*, II, 83.

(3) Les exemples cités sont tirés du *Manyō kogi zō ron* 萬葉古義總論 k. 2, 27a-28b, et du *Kojikiden* 古事記傳, k. 1 (*Motoori Norinaga zenshū* I, 36). — Les caractères chinois sont lus partout en *go-on*: c'est pourquoi je donne la prononciation du dialecte de Wou, par ex 監 *kiem¹* et non *kām¹* etc.

n	千 kán ¹	kani	do kura kani 湯鞍千
	君 kuǎn ¹	kuni	arana kuni 不有君
	散 tsán ¹	sani	sani jira fu 散鈞相
	彈 tán ¹	tani	ko yohi tani 今夜彈
	難 nán ₁	nani	nani kana ge kamu 難可將嘆
	萬 m ^y aiàn ¹	mani	yukino mani mani 往乃萬萬
	粉 p ^y aiàn ¹	puni	hani funi 黃土粉
	印 ièn ¹	ini	ini no mikoto 印惠命
m	淹 'ám ¹	amu	amu chi 奄知
	甘 kám ¹	kamu	kamunabe 甘嘗備
	監 kiem ₁	kemu	mikemu 見監
	金 kǎm ¹	komu	kaheri komu 環金
	今 kǎm ¹	komu	midare komu 亂今
	點 tiem ¹	temu	ki-etemu 著點
	南 nám ₁	namu	yuki wakare namu 去別南
	藍 lám	ramu	mika hoshi ka'ramu 見欲賀藍
	廉 l'iem ₁	remu	u remuzo 有廉叙

Dans un certain nombre de noms de lieux ou de dieux, les mots chinois reçoivent une lecture inusuelle qui est due simplement à la persistance de l'ancienne prononciation (1).

		n	
香 xán ¹	kɔgu	kagu yama 香山	
望 m ^y aián ₃	magu	umaguto 望多	
宕 dáñ ³	tagi	Olagi 愛岩, Tagino 岩野	
當 tán ¹	tagi	Tagima 當麻, Futagi 布當	
良 lián ₁	ragi	Kuragi 久良	
囊 náñ ₁	nagi	minagi 美囊	
勇 y'ióñ	igu	Iguru 勇禮	

		n	
丹 tán ¹	tani	Taniha 丹波	
遠 y'áiñ ₃	woni	Wonifu 遠敷	
難 nán ₁	nani	nani ha 難波	
訓 xuǎn ³	kuni	Yama kuni 養訓	
邊 b ^y ie ₁	beni	Umi beni 海邊	

		m	
參 t'ám ¹	samu	Isamu 伊參	
男 nám ₁	namu	Namushina 男信	
瀧 dzuiem ₁	shimi	Ishimi 夷瀧	

(1) Les exemples sont tirés du *Chimei jiin tenyō rei* 地名字音轉用例, ap. *Mo-toori Norinaga zenshū* t. IV, p. 1000 sqq.

潭 <i>tám¹</i>	<i>tami</i>	Kutami 久潭
談 <i>dám₁</i>	<i>tami</i>	Mitami 美談
南 <i>nám₁</i>	<i>nami</i>	Inami 印南
深 <i>siǝm³</i>	<i>jimi</i>	Shijimi 深

Dans quelques cas, les caractères chinois sont employés avec une prononciation légèrement altérée : *u* devient *o*, *a* ; *i* devient *e*, *a* ; *iyō* devient *o*, etc.

相 <i>siǎn³</i>	(* <i>sagu</i>) <i>saga</i>	Sagamu 相模
香 <i>xǎn₁</i>	(* <i>kagu</i>) <i>kaga</i>	Ikaga 伊香
綾 <i>l^y iǝn̄</i>	(* <i>riyogi</i>) <i>rogi</i>	Yo rogi 餘綾
曇 <i>dám₁</i>	(* <i>domu</i>) <i>domo</i>	Wedomo 惠曇
南 <i>nám₁</i>	(* <i>nami</i>) <i>name</i>	Namesa 南佐
信 <i>siǝn³</i>	(* <i>sini</i>) <i>shina</i>	Shinano 信濃
員 <i>^y aien₁</i>	(* <i>wini</i>) <i>wina</i>	Winabe 員辨
雲 <i>^y aiǝn₁</i>	(* <i>uni</i>) <i>una</i>	Unade 雲梯
播 <i>p^y iǝn¹</i>	(* <i>pani</i>) <i>hari</i>	Harima 播磨

D'ailleurs les transcriptions de mots chinois en *kana* conservées dans quelques anciens manuscrits distinguent encore nettement *ni*, *mu* et *mi*.

Ainsi ce n'est pas dans la prononciation chinoise qu'il faut aller chercher la raison du fait qu'en sino-japonais *n̄* final chinois tombe en modifiant le timbre de la voyelle précédente, et que *n* et *m* sont confondus comme en chinois moderne. Ce n'est que l'application à un cas particulier d'une loi constante de la phonétique japonaise ancienne : aucune consonne ne peut-être prononcée sans être suivie d'une voyelle. Il en résulte que les mots chinois, à consonne finale, soit implosive, soit nasale, ont pris immédiatement une forme disyllabique, la consonne finale donnant naissance à des voyelles secondaires *i*, *u*, en sorte qu'on a eu *gi*, *gu*, *ni*, *nu*, *mi*, *mu*, exactement comme *ki*, *ku*, *ti*, *tu*, *fu*. Par la suite, cette syllabe non accentuée s'est réduite, comme en japonais propre d'ailleurs : d'une part *ni*, *nu*, *mi*, *mu* perdaient leur voyelle et donnaient naissance à *n* final japonais ; de l'autre, le *g* intervocalique de *gi*, *gu*, tombait ⁽¹⁾, et sa voyelle formait une diphtongue avec celle de la syllabe précédente. C'est un développement analogue à celui de la finale chinoise *p* qui est devenue *pu*, *fu*, *u*, et a fini, elle aussi, par n'être plus représentée que par l'altération du timbre ou même simplement l'allongement de la voyelle précédente. En résumé, les formes altérées du sino-japonais moderne dérivent de formes anciennes où le chinois distinguait nettement les trois nasales finales *n̄*, *n*, *m*.

Cette première difficulté écartée, il s'en présente une autre relative au *n̄* final. Les mots chinois empruntés par les langues d'Asie Centrale notent le *n̄* final de façon assez irrégulière. Les textes sogdiens donnent :

(1) Pour la chute de *g* intervocalique en japonais, cf. BEFEO. VII (1907), p. 124.

庚	kèn ¹	kèv ¹	key
丁	tièn ¹	tièv ¹	tyy
丙	p ^u ieñ ¹	p ^u ieù ¹	pyy

D'autre part, en ouïgour, les transcriptions sont assez variables : tantôt elles le notent, tantôt elles le suppriment, tantôt elles modifient le timbre de la voyelle. On en a conclu tout naturellement qu'il s'agissait d'un son peu distinct aux oreilles des transcripateurs. M. Pelliot a supposé une chute des nasales gutturales finales (1) ; M. Gauthiot, de son côté, repoussant cette hypothèse un peu forcée, a proposé d'admettre que les voyelles chinoises étaient nasalisées (2). Mais les voyelles n'étaient nasalisées que lorsqu'elles se trouvaient entre deux nasales, l'une initiale, l'autre finale, ainsi que le montre l'évolution des nasales initiales. Il me semble qu'il vaut mieux voir là la nasale fricative *v* dont M. Karlgren a noté l'existence dans plusieurs dialectes chinois actuels, et précisément à Singan fou.

Si on examine les transcriptions des langues d'Asie Centrale, dans les exemples malheureusement trop peu nombreux qu'elles nous fournissent, on constate qu'elles paraissent suivre un système bien déterminé :

1° dans les mots isolés, *ñ* final n'est pas noté derrière *ch. è, iè, ie* ; il l'est au contraire derrière *ïr, iür*, ainsi que derrière *ó*. Quand la voyelle est *á*, il y a un certain flottement, et on trouve *ch. áñ* rendu tantôt par *ang*, tantôt par *o* sans nasale finale.

2° dans les expressions formées de deux mots, quand le premier mot est un mot à nasale gutturale finale, celle-ci est toujours conservée, quelle que soit la voyelle.

	CHINOIS		OUIGOUR		SOGDJEN
	VII ^e SIÈCLE	VIII ^e SIÈCLE			
	10. — Mots isolés.				
	<i>e, è</i>				
庚	kèn ¹	kèv ¹	..		kéy
丙	p ^u ieñ ²	p ^u ieù ²	...		p ^u ty
丁	tièn ¹	tièv ¹	...		tty ⁽³⁾
淨	dzièñ.3	dzièv.3	tsi ⁽⁴⁾		...

(1) PELLIOU, *Kao-tch'ang, Qoço, Houo-tcheou et Qarâ-khodjà*, *J. As.*, XIX (1912), p. 590.

(2) GAUTHIOT, *Note additionnelle au précéd.*, *Ibid.*, p. 597.

(3) Pour ces trois mots, voir W.-K. MÜLLER, *Die persische Kalender-ausdrücke in chinesischen Tripitaka* (*Sitzungsber. k. preuss. Ak. Wiss.* 1907, p. 3-7).

(4) W.-K. MÜLLER, *Uigurica*, I, 15-16.

			ũ	
升	šiürñ ¹	šiürv ¹	sing (1)	..
僧	sürñ ¹	sürv ¹	song (2)	..
乘	dʒ'iürñ ₃	dʒ'iürv ₃	sing (3)	...
			ó	
統	l'ón ²	l'óv ²	tung (4)	...
			á	
倉	ts'án ¹	ts'áv ¹	tsang (5)	...
藏	dʒán ₃	dʒ'áv ₃	tso (6)	..

2. — Mots en composition.

真知	čien ¹ -či ¹	čien ¹ -ci ¹	ting-či (7)	...
長史	čidn ³ -ši ²	čidn ³ -ši ²	čang-ši (8)	...
將軍	tsidn ¹ -k ^y aiürñ ¹	tsidn ¹ -k ^y aiürñ ¹	sangun (9)	...

Ce système ne diffère pas de celui que suit le fragment tibétain-chinois Pelliot. Ici aussi, ñ n'est généralement pas noté derrière e ; et il l'est derrière ũ (1), ó, u. Quand la voyelle est á, les finales añ, iañ deviennent ordinairement o, yo ; sauf dans quelques cas où añ se conserve tel quel. Je n'ai pas rencontré d'expression formée de deux mots.

	CHINOIS		TRANSCRIPTION
	VII ^e SIÈCLE	IX ^e SIÈCLE	TIBÉTAINE
		e, è.	
情	dzièn ¹	dʒ'iev ¹	dʒe
京	k ^y ien ¹	k ^y iev ¹	ke
星	sien ¹	siev ¹	sye

(1) W.-K. MÜLLER, *Uigurica*, II, 72, 82, 86.

(2) *Ibid.*, II, 77, 105, dans l'expression *barsong* = v'ud³δ₁-sürv¹ 佛僧. Cf. PELLIOU, *Kao-tch'ang. Qočo, Houo-tcheou et Qarâ-khodjâ*, J. A. XIX (1912) p. 589

(3) *Ibid.*, I, 12-13, dans l'expression *laising* = dâi3-dʒ'iürv¹ 大乘 (p. 12), et *sivsing* = sieu¹-dʒ'iürv₃ 小乘.

(4) *Ibid.*, I, 14.

(5) *Ibid.*, I, 29. Cf. PELLIOU, *loc. cit.*, p. 584, note 2.

(6) *Ibid.*, I, 15-16.

(7) *Ibid.*, II, 82.

(8) *Ibid.*, II, 81.

(9) *Ibid.*, II, 81.

(10) Le cas de ũñ montre bien que la phonétique tibétaine ne joue aucun rôle dans ces faits : le tibétain, qui n'a pas ũ, le rend par e, le confondant ainsi avec e, è chinois. Néanmoins, il conserve ñ après e représentant ch. ũ, tandis qu'il le laisse tomber après e représentant ch. e, è.

纓	'ieñ ¹	'iev ¹	'e
銘	mieñ ₁	miev ₁	me
寧	nieñ ₁	niev ₁	ne
刑	γieñ ₁	γiev ₁	hye
精	tsieñ ¹	tsiev ¹	tsye
青	tsieñ ¹	tsiev ¹	ts'e
廷	lieñ ¹	liev ¹	le
兵	p ^y ieñ ¹	p ^y iev ¹	pe
并	p ^y ieñ ¹	p ^y iev ¹	p ^y e
秉	p ^y ieñ ¹	p ^y iev ¹	p ^y e

ü

昇	siürñ ¹	siürv ¹	šön
承	dž'iürñ ₁	dž'iürv ₁	šeñ
憎	tsiürñ ¹	tsiürv ¹	tseñ
蒸	tsiürñ ¹	tsiürv ¹	tseñ

ó, u

東	luñ ¹	lóv ¹	loñ
公	kun ¹	kóv ¹	koñ
貢	kun ³	kóv ³	koñ
宗	tsón ¹	tsóv ¹	tsoñ
農	nón ₁	nóv ₁	'noñ
鐘	tsión ¹	tsiuv ¹	tsuñ
竈	č'ión ²	č'iuv ²	ts'uñ

d

康	k'dán ¹	k'dáv ¹	k'än
糠	k'dán ¹	k'dáv ¹	k'än
傍	bán ₁	b'dáv ₁	bo
將	tsián ³	tsiáv ³	tsyo
煌	γuán ₁	γ'udáv ₁	hwó
曠	g ^y aián ₁	g ^y aiáv ₁	go
囊	nián ₁	niáv ₁	no
將	tsián ¹	tsiáv ¹	tsyo
相	sián ³	siáv ³	syo
腸	jián	jiáv	jo
唱	jián ₁	jiáv ₁	jo

Ce *v* assez instable se change en *ñ* devant *k*, *g*, et c'est probablement pour cette raison que le ouïgour écrit *sangun* pour le chinois 將軍, le *v* de *tsiáv* devenant *ñ* dans l'expression *tsián¹-k^yüiën¹*.

Il me semble que l'annamite, bien qu'ayant en général rendu ν chinois par \tilde{n} , a conservé la trace de cette prononciation spéciale. C'est à mon sens la manière la plus simple d'expliquer les formes du type 承 (1):

$$\text{承 } d\tilde{z}'i\tilde{h}\nu_1 = \text{s.-ann. } l'ú_2 (thíra)$$

formes extrêmement curieuses, où le sino-annamite note l'aspiration de la sonore initiale ($d\tilde{z}' = t'$), et où il n'y aurait par suite rien d'étonnant à ce qu'il eût noté la valeur particulière de ν chinois.

* * *

En résumé, il semble qu'à cette époque le dialecte de Tch'ang-ngan ait eu tendance à transformer les occlusives finales nasales et orales en fricatives, premier stade de leur disparition. Les nasales dentales et labiales restèrent indemnes, mais toutes les autres finales furent atteintes. Aujourd'hui, dans le dialecte de Si-ngan fou, ces fricatives elles-mêmes ont presque toutes disparu : les orales, toujours et sans laisser de traces, comme d'ailleurs dans la plupart des dialectes kouan-houa du Nord ; la fricative nasale gutturale ne s'est conservée que dans quelques cas spéciaux ; ordinairement, elle est tombée, en nasalisant la voyelle précédente. Dans ce cas le dialecte actuel de Si-ngan fou se montre l'héritier direct du dialecte de Tch'ang-ngan sous les T'ang.

TROISIÈME PARTIE.

LE SYSTÈME VOCALIQUE.

CHAPITRE I.

EXAMEN GÉNÉRAL DES RIMES.

S'il est relativement aisé de déterminer les modifications subies par les consonnes initiales au temps des T'ang, il l'est beaucoup moins de suivre l'évolution du système vocalique pendant la même période. Les documents en effet sont bien moins précis. Le vocalisme rudimentaire du japonais, qui ignore les diphtongues et supporte malaisément dans les mots étrangers celles mêmes que les Japonais peuvent prononcer, était particulièrement défavorable à la conservation des sons chinois, et d'autre part le système grossier du syllabaire japonais était peu propre à en noter exactement l'extrême variété. L'annamite était presque aussi riche en voyelles que le chinois, mais naturellement il ne possédait pas exactement le même registre que celui-ci, en sorte que, dans bien des cas, il était obligé de se contenter de simples approximations. Quant aux *fan-ts'ie*, leurs indications ne nous donnent jamais que des relations et des rapports, mais aucune valeur absolue. De là vient que, s'il n'est pas impossible, dans une certaine mesure, de restituer une valeur théorique « ancienne » des finales, il est malaisé d'en suivre l'histoire.

Les rimes chinoises, M. Karlgren l'a fait remarquer déjà, ne tiennent généralement compte que de la voyelle ou diphtongue caractéristique, et, quand il y en a une, de la consonne finale, mais rarement de *i* et *u* médiaux (1) : par exemple on admet que 公 *kuŋ*¹ rime avec 弓 *k^uiun*¹, ou que 馬 *mà*₂ rime avec 寫 *sià*². J'appellerai *partie rimante* cette partie de la finale de mot.

Lou Fa-yen s'était contenté de répartir les mots de chaque ton entre une cinquantaine de rimes différentes. Mais peu après, son contemporain un peu plus jeune Hiu King-tsong 許敬宗, qui vécut de 590 à 670 environ (2),

(1) KARLGREN, *loc. cit.*, p. 25.

(2) Hiu King-tsong 許敬宗 qui mourut à l'âge de 81 ans au début de la période *hien-heng* (670-674), est surtout connu comme auteur du *Wen kouan ts'eu lin* 文館詞林.

introduisait dans son œuvre un classement nouveau des rimes, réunissant les unes par groupes de deux ou trois comme *t'ong-yong* 同用, et laissant les autres isolées comme *tou-yong* (1). Cette innovation, qui paraît avoir été repoussée par les reviseurs de 676, puisque le fragment manuscrit du *T'ang yun*, qui dépend de cette recension (2), l'ignore, fut adoptée par le *Kouang yun* qui l'a

(1) TAI Tch'en 戴震, *Cheng yun k'ao* 聲韻考 (*Tchao tai ts'ong chou* 昭代叢書, 壬集 k. 9), 11a.

(2) Voici les raisons qui me font admettre que ce manuscrit dérive de la recension de 676. Il ne peut remonter à l'édition originale, comme le dit l'éditeur TSIANG FOU 蔣斧 dans sa postface; cela ressort des dispositions mêmes du livre. On sait qu'à la fin de l'article de chaque caractère tête de série, après le fan-ts'ie, le *Kouang yun* inscrit le nombre des mots qui ont le même fan-ts'ie et constituent la série : c'est là un système qui remonte à l'origine et qu'on retrouve dans le manuscrit des *T'ang*. Mais le fragment manuscrit ne se contente pas, comme le *Kouang yun*, de donner le chiffre total de tous les caractères placés sous la tête de série : il tient à distinguer les caractères primitifs de ceux qu'il a ajoutés, et il met les premiers en tête en les faisant suivre de la note 加 ○. « Ajouté .. » Par exemple, voici la note du caractère 女 : 尼據反 ○ 二 ○ 加 — ○ « $n^v id^3$, 2 (caractères ayant le même fan-ts'ie), ajouté 1 (caractère ayant le même fan-ts'ie) ».

D'autre part cette recension diffère de celle de Souen Mien 孫綿 (758), le *T'ang yun*. Cet ouvrage est, il est vrai, perdu aujourd'hui, mais il a été longuement utilisé par Siu Hiuan 徐鉉, qui le cite presque en entier dans son *Chou wen kiai tseu* 說文解字 : il a, d'après ce qu'il déclare lui-même, tiré du *T'ang yun* de Souen Mien les fan-ts'ie qu'il y donne (k. 15 下, 8b). A la fin du XVII^e siècle, Ki Yongchou 記容舒 a repris tous ces fan-ts'ie en les rangeant dans l'ordre des rimes du *Kouang yun*, sous le titre de *T'ang yun k'ao* 唐韻考. L'exemplaire du *Chou wen kiai tseu* dont il se servait était malheureusement très fautif, de sorte qu'il y a de nombreuses erreurs dans son ouvrage; mais en 1839 Ts'ien Hi-tso 錢熙祚 en a publié une édition revue, corrigée et augmentée, qui est beaucoup meilleure. C'est d'elle que je me servirai ici, d'après la réimpression du *Cheou chan ko ts'ong chou* 守山閣叢書.

Le manuscrit lui-même est trop tardif pour donner un renseignement précis : il est de la fin du VIII^e siècle ou même du IX^e siècle : en effet, il déforme les caractères 世, 日, qui sont les noms des empereurs T'ai tsong 太宗 (627-649) et Tai tsong 代宗 (763-779).

La principale raison pour laquelle Tsiang Fou refuse d'admettre qu'il dérive de la révision de 676, est que le caractère usuellement écrit 炙 y a cette forme, et que Tchang-souen No 長孫訥, dans sa préface à la révision de 676, déclare précisément qu'il a corrigé ce caractère en 炙 d'après le *Chou wen*, tandis que l'ouvrage original écrivait 炙. Il faudrait un manuscrit excellent pour accorder quelque poids à un argument établi sur une si légère différence graphique. Or ce n'est malheureusement pas le cas : le fragment du *T'ang yun* est très fautif. C'est une mauvaise copie, remplie de fautes, de négligences, d'omissions et de passages déplacés ; on dirait l'œuvre d'un scribe peu soigneux, qui ne comprenait guère ce qu'il copiait et ne collationnait jamais sa copie avec l'original. De cet original même, d'ailleurs, le texte doit avoir été médiocre. Les fautes de caractères sont fréquentes : ainsi à la rime 恩, le caractère 鑄 a pour fan-ts'ie 祖 問, corriger 問 en 悶 (p. 9 a); à la rime 線, 面 a pour fan-ts'ie 引 箭, où 引 doit être corrigé en 彌 (p. 12 a); à la rime 霽, le caractère 帝 a pour fan-ts'ie 許 計

reproduite sans aucun changement. Cette dernière affirmation peut sembler téméraire puisque l'œuvre de Hiu King-tsong est aujourd'hui perdue ; mais l'examen des groupements de rimes suffit à en déceler la date : passé le VII^e siècle, il n'y a eu aucune époque où on aurait pu ranger 元 avec 魂痕 au lieu de 先仙.

Quelle est la signification exacte des expressions *t'ong-yong* et *tou-yong* ? Il faut d'abord éliminer l'hypothèse qu'elles servent à indiquer aux poètes les rimes qu'il était permis ou défendu d'employer concurremment. Il suffit de parcourir les œuvres des poètes des T'ang pour constater que leur pratique est beaucoup plus large que le système du *Kouang yun*. Bien qu'habituellement ils fassent rimer entre eux des mots appartenant à la même rime, ils ne s'y astreignent pas, et emploient souvent des mots appartenant à d'autres rimes : le tableau suivant, établi pour le p'ing cheng, montrera la différence entre les groupes du *Kouang yun* et les groupes rimant ensemble des poètes des T'ang (1).

<i>Ts'ie yun.</i>		<i>Poètes des T'ang.</i>
I.	Rime 1	} I. Rimes 東冬鐘 et une partie de 江.
II.	Rimes 2-3	
III.	Rime 4	
IV.	Rimes 5-7	} II. Rimes 支脂之微齊佳皆灰哈.
V.	Rime 8	
VI.	Rime 12	
VII.	Rimes 13-14	
VIII.	Rimes 15-16	} III. Rimes 魚模虞.
IX.	Rime 9	
X.	Rimes 10-11	

où 許 doit être corrigé en 都 (p. 4b), etc. Souvent les deux caractères du fan-ts'ie sont en ordre inverse : 換, 玩胡 (p. 10 a) ; 愛, 代烏 (p. 8 b), etc. Quelquefois ce sont des passages entiers qui sont déplacés : ainsi à la rime 虞, 圃 qui est un mot à initiale *p* est rangé au milieu des mots à initiale *k'*, et il est suivi d'une ligne et demie environ de mots à diverses initiales, puis les mots à initiale *k'* recommencent. Il serait possible d'en relever ainsi une longue liste ; mais ceci suffit à montrer que le manuscrit est trop incorrect pour qu'on puisse admettre l'argument de Tsiang.

(1) Pour les rimes usuelles des poètes des T'ang, en opposition avec le système des dictionnaires, en dehors de l'analyse directe du *Ts'iuian T'ang che* 全唐詩 et des œuvres complètes de chaque auteur, voir surtout le k. 3 du *Kou kin yun k'ao* 古今韻考 de LI Yin-tou 李因篤 (éd. *Tche tsin tchai ts'ong chou* 咫進齋叢書) et les prolégomènes 例言 du *Kou kin yun lio* 古今韻畧 de TCHAO Tch'ang-heng 邵長蘅. — Le *Kou yun piao chouen* 古韻標準 de KIANG Yong 江永 (éd. *Yue ya t'ang ts'ong chou* 粵雅堂叢書) bien que se rapportant principalement à l'antiquité, contient un certain nombre d'exemples de l'époque des T'ang.

XI.	Rimes 17-19	真諱臻 殷文痕 元魂 寒桓 刪山 先仙	}	IV.	Rimes 真諱臻殷文元魂痕寒 桓刪山先仙.		
XII.	Rimes 20-21			}	V.	Rimes 蕭宵肴豪.	
XIII.	Rimes 22-24				}	VI.	Rimes 歌戈麻.
XIV.	Rimes 25-26			}		VII.	Rimes 唐陽 et une partie de 江.
XV.	Rimes 27-28				}	VIII.	Rimes 庚耕清青.
XVI.	Rimes 1-2			}		IX.	Rimes 蒸登.
XVII.	Rimes 3-4				}	X.	Rimes 尤幽侯.
XVIII.	Rimes 5-6			}		}	XI.
XIX.	Rimes 7-8				陽唐		
XX.	Rime 9			庚耕			
XXI.	Rimes 10-11			青			
XXII.	Rimes 12-14	登					
XXIII.	Rime 15	尤					
XXIV.	Rimes 16-17	幽					
XXV.	Rime 18	侯					
XXVI.	Rimes 19-20	侵					
XXVII.	Rime 21	覃					
XXVIII.	Rimes 22-23	談					
XXIX.	Rimes 24-25	鹽					
XXX.	Rimes 26-27	添					
XXXI.	Rimes 28-29	咸銜嚴凡					

On ne peut donc définir les groupes *t'ong yong* en disant que les finales des divers mots qui en font partie étaient assez peu différentes pour que l'usage poétique les confondît. Au surplus, le classement par rimes n'implique nullement, en Chine, qu'un dictionnaire soit destiné aux poètes : c'est le classement le plus courant, parce qu'il est le plus commode (pour un lettré chinois, naturellement), et on l'applique à presque tous les répertoires : encyclopédies générales, comme le *Yong-lo ta tien* 永樂大典, dictionnaires biographiques comme le *Li tai ming hien lie niu che sing p'ou* 歷代名賢列女氏姓譜, dictionnaires géographiques comme le *Li tai ti li tche yun pien* 歷代地理志韻編, index de collections, comme le *Che sing yun pien* 史姓韻編, ou le *Ts'iuan T'ang wen che sing yun pien* 全唐文氏姓韻編, etc. Le *Ts'ie yun*, bien que classé par rimes, n'était nullement un dictionnaire à l'usage des poètes.

Cette première explication, en apparence la plus simple, étant écartée, quel est le sens de ces expressions ? Si on examine de près le *Kouang yun*, on s'aperçoit qu'il semble bien considérer les diverses rimes *t'ong-yong* comme absolument identiques : c'est ainsi qu'il emploie parfois des caractères provenant d'une rime comme *fan-ts'ie* d'une autre rime *t'ong-yong*. Par exemple 鴉屍 著 qui sont à la rime 脂 ont pour *fan-ts'ie* 式之, alors que 之 est lui-même une autre rime, et que d'ailleurs 之 et 脂 sont *t'ong-yong*; 濡, qui est à la rime 寒, a pour *fan-ts'ie* 乃官, alors que 官 est à la rime 桓; 窞 a pour *fan-ts'ie* 墜頑, 援 a pour *fan-ts'ie* 獲頑, 樞 a pour *fan-ts'ie* 力頑, 樞 a pour *fan-ts'ie* 跪頑, et ces quatre mots sont à la rime 山 tandis que 頑 est à la rime 刪; au *k'iu-cheng*, à la rime 夬, le caractère 夬, l'index même de la rime, a pour *fan-ts'ie* 古賣, alors que 賣 appartient à la rime 怪, *t'ong-yong* avec 夬, etc.

La recension de 676 semble avoir corrigé certains de ces fan-ts'ie, par exemple 夬, qui fut défini par 古邁, en remplaçant 賣 (r. 怪) par 邁 qui est bien à la rime 夬 ; mais pas tous, car à la même rime, on trouve encore 薑 fan-ts'ie 丑轄⁽¹⁾ alors que ce dernier caractère est à la rime 怪. D'ailleurs toutes ces corrections ne furent pas adoptées par Souen Mien : il conserva 古賣 qui passa dans le *Kouang yun* ; en revanche, à son tour il en introduisit d'autres, 脂 pour 之 dans le fan-ts'ie de 尸 ou de 著⁽²⁾, etc. que le *Kouang yun* de son côté n'admet pas. En fait, il semble que chaque recension ou même peut-être individuellement chaque copiste ait corrigé les fan-ts'ie de ce genre qu'il remarquait ; en sorte qu'au XI^e siècle les manuscrits divers différaient largement sur ce point. Mais il est clair que le *Ts'ie yun* original contenait un certain nombre de fan-ts'ie où les diverses rimes t'ong-yong se trouvaient mêlées et confondues, car si on peut comprendre que quelques fautes se soient glissées dans cet énorme travail de compilation, et que certaines recensions, de crainte d'erreur, aient préféré les conserver plutôt que de les corriger, il est impossible de concevoir pourquoi, en revisant l'ouvrage, on aurait modifié un fan-ts'ie correct pour y introduire un caractère incorrect. D'autre part, on verra que le kan-on (je ne parle pas du sino-annamite trop tardif) rend de façon pareille la partie rimante des rimes 脂之支, des rimes 寒桓, des rimes 山刪, des rimes 先仙, des rimes 蕭宵, des rimes 歌戈, des rimes 唐陽, des rimes 覃談, qui sont t'ong-yong. Le simple rapprochement de ces faits montre que les rimes t'ong-yong étaient identiques les unes aux autres. Toutefois il y a quelques cas où les documents paraissent établir des différences entre elles : c'est ce que j'examinerai maintenant en détail⁽³⁾.

1. — Les rimes 東冬鐘, et les rimes 魚模虞.

Les mots à voyelle labiale, soit sans consonne finale (rime 魚模虞), soit avec consonne finale (rime 東冬鐘) présentent un de ces cas d'apparence anormale. Le kan-on donne aux mots de 東 une voyelle différente suivant qu'ils ont ou qu'ils n'ont pas d'i médial ; et s'il laisse la même voyelle aux rimes 冬鐘 qui sont t'ong-yong, le sino-annamite les sépare et confond 鐘 (qui est entièrement à la 3^e catégorie) avec la 3^e catégorie de 東. De plus, kan-on et sino-annamite donnent la même voyelle à 冬 et à la 1^{re} catégorie de 東 (tous les mots de 冬 sont à la 1^{re} catégorie) et cette voyelle diffère de celle de la 3^e catégorie. Cette série de confusions est confirmée par Sseu-ma

(1) *T'ang sie pen T'ang yun*, p. 7 b.

(2) *T'ang yun k'ao*, k. 4, 19 b.

(3) L'ordre dans lequel j'étudie successivement les rimes qui présentent quelque difficulté n'est pas un classement logique : c'est simplement celui qui m'a paru le mieux se prêter à l'exposition des faits.

Kouang, qui réunit en un seul tableau d'une part 冬 et la première catégorie de 東, et de l'autre à 鐘 et la troisième catégorie de 東. Ainsi la rime 東 et les deux rimes t'ong-yong 冬 et 鐘, au lieu de former deux groupes vocaliques distincts, apparaissent d'une part comme se confondant partiellement et de l'autre comme se partageant intérieurement en deux. Mais il suffit de se rappeler que les documents dont nous nous servons pour reconstituer le chinois moyen ne sont pas contemporains les uns des autres, et de constater que les différences sont toutes de même sens et vont augmentant à mesure que les documents deviennent plus récents, pour se rendre compte que ces contradictions apparentes sont simplement dues à l'évolution de la langue. C'est à la même cause qu'il convient d'attribuer les singularités des rimes 魚模虞.

2. — Les rimes 庚耕清, la rime 青 et les rimes 蒸登.

Ces six rimes sont réunies par Sseu-ma Kouang en deux tableaux l'un, le XV^e pour le ho-k'ou, l'autre, le XVI^e pour le k'ai-keou; le *Yun king* les sépare en six tableaux; trois pour le k'ai-k'ou, trois pour le ho-k'ou. M. Karlgren, après avoir montré qu'il y avait là plusieurs familles distinctes, a cherché à distinguer chacune des rimes, et il a proposé les restitutions suivantes :

Rime	登		ə̃n
Rime	蒸	jiə̃n	
Rime	庚	iā̃n	i'ṽn
Rime	耕		i'ṽn
Rime	青	jā̃n	
Rime	清	jiā̃n	i'ṽn

J'ai déjà dit qu'à mon avis les faits que M. Karlgren explique par une différence dans la valeur de *i* médial sont dus à des phénomènes spéciaux du développement du dialecte de Wou, et qu'il n'y a pas lieu de les faire intervenir dans une explication du dialecte du *Ts'ie yun*. Je n'y reviendrai pas, et je me contenterai d'étudier la voyelle principale.

En réalité, en laissant de côté 登 et 蒸 dont la valeur n'est pas douteuse, il y a là non pas deux mais trois familles de rimes distinctes, la première formée de trois rimes t'ong-yong 庚耕清, la deuxième d'une seule 青 t'ou-yong, la troisième de deux rimes t'ong-yong 蒸登 (1). Cette troisième famille n'offre aucune difficulté et sa partie rimante *ū̃n* est depuis longtemps établie. Mais pour les deux premières, le problème est beaucoup plus délicat. Le kan-on distingue nettement la troisième et la quatrième catégories, qu'il

(1) KARLGREN, *loc. cit.*, p. 670, admet lui aussi, il me semble, l'existence de trois familles, distinguées par leur voyelle, qui est respectivement ə̃ ā̃ ṽ (voir le tableau ci-dessus); mais la répartition qu'il propose diffère complètement de celle de Hiu King-tsong, et par suite ne peut être conservée.

rend par *éi* (*ei*), de la deuxième, qu'il rend par *au* (*ō*). D'autre part le sino-annamite est assez compliqué : il admet partout la même voyelle *ă* ; mais en même temps la 3^e et la 4^e catégorie présentent aussi des formes distinctes, soit *iñ* *ĩc*, soit *iēn* *iék* ; enfin la 3^e catégorie a parfois un vocalisme particulier en *ě*.

Cet *ă* annamite, la seule voyelle autre que *é*, *i*, derrière laquelle on trouve *ch* et *nh*, n'est pas très ancien. C'est la forme moderne prise en tonkinois et en cochinchinois par *ě* ancien, qui n'existe plus au Tonkin que dans quelques mots isolés (par exemple 病 *běnh*), mais s'est conservé régulièrement dans certains parlars du Haut-Annam (1).

	TONKIN	HA-TĨNH
命	<i>măñ</i> (<i>mănh</i>)	<i>měñ</i> (<i>měnh</i>)
景	<i>kăñ</i> (<i>canh</i>)	<i>kěñ</i> (<i>kěnh</i>)
更	<i>kăñ</i> (<i>canh</i>)	<i>kěñ</i> (<i>kěnh</i>)
令	<i>lăñ</i> (<i>lanh</i>)	<i>lěñ</i> (<i>lěnh</i>)
生	<i>săñ</i> (<i>sanh</i>)	<i>sěñ</i> (<i>sěnh</i>)

Même en tonkinois, il suffit d'examiner les caractères employés à noter les mots annamites, ce qu'on appelle les *chữ nôm*, pour voir la parenté de *anh*, *ênh*, *inh*, *ach*, *êch*, *ich* respectivement :

CHINOIS (SINO-ANNAMITE)		ANNAMITE	
筭	<i>sanh</i>	筭	<i>sěnh</i> castagnettes
獲	<i>hoach</i>	獲	<i>huêch</i> libéral
躉	<i>hoanh</i>	躉	<i>huênh</i> -(<i>hoang</i>) fastueux
歷	<i>lich</i>	瀝	<i>sach</i> propre
		躑	(<i>sinh</i> -) <i>xịch</i> sans s'arrêter
赤	<i>xêch</i>	跡	(<i>xanh</i> -) <i>xách</i> sans s'arrêter
		跡	(<i>xêch</i> -) <i>xách</i> écarter
		捺	<i>xách</i> porter à la main

Cet *ě* ancien est attesté directement en tonkinois par les mots empruntés à ce dialecte par les divers parlars *tăi*. Je rencontre les suivants en *tăi-blanc* de la Rivière Claire (2), en choisissant spécialement des mots sino-annamites :

	SINO-ANNAMITE		TĂI-BLANC
	ANCIEN	MODERNE	
冊	<i>sěc</i> ²	<i>săc</i> ² (<i>sách</i>)	<i>sěc</i> ²
餅	<i>běñ</i> ²	<i>băñ</i> ² (<i>bánh</i>)	<i>pěñ</i> ²
嚇	<i>hěc</i> ²	<i>hăc</i> ² (<i>hách</i>)	<i>hěk</i> ²
釘	<i>děñ</i>	<i>dăñ</i> (<i>đanh</i>)	<i>lěñ</i> , <i>lěñ</i>
生	<i>sěñ</i>	<i>săñ</i> (<i>sanh</i>)	<i>sěñ</i>

(1) Dans d'autres parlars du Haut-Annam, l'évolution a suivi le même sens qu'en tonkinois : *ě* est devenu *ê* (*ê* > *ě*), tandis que *l* passait à *ê* qui s'est maintenu. Cf. CADIÈRE. *Phonétique Annamite* § 6 p. 4 et § 31, p. 18.

(2) SAVINA, *Dictionnaire tâi-blanc annamite français*. Hanoi-Haiphong, 1910. Je note la brève d'après mes propres observations ; le mot *sěc*² est souvent prononcé *sěk*², *l'ěk*² au moins chez les *Tăi-blancs* de l'Ouest du Fleuve Rouge.

On n'a pas assez remarqué combien *é* entravé est rare en annamite moderne (tonkinois et cochinchinois); c'est qu'en effet il s'est transformé soit en *î* (*â*), quand il était suivi d'une dentale ou d'une labiale, ainsi qu'on le verra plus loin, soit en *ã*, quand il était suivi d'une palatale; il ne s'est guère conservé sans changement qu'en syllabe ouverte.

C'est donc un *e* fermé bref qu'il faut restituer pour le sino-annamite ancien; mais, pour la restitution de la voyelle chinoise, cela n'implique ni que le timbre fût aussi aigu, puisque *èn*, *èk* n'existent pas en tonkinois, ni que la voyelle chinoise fût brève, puisque toute voyelle autre que *a* devient nécessairement brève en annamite devant *n*, *ñ*, *k*, *ç*; le sino-annamite nous permet seulement de reconnaître un *e*. Or cet *e* n'était pas le même que celui des finales *ien*, *iem* etc., puisque le kan-on, qui rend celui-ci par *é*, le rend au contraire par *a*: évidemment l'*e* de la rime 庚 (non précédé de *i* médial) était perçu par les Japonais comme un son grave par rapport à leur propre *é* aigu qu'ils réservaient pour l'*e* chinois moyen des rimes 先仙, etc. A mon avis, il s'agit en chinois d'un *è* ouvert articulé dans la partie postérieure du palais, d'où sa notation *a* par les Japonais, dont l'*é* était différent: de même *è* hongrois est entendu *à* par des Allemands et des Français (1). Les Japonais paraissent d'ailleurs avoir hésité sur la manière de rendre cet *è*, et si la lecture à vocalisme *a* est régulière aujourd'hui pour tous les mots de la rime 庚, il reste encore quelques traces d'une lecture plus ancienne, ou plutôt subsidiaire, à voyelle; *é* l'orthographe traditionnelle de certains noms propres en témoigne (2):

伯 *péki* (*heki*), dans 佐伯 *saeki*, nom de famille.
伯 *piki* (*hiki*), dans 佐伯 *sahiki*, nom de lieu.

Je ne veux pas dire que la prononciation japonaise primitive ait été *é*, devenu ensuite *a*; mais je pense que, pour un son *è* impossible à reproduire, elle a hésité quelque temps entre *é* et *a* avant d'adopter définitivement et officiellement celui-ci.

Ainsi, la rime 庚 avait les finales *èn*, *ièn*, et les rimes 耕 et 溝 *t'ong-yong* avec 庚, avaient de même respectivement *èn*, *ièn*. Quant à la rime 青 qui est tou-yong, elle présentait nécessairement une autre voyelle, mais la différence devait être peu sensible, car elle semble avoir disparu très tôt; je proposerai la diphtongue *ie*. Etymologiquement, je ne sais si ce *ieñ* dérive directement de arch. *iàn*, *én*, ou bien s'il y a eu préalablement une confusion générale de toutes ces finales en *ièn*. Quoi qu'il en soit, au temps de Lou Fa-yen, 青 contenait certains mots à vocalisme ancien *iè*, où *è* était déjà devenu *e*. En effet, cette distinction délicate entre *ièn* et *ieñ* ne pouvait se maintenir longtemps; et

(1) Cf. ROUSSELOT, *Principes de Phonétique expérimentale*, t. II, p. 654.

(2) En go-on, la rime 庚 se lit *iyau*, jou-cheng -*iyaku*.

l'influence des finales similaires *ien*, *iem* devait contribuer à amener le triomphe de *ièn* sur *iên* (1). Dès le VIII^e siècle, le kan-on les confond entièrement, tout en les distinguant de *èn*. Ce changement était en train de s'effectuer au temps où fut composé le *Ts'ie yun*, de sorte que les séries étymologiques y sont très mêlées. Plus tard, l'évolution continuant lentement, *e* tomba: au IX^e siècle *ien* et *iên* coexistaient, ce qui explique la diversité des formes sino-annamites.

En résumé on peut dresser le tableau suivant de ces rimes au début du VII^e siècle :

Sans <i>i</i> médial		Avec <i>i</i> médial	
R. 答	<i>ân</i>	R. 蒸	<i>iân</i>
R. 庚 耕	<i>ên</i>	R. 庚 清	<i>iên</i>
R. 青			<i>ien</i>

3. — Les rimes 先 仙 et les rimes 魂 痕 元.

Les deux premières rimes n'offrent aucune difficulté; leur finale rendue *én* (*en*) en kan-on, *iên* (*iên*) en sino-annamite, était dès cette époque à peu près ce qu'elle est aujourd'hui en kouan-houa, *ie*, et cette valeur ancienne, généralement admise à présent, n'a plus besoin d'être discutée.

Les deux autres familles présentent un problème un peu plus complexe. Le kan-on les sépare, bien que le *Ts'ie yun* les déclare t'ong-yong: il rend la finale de 元 par *en*, et celle des deux autres rimes par *on*. Le sino-annamite est d'accord avec le kan-on; et les tableaux de rimes des Song, le *Yun king* aussi bien que le *Ts'ie yun tche tchang t'ou*, en rangeant 元 dans le même tableau que 仙 et 先, servent de confirmation. Il y a là une chaîne ininterrompue de témoignages anciens concordants; et ce fait est assez troublant, car la prononciation moderne répartit ces rimes précisément de la même façon que les tableaux des Song, le sino-annamite, et le kan-on. Il semble donc que le classement de Hiu King-tsong soit défectueux, ou du moins que mon interprétation des rimes t'ong-yong ne cadre pas avec les faits. Mais ceux-ci ne s'accordent pas aussi bien qu'il semble à première vue, et laissent entrevoir l'explication de cette anomalie.

Il faut d'abord remarquer que les mots à initiale labiale de la rime 元 sont rendus en kan-on et en sino-annamite d'une façon très différente de leurs correspondants des rimes 先 仙: tandis que ces derniers ont *é* (kan-on), *ié* (sino-annamite), les premiers ont *a* (2). En voici quelques exemples :

(1) Au contraire dans le dialecte de Wou, il semble que la normalisation se soit faite sur *iên* et non sur *ien*, d'où le go-on *iyau*.

(2) Pour le kan-on, cette affirmation a besoin d'être expliquée, car dans beaucoup de cas il présente aujourd'hui *é* même après une labiale, alors que le sino-annamite a bien *a*. Mais tous les mots où le kan-on présente *é* sont des mots dont le fan-ts'ie

Rime 元		Rimes 先 仙	
KAN-ON	SINO-ANNAMITE	KAN-ON	SINO-ANNAMITE
販	<i>han</i>	邊	<i>hen</i>
萬	<i>ban</i>	辯	<i>hen</i>
曼	<i>ban</i>	綿	<i>ben</i>
			<i>biên</i>
			<i>biên</i>
			<i>miên</i>

D'autre part, la même voyelle *a* se retrouve, mais en sino-annamite seul, dans les mots à initiale 影 (*ho-k'eu*), alors que ces mots aux rimes 先 仙 ont *iê* :

Rime 元		Rimes 先 仙	
鴛	<i>oan</i>	淵	<i>uyên</i>
怨	<i>oan</i>	宛	<i>uyên</i>

Tous ces faits s'accordent avec le kouan-houa moderne, où les mots à initiale labiale ou laryngale sourde ont la voyelle *a* à la rime 元, et des diphtongues dérivées de *iê* aux rimes 先 仙 : 萬 *wan*, 販 *fan*, 鴛 *wan*, 怨 *wan*; 變 *piên*, 辯 *piên*, 邊 *piên*, 綿 *miên*, 淵 *yuan*, 宛 *yuan*. Ce sont donc bien des faits d'origine chinoise, et non des transformations dues au japonais ou à l'annamite.

Ainsi la rime 元 apparaît déjà comme se distinguant, au moins par certains points, des rimes 先 et 仙. Mais on peut aller plus loin. Quelques mots s'y rencontrent qui ont, à côté de leur prononciation régulière sino-annamite avec

emploi pour second caractère soit un mot à initiale autre que labiale, soit un mot à initiale labiale ayant lui-même comme second mot du fan-ts'ie un mot à initiale non labiale ; les autres mots ont *a* :

DEUXIÈME MOT DU FAN-TS'IE		KAN-ON	DEUXIÈME MOT DU FAN-TS'IE		KAN-ON
蕃	袁	<i>hen</i>	萬	販	<i>ban</i>
反	袁	<i>hen</i>	曼	販	<i>ban</i>
煩	袁	<i>hen</i>	跋	萬	<i>han</i>
晚	遠	<i>ben</i>	撥	販	<i>ban</i>
燔	袁	<i>hen</i>	曼	販	<i>ban</i>

Il faut certainement y voir une correction relativement récente, due au désir de mettre d'accord la prononciation et les fan-ts'ie : on sait que malheureusement le kan-on, étant la prononciation officielle, fut souvent « corrigé ». Le mot 飯 est caractéristique : au *chang-cheng* (rime 阮), il a pour fan-ts'ie 扶晚, et par suite est lu *hen* ; au *k'iu-cheng* (rime 願), il a pour fan-ts'ie 符萬, et est lu *han* : le procédé de correction apparaît clairement. Le mot 販, qui a pour fan-ts'ie 願, et par suite devrait être lu *hen*, n'a probablement conservé sa prononciation correcte *han* que sous l'influence de 萬 auquel il sert de fan-ts'ie. De même le mot 伐, ayant pour fan-ts'ie 越, fait exception et est lu *batsu* ; mais cette lecture, où la sonore chinoise est rendue par la sonore japonaise, n'appartient certainement pas au kan-on, et doit être une lecture secondaire en go-on, que sa terminaison *tsu* (le go-on rend généralement le *t* final chinois par *chi*) a fait considérer comme kan-on, la vraie prononciation kan-on étant perdue.

finale *uyèn, ièn*, une prononciation vulgaire, considérée comme forme annamite du mot, en *uon, uon*, tandis que les rimes 先 仙 n'offrent rien de pareil (1).

	SINO-ANNAMITE	ANNAMITE
園 猿 爰 元 越	<i>vièn</i>	<i>vuròn</i>
	<i>vièn</i>	<i>vuron</i>
	<i>vièn</i>	<i>vuròn</i>
	<i>nguyèn</i>	<i>nguson</i>
	<i>vièt</i>	<i>vurət</i> (2)

Ces mots annamites ne dérivent pas des mots sino-annamites correspondants, s.-ann. *uyèn* ne donnant pas ann. *uon* dans d'autres cas ; il faut donc qu'ils aient été empruntés directement au chinois. Mais comme le kan-on prouve que la confusion entre les rimes 元 d'une part et 先 仙 de l'autre s'était déjà effectuée en chinois au VIII^e siècle, c'est vers le début des T'ang au plus tard que les mots annamites ont été empruntés. Or, j'ai montré ailleurs (3), que, probablement sous l'influence des efforts faits par les gouverneurs chinois du VI^e et du VII^e siècle, fondation d'écoles, etc. pour faire pénétrer la culture chinoise au Tonkin, une première vague de mots chinois usuels avait pénétré en annamite sous des formes anciennes vers le temps des Souei et le début des T'ang. Ainsi, à l'époque même où Lou Fa-yen et ses amis composaient leur dictionnaire, la rime 元 apparaît comme ayant présenté certaines différences avec les rimes 先 仙.

Si 元 est à séparer de 仙 et 先, faut-il, avec le *Ts'ie yun*, le rapprocher de 魂 et de 痕 ? Tous les caractères de la rime 元 sont rangés par les tableaux de rimes à la troisième catégorie, c'est-à-dire qu'ils ont *i* médial, tandis que ceux de 魂 et 痕 classés à la première catégorie ne l'ont pas ; et que les mots de la rime 魂 ont tous le ho-keou. Je laisserai de côté ceux-ci, où la présence de *u* rend l'étude plus difficile et les résultats moins nets, et je comparerai les mots au k'ai-k'eu de 元 à 痕. La voyelle de 痕 est rendue en kan-on par *o*, en

(1) Je ne connais à ces rimes qu'un seul cas : 權 s.-ann. *quyèn*, ann. *quòn* ; je ne sais comment l'expliquer ; peut-être est-ce simplement une déformation rituelle généralisée. — Le caractère 緣 a une double lecture *duyèn, duon*, mais *duon* répond à une prononciation *uièn*, rime 臻, que le *Yu pien* a notée par le fan-ts'ie 于絹 (pour les autres mots de cette série, on écrit généralement *uân* et non *uon* pour indiquer clairement la quantité).

(2) Il faut probablement ajouter 卷 s.-ann. *quyèn*, ann. *cuòn* : je suppose que *ü* y est devenu *ó* simplement pour maintenir le rapport de quantité (*u* long suivi de voyelle brève), l'annamite ne possédant pas *kuür* (*cuon*), mais seulement *kuür* (écrit *quon*) ; comme d'autre part *kuon* n'existe pas davantage (on écrirait *cuon*), la seule diphtongue possible était *uó* (*uó*). — Dans 元, la graphie *nguson* signifie *nuür* et non *nyür*.

(3) BEFEO. XVI (1916), I, 24 ; III, 39.

sino-annamite par *ă*, plus rarement *ừ* (*â*), en sino-coréen par *ư* (*eu*) : ces trois notations s'accordent bien pour indiquer un ancien *u* chinois.

	CHINOIS	KAN-ON	SINO-ANNAMITE	SINO-CORÉEN
根	<i>kăn¹</i>	<i>kon</i>	<i>kăn (căn)</i>	<i>kăn (keun)</i>
根	<i>nừn₁</i>	<i>gon</i>	<i>năn (ngăn)</i>	<i>'ừn (eu)</i>
恩	<i>'ừn¹</i>	<i>on</i>	<i>ừn (ân)</i>	<i>'ừn (eun)</i>
恨	<i>ừn₃</i>	<i>kon</i>	<i>hăn₄ (hăn)</i>	...

Or des formes comme ann. *vuət* 越, *vuòn* 園 rendent exactement des formes chinoises *'yüiirt*, *'yüièn*, avec la même voyelle *ừ* que 痕. Il n'y a donc, à mon sens, aucune raison de supposer qu'au temps des Souei, la rime 元 eût déjà une autre voyelle que 魂 痕 qui sont *t'ong-yong* avec elle : elle ne se distinguait d'elles, on le verra plus loin, que par la quantité.

Cette différence entre le vocalisme des rimes 先 仙 d'une part et 元 de l'autre, que le *Ts'ie yun* nous montre encore clairement, mais qui disparaît dès le siècle suivant, est d'origine préchinoise, et les langues thâi en conservent la trace, comme on peut le constater par les quelques exemples suivants.

	CHINOIS ARCHAÏQUE	CHINOIS MOYEN	SIAMOIS
		archaïque <i>én</i>	
堅	<i>kén¹</i>	<i>kien¹</i>	<i>kèn₁</i>
千	<i>ts'én¹</i>	<i>ts'ien¹</i>	<i>sèn₂</i>
片	<i>p'én³</i>	<i>p'ien³</i>	<i>p'èn₁</i>
		archaïque <i>iàn</i>	
箭	<i>dziàn₁</i>	<i>dzien₁</i>	<i>sièn₃</i>
軒	<i>xiàn¹</i>	<i>χ^yien¹</i>	<i>kièn</i>
變	<i>pliàn³</i>	<i>p^yien³</i>	<i>plièn₁</i>
		archaïque <i>iòn</i> ⁽¹⁾	
萬	<i>màiòn₁</i> ⁽²⁾	<i>m^yaiürn₁</i>	<i>hmürn₁</i> ⁽²⁾
遠	<i>'aiòn₂</i>	<i>'yüiürn₂</i>	<i>ürn₁</i> ⁵
反	<i>pàiòn²</i>	<i>p^yaiürn²</i>	<i>'ürn⁵</i>

(1) La comparaison entre les langues thâi justifie la vocalisation *iò* et non *iür*. En effet on vient de voir qu'à la finale archaïque de la rime 元 répond en siamois *ürn* ; or c'est le siamois *ä* qui répond à chinois archaïque *ừ*, *iür*.

	CHINOIS ARCHAÏQUE	CHINOIS MOYEN	SIAMOIS
禁	<i>kiürm³</i>	<i>k^yiürm³</i>	<i>käm</i>
分	<i>puiürn¹</i>	<i>p^yüiürn¹</i>	<i>pän</i>
凳	<i>türn³</i>	<i>türn³</i>	<i>län₁</i>
崩	<i>pürn¹</i>	<i>pürn¹</i>	<i>bän</i>
壩	<i>biürn₃</i>	<i>b^yiürn₃</i>	<i>jän₂</i>

(2) Le chinois dérive d'une forme sans préfixe.

4. — Les rimes 眞諄臻 et les rimes 文欣(殷).

Ces deux familles de rimes présentent une série de phénomènes qui les rapprochent singulièrement de celle que forment 先仙 avec 元. Mais avant de montrer ces ressemblances, il faut déterminer la valeur exacte de chaque rime.

Le kan-on les confond ensemble, et dans tous les cas rend la finale au k'ai-k'ou par *in*. Cela ne nous apprend rien, et prouve simplement que la voyelle principale, peu importante, a échappé aux Japonais, qui ont simplement noté l'*i* médial :

一 *itu (itsu)*
 人 *zin (jin)*
 斤 *kin*
 日 *zitu (jitsu)*
 仁 *zin (jin)*

Le sino-annamite a *iŋ* ou *ĩŋ* (*ân*), mais sans que la différence de voyelle paraisse répondre à une loi bien définie ; cet *ĩ*, d'ailleurs, est ici le substitut moderne d'un ancien *ě*, qui existait encore dans beaucoup de mots au XVII^e siècle, et que le P. de Rhodes écrit *ê*.

	XVII ^e SIÈCLE	XX ^e SIÈCLE
人	<i>ñêŋ (nhên)</i>	<i>ñũŋ (nhân)</i>
斤	<i>kêŋ (kên)</i>	<i>kũŋ (cân)</i>
日	<i>ñêŋ₁ (nhêt)</i>	<i>ñũŋ₁ (nhật)</i>
仁	<i>ñêŋ (nhên)</i>	<i>ñũŋ (nhân)</i>
軍	<i>kuêŋ (coên)</i>	<i>kuũŋ (quân)</i>
閏	<i>ñũêŋ₄ (nhũận)</i>	<i>ñũũŋ₄ (nhuận)</i>

De nombreux doublets à finale *in*, *it* de mots qui aujourd'hui n'ont plus que les finales *ân*, *ât*, existaient d'ailleurs encore à cette époque.

	XVII ^e SIÈCLE		XX ^e SIÈCLE
人	<i>nhên</i>	<i>nhin</i>	<i>nhân</i>
仁	<i>nhên</i>	<i>nhin</i>	<i>nhân</i>
日	<i>nhêt</i>	<i>nhit</i>	<i>nhật</i>
一	...	<i>nhit</i>	<i>nhát</i>

On serait tenté de poser une finale chinoise *in* et d'admettre que s.-ann. *ân* est le dérivé moderne d'un ancien s.-ann. *in*. Peut-être l'est-il dans certains cas ; toutefois il y a quelques mots qui montrent que la question est moins claire. Je

connais deux caractères des rimes 眞諄臻 qui à côté de la forme normale avec *â* ou *i* ont des doublets en *iê*, ce dernier d'ailleurs étant parfois le plus employé :

隣	<i>lân</i>	<i>liên</i>
進	<i>tân</i>	<i>liên</i>

Je n'ai relevé que ces deux mots, mais il doit en exister un certain nombre d'autres. Aucun d'eux n'a, en chinois, de lecture secondaire aux rimes 先仙. Les formes *iên* répondent donc bien aux rimes 眞諄臻.

Ainsi le sino-annamite nous conduit à une voyelle *ě*, c'est à dire à une finale chinoise *iên* avec un *ě* bref que le kan-on, incapable de conserver la diphtongue *ie* que le japonais ne supporte pas, et obligé de choisir une des deux voyelles, n'a pas noté à cause de sa brièveté ; et que le sino-annamite n'a pu non plus rendre exactement, puisque l'annamite n'a pas cette diphtongue. Cette finale a commencé à passer à *in* à la fin des T'ang, et le sino-annamite a saisi la langue en transformation ; c'est pourquoi il a noté par *in* un certain nombre de mots qui avaient déjà pris cette forme, tandis qu'il s'efforçait de rendre par *ên* ou *iên* (suivant qu'il sacrifiait l'*i* médial à la quantité vraie de la voyelle, ou cette quantité à l'aspect général de la diphtongue) ceux qui avaient conservé l'ancienne forme : les mots en *ên* ont aujourd'hui pris la forme *ên* en sino-annamite. M. Karlgren avait d'abord admis une évolution similaire quand il donnait l'histoire suivante de la finale des mots à la rime 眞 : *iän* > *ien* > *in* (1). Depuis, il a changé d'opinion et restitué un *ür* qui me paraît impossible puisque les rimes 眞諄臻 se confondraient avec 元. Dans ce cas encore, son erreur est due à l'importance qu'il attache aux formes du go-on, du sino-coréen et des dialectes du Fou-kien, formes qui se rapportent à un dialecte différent de celui du Ts'ie yun (2).

Quant aux rimes 文欣 (殷) elles ne peuvent être étudiées séparément, sans tenir compte du rapport très curieux qu'elles présentent avec 微 d'une part et avec 元 de l'autre. Ces trois groupes de rimes appartiennent à un même type qui ne se rencontre qu'avec certaines initiales déterminées. En aucun d'eux il ne se trouve un seul mot ayant pour initiale, au k'ai-k'ou, une consonne autre qu'une des quatre occlusives gutturales, ou la fricative gutturale sourde, ou la laryngale sourde 影 ; au ho-k'ou, il s'ajoute à cette série la correspondante douce de 影, à savoir 喻, et les quatre labiales. Il s'agit donc d'une voyelle d'articulation assez reculée, et labiale ; et on est porté d'abord à proposer un

(1) KARLGREN, *loc. cit.* p. 85. Je ferai toutefois mes réserves sur l'existence d'une forme *iên* (*iän*) antérieurement à *iên* (*ien*) des T'ang ; à mon avis les formes archaïques n'étaient pas diphtonguées : *ên* > *iên* > *in*.

(2) *Ibid.*, p. 660 sqq.

ò, au moins pour l'époque antérieure au *Ts'ie yun* où s'est produite la répartition des initiales. Mais les rimes du *Che king* et des classiques ne sont guère favorables à cette hypothèse : 文 殷 sont en effet complètement séparées de 元, cette dernière rimant ordinairement avec 寒 桓 山 仙 etc., finales *án, àn, iàn, etc.*, et les deux autres 魂 痕 finale *ĩn*. Il faut donc que dans l'antiquité il y ait eu deux types distincts pour 元 et 文 殷. A mon avis, 元 représente bien une finale archaïque **iòn *uiòn* du chinois de l'époque des Tcheou dont l'ò s'infléchit en *ĩr* sous l'influence de *i* (c'est la phase que Lou Fa-yen, a notée), puis, toujours sous la même influence, se délabialisa, et, devenant *e*, vit sa finale se confondre avec celle des rimes 仙 先 (c'est la phase que le kan-on a reproduite). Au contraire, 文 殷 représentent une finale archaïque *iũn*, correspondant (à la 3^e catégorie) à ce que sont 痕 魂 à la 1^{re} catégorie, mais ayant tendance, elle aussi, à se délabialiser. Quant à 微 que la répartition des initiales montre avoir appartenu au même type, il présente vis-à-vis de 魚 le même rapport que 元 et 殷 文 entre eux : 魚 est un ancien *iò > iũr*, comme 元 est un anc. *iòn > iũn*; de même 微 est un ancien *ĩr* comme 殷 et 文 sont d'anciens *iũn*. Je verrais pour ma part l'évolution sous la forme suivante :

	CHINOIS ARCHAÏQUE		CHINOIS MOYEN	
			VII ^e SIÈCLE	VIII ^e SIÈCLE
R.	元	<i>iòn</i>	<i>iũn</i>	<i>ien</i>
R.	殷 文	<i>iũn</i>	<i>iũn</i>	<i>ièn</i>
R.	微	<i>ĩr</i>	<i>ĩr</i>	<i>i</i>

Au temps des Souei les finales de 元 et de 殷 文 étaient identiques, sauf pour la quantité ; aussi leur évolution a-t-elle été la même. Mais pourquoi ces deux dernières rimes n'ont-elles pas été classées, elles aussi, t'ong-yong avec 魂 痕, dont elles se rapprochaient plus que 元, ayant la voyelle brève ? Je crois qu'il faut faire intervenir ici la différence de date entre Lou Fa-yen et Hiu King-tsong : c'est pendant les trente ou quarante ans qui les séparent que se serait produite la délabialisation de *ĩr* sous l'influence de *i* médial. Celle de 元 au contraire aurait été un peu plus tardive : on conçoit facilement que *ĩr* long ait par suite de sa longueur résisté un plus longtemps à l'influence de *i*.

D'autre part, Hiu King-tsong ne pouvait considérer 殷 文 comme t'ong-yong ni avec 眞 諄 臻 ni avec 痕 魂, parce qu'il différait également des unes et des autres. En effet, si la plupart des mots avaient pris la même vocalisation *iẽ* que 眞 諄 臻, quelques-uns avaient évolué autrement, ceux où l'initiale labiale suivie du ho-k'ou avait anciennement fait tomber le *i* médial, et qui, sous-traités à l'influence de celui-ci, s'étaient délabialisés, mais sans que l'articulation de la voyelle avançât, et avaient pris un vocalisme *õ*. Le fait apparaît ici moins nettement qu'à la rime 元 à cause de la brièveté de la voyelle. Les rimes 殷 文 apparaissent donc dès le milieu du VIII^e siècle comme un

groupe factice, où la voyelle principale différerait suivant les initiales, sans que les fan-ts'ie permissent d'en découvrir la raison. Dès lors, ces rimes à voyelle alternativement *ǎ* et *iě* ne pouvaient être t'ong-yong avec aucune autre, et il fallait bien les ranger à part en un groupe spécial. Je verrais l'évolution de ces rimes de la façon suivante :

	DÉBUT DU VII ^e SIÈCLE	MIL. DU VII ^e SIÈCLE	VIII ^e SIÈCLE	KAN-ON
元	a/ <i>iǎn</i>	<i>iǎn</i>	<i>ien</i>	<i>en</i>
	<i>aiǎn</i>	<i>aiǎn</i>	<i>ïien</i>	<i>en</i>
b/	<i>(p^h) aiǎn</i>	<i>(f)uǎn</i>	<i>(f)uǎn</i>	<i>an</i>
般	<i>iǎn</i>	<i>iěn</i>	<i>iěn</i>	<i>in</i>
	a/ <i>aiǎn</i>	<i>aiěn</i>	<i>aiěn</i>	<i>urwin</i>
b/	<i>(p^h) aiǎn</i>	<i>(f)uǎn</i>	<i>uǎn</i>	<i>an</i>
痕	<i>ǎn</i>	<i>ǎn</i>	<i>ǎn</i>	<i>on</i>
	<i>uǎn</i>	<i>uǎn</i>	<i>uǎn</i>	<i>on</i>
眞	<i>iěn</i>	<i>iěn</i>	<i>iěn</i>	<i>in</i>
	<i>uiěn</i>	<i>uiěn</i>	<i>uiěn</i>	<i>in</i>
微	<i>iǎ</i>	<i>iǎ, iě (?)</i>	<i>i</i>	<i>i</i>
	<i>uiǎ</i>	<i>uiǎ, uiě (?)</i>	<i>ui</i>	<i>i</i>

M. Karlgren a sur cette question un passage difficile à comprendre. Il admet l'existence de sept finales différentes, trois k'ai-k'ou, quatre ho-k'ou; et il en donne le tableau suivant (j'ajoute les index de rimes du *Kouang yun*, d'après les exemples) :

	K'ai keou	Ho-k'ou
I.	- <i>an</i>	- <i>uan</i>
III-IV.	a) - <i>jiǎn</i> [眞]	a) - <i>jiuǎn</i> [諄]
	b) - <i>juǎn</i> [欣]	b) - <i>juǎn</i> [文]
		c) - <i>j^win</i> [軫 ?]

Les trois exemples donnés de la rime c sont tirés de 軫 ; mais 軫 est la correspondante au chang-cheng de 眞, et je ne vois pas pourquoi les rares mots ho-k'ou qu'elle renferme (comme 眞 d'ailleurs) devraient recevoir un vocalisme spécial. D'autre part, l'exposé qui précède le tableau n'est guère plus clair que le tableau lui-même : « pour les rimes a (*jiuén* [諄]), et b (*juén* [文]) de la catégorie k'ai-k'ou (il faut probablement lire *ho-k'ou* ?) le kan-on a toujours *un*, mais dans la rime c nous trouvons : 1406 (寗) ach. *g'j^win*, kan-on *kin* » etc. En réalité, à la rime 諄, le kan-on a *in* exactement comme à 眞 軫, et c'est la rime 文 seule qui a *un*.

	CHINOIS		KAN-ON
	VII ^e SIÈCLE	VIII ^e SIÈCLE	
	Rime 諄		
均	<i>kuiën¹</i>	<i>kuiën¹</i>	<i>kin</i>
尹	<i>^yaiën₂</i>	<i>^yaiën₂</i>	<i>win</i>
律	<i>^laiët₄</i>	<i>^laiët₄</i>	<i>ritu (ritsu)</i>
	Rime 眞		
寗	<i>g^yaiën₂</i>	<i>g^yaiën₂</i>	<i>kin</i>
困	<i>k^yaiën¹</i>	<i>k^yaiën¹</i>	<i>kin</i>
殞	<i>^yaiën₂</i>	<i>^yaiën₂</i>	<i>win</i>
	Rime 文		
君	<i>k^yaiën¹</i>	<i>k^yaiën¹</i>	<i>kun</i>
群	<i>g^yaiën₁</i>	<i>g^yaiën₁</i>	<i>kun</i>
郡	<i>g^yaiën₃</i>	<i>g^yaiën₃</i>	<i>kun</i>

Ainsi l'opposition signalée par M. Karlgren dans le kan-on existe bien, mais pas dans les conditions où il a cru la trouver : c'est 諄 et 眞 (軫) qui s'opposent 文 ou, pour employer la terminologie de M. Karlgren, la rime b qui s'oppose aux rimes a et c, et non la rime c qui s'oppose aux rimes a et b. D'autre part l'opposition est-elle aussi absolue qu'elle semble d'abord ? Le kan-on moderne a, il est vrai, *un* pour 文 et *in* pour 諄 ; mais il n'en est pas de même des transcriptions anciennes, qui ont fréquemment *uwin* à la rime 文 : 郡, 頤 *kuwin* (1), etc. Les deux formes *uwin* et *un* sont irréductibles l'une à l'autre, *uwi* se réduisant à *i* et non à *u* en japonais ; il faut donc qu'elles aient coexisté anciennement. Il semble que l'usage ait hésité longtemps entre elles (jusqu'au XVI^e siècle au moins), avant l'adoption officielle et définitive de *un* pour 文 et *in* pour 諄. Ce choix qui, à l'époque tardive où il a été fait par les lettrés japonais, ne peut être justifié par le chinois, me paraît dû au désir de marquer nettement l'indépendance des deux rimes.

De même que la différence entre 先 仙 d'une part et 元 de l'autre, celle qui existe entre 眞 享 臻 et 殷 文 魂 痕 est d'origine préchinoise, et les langues thâï en conservent la trace. Le siamois a régulièrement *ě* par ch. *ě* (de même *è* pour ch. *é* ; *ě* est toujours fermé en siamois), et *ǎ* pour *ũ*, *iũ* ; même quand la voyelle brève tombe derrière *u*, les finales restent distinctes : à *uě* répond siamois *ú*, tandis qu'à *uũ* répond *u*.

(1) Glose de 1511 à un ms. du *Shiki* 史記, ap. *Kana tsukai oyobi Kana jitai enkaku shiryō*, p. 48. Le même ms. donne aussi 郡 *kin*, qui n'est que la forme moderne de *kuwin*.

	CHINOIS ARCHAÏQUE	CHINOIS MOYEN	SIAMOIS
		arch. <i>ên, ét</i>	
一	'ét	'yiet	'ét
七	ts'ët	ts'iet	čët ₁
神	dž'ên ₁	dž'ien ₁	j'ên ₃
詰	k'ët ^t	k'iet ^t	k'ët ₁
密	muët	muiët	muet ₃
		arch. <i>ûn, iûn, iût.</i>	
魂	yuûn ₁	yuûn ₁	k'yân ₂
分	puiûn ^t	p ^h uiûn ^t > fuûn ^t	pân
翻	puiûn ^t	p ^h uiûn ^t > fuûn ^t	p'ân ₂
君	kuiûn ^t	k ^h uiûn ^t	gân
昏	γmuûn ₁	γuûn ₁	hmân
縛	p'uiû ^t	p ^h uiû ^t > fuû ^t	pât ₁

J'ai admis jusqu'ici que les voyelles de ces rimes étaient brèves, et que c'était là ce qui les distinguait respectivement de 先仙 et de 元. M. Karlgren qui, assez curieusement, n'admet de variation de quantités ayant importance dans le classement des rimes que pour *i* médial et quelques cas très contestables de voyelle *a*, déclare que « rien ne nous conduit à supposer une voyelle longue dans le groupe *chan* » (rimes 先仙 etc.), et par conséquent une brève dans la rime 眞 etc. Tout, au contraire, tend à prouver cette brièveté de la voyelle principale des rimes 眞諄臻交欣 comparées à 先仙元. Le sino-annamite donne constamment une brève (*ê* > *û*) aux rimes 眞諄臻, 交殷, et une longue (*ie*) aux rimes 先仙元 : c'est là un fait important, puisque l'annamite peut distinguer nettement *ê* de *é*, ainsi que *û* de *ü*, et que par suite cette différence de traitement est voulue. Le kan-on, malgré l'incapacité du japonais ancien à distinguer les longues des brèves, est favorable à l'hypothèse d'une voyelle brève : on ne comprendait guère en effet, si la rime 眞 avait la finale *iûn* que propose M. Karlgren, qu'il l'eût rendue par *in*, alors qu'il rend la diphtongue *iû* très régulièrement par *iyô* aux rimes 魚 et 蒸 : on devrait trouver *iyon*. Au contraire, on s'explique très bien que l'*i* médial ait été seul rendu la voyelle principale était brève. Enfin la langue archaïque et la comparaison avec les langues thâi nous montrent que cette différence de quantité est fondamentale, et remonte jusqu'aux origines de la langue. Il serait difficile de trouver un ensemble plus imposant de faits concordants pour justifier cette hypothèse.

5. — Les rimes 脂支之 et 微.

Dans la famille formée par le groupe 脂支之 d'une part, et la rime 微 toujours de l'autre, tous les documents qui se rapportent au dialecte de Tch'anggan rendent toujours la voyelle par *i*. Néanmoins M. Karlgren croit pouvoi

séparer chacune des rimes, et il propose un système de restitution très ingénieux où il leur attribue les valeurs suivantes :

	<i>K'ai-k'eu</i>	<i>Ho-k'eu</i>
微	<i>jēi</i>	<i>j^wei</i>
脂 之	<i>ji</i>	<i>j^wi</i>
支	<i>jiē</i>	<i>j^wiē</i>

en ajoutant, mais sans y insister, que la différence entre 脂 et 之 pouvait tenir à la quantité de la voyelle.

La finale *ie* est donnée à la rime 支 principalement en raison de ce que certains mots de cette rime reçoivent dans le dialecte du Fou-kien une finale *ia*, *ie*, qui n'est pas explicable par un *i* ancien. C'est un fait extrêmement intéressant sur lequel M. Karlgren a attiré l'attention, et, comme on pouvait s'y attendre de la part d'un linguiste aussi perspicace, la conclusion qu'il en tire est parfaitement exacte : ces mots ont eu primitivement une voyelle après *i*. Le seul point sur lequel je ne sois pas d'accord avec lui est la question de date. Ce n'est pas au chinois moyen qu'il faut faire remonter ce fait, c'est au chinois archaïque. On sait que la rime 支 du *Ts'ie yun* se compose de mots d'origine diverse ; certains d'entre eux avaient en chinois archaïque une finale à voyelle *i*, et on les faisait rimer avec les mots des rimes 之 脂 ; mais un nombre également important rimait avec des mots à finale *á*, *à*, *iá*, et avait une finale *íá*. Sur trente mots que cite M. Karlgren (1), je n'en ai trouvé que seize servant de rime dans le *Che king* ou dans d'autres ouvrages du temps des Tcheou ; mais sur ces seize, quatorze sont des mots qui avaient la finale *íá* en chinois archaïque ; deux seulement 支 et 兒 sont certainement dans le *Che king* des mots à finale *i*.

No	CHINOIS ARCHAÏQUE	DIAL. DE TCH'ANG-NGAN	DIAL. DE FOU-TCHEOU	DIAL. DE SWATOW	DIAL. DE AMOY
196	奇 <i>giá₁</i>	<i>g^yi₁</i>	<i>k'ie₁</i>	<i>kiá₁</i>	<i>kiá₁</i>
199	宜 <i>ñíá₁</i>	<i>ñ^yi₁</i>	<i>nie₁</i>	<i>ñi₁</i>	<i>gi₁</i>
200	椅 <i>'íá²₁</i>	<i>'yíá₁</i>	<i>ie²₁</i>	<i>i²₁</i>	<i>i²₁</i>
201	移 <i>'íá₁</i>	<i>'yí₁</i>	<i>ie₁</i>	<i>i₁</i>	<i>i₁</i>
205	池 <i>jiá₁</i>	<i>ji₁</i>	<i>tie₁</i>	<i>ti₁</i>	<i>ti₁</i>
197	枝 <i>číá¹₁</i>	<i>či¹₁</i>	<i>'ie¹₁</i>	<i>ia¹₁</i>	<i>tśiá¹₁</i>
209	施 <i>śíá¹₁</i>	<i>śi¹₁</i>	<i>sie¹₁</i>		<i>si³₁</i>
213	離 <i>liá₁</i>	<i>lyí₁</i>	<i>lie₁</i>	<i>li₁</i>	<i>liá₁</i>
124	籬 <i>liá₁</i>	<i>lyí₁</i>	<i>lie₁</i>	<i>li₁</i>	<i>li₁</i>
220	披 <i>p'íá¹₁</i>	<i>p^y'i¹₁</i>	<i>p'ie¹₁</i>	<i>p'i¹₁</i>	<i>p'i¹₁</i>
349	寄 <i>kíá³₁</i>	<i>kyíá³₁</i>	<i>kie³₁</i>	<i>kiá³₁</i>	<i>kiá³₁</i>
351	義 <i>ñíáá₃</i>	<i>ñyíá₃</i>	<i>nieá₃</i>	<i>nieá₃</i>	<i>giá₃</i>
352	護 <i>ñíáá₃</i>	<i>ñyíá₃</i>	<i>nieá₃</i>	<i>nieá₃</i>	<i>giá₃</i>
354	戲 <i>ñíáá₃</i>	<i>ñyíá₃</i>	<i>nieá₃</i>	<i>nieá₃</i>	<i>giá₃</i>
206	支 <i>tśi¹₁</i>	<i>tśi¹₁</i>	<i>tśie¹₁</i>	<i>tśi¹₁</i>	<i>tśi¹₁</i>
211	兒 <i>ñi₁</i>	<i>ñi₁</i>	<i>nie₁</i>	<i>dzi₁</i>	<i>dzi₁</i>

(1) KARLGREN, *loc. cit.*, p. 645. — Dans le tableau, le n° est celui que M. Karlgren attribue aux caractères ; les trois dialectes du Fou-kien sont modernes.

Ainsi les faits des dialectes du Fou-kien ne doivent pas servir à la restitution du chinois moyen : ce n'est chez eux qu'une survivance, en quelques mots isolés, de formes qui remontent à la langue archaïque, et qui ont disparu depuis fort longtemps dans tout le reste de la Chine.

Quant à la rime 微, je suis d'accord avec M. Karlgren pour la considérer comme ayant été, au début des T'ang, différente de 脂之支, puisqu'elle est tou-yong. D'ailleurs le dialecte de Wou la séparait nettement de celles-ci, ce qui semble indiquer que le chinois archaïque ne les confondait pas. Si le kan-on et le sino-annamite ne savent pas les distinguer, cela tient soit à la pauvreté du système phonétique japonais, soit à la date tardive de ces documents. Mais je ne puis admettre la valeur *gi* qu'il restitue. Celle-ci est faite d'après go-on *e* d'une part, et de l'autre d'après les formes *ui* de quelques mots dans certains dialectes du Fou-kien. Mais d'abord, jap. *e* n'est nulle part ailleurs le représentant d'un autre phonème chinois que *ie* ; le considérer comme l'équivalent de *gi* est d'autant moins vraisemblable que dans une finale du même genre, mais où *e* est long et par suite avait plus de raison encore d'être prédominant, *iei* de la rime 齊, le kan-on écrit *ei*, non *e*, laissant sa valeur à *i*, pourtant secondaire dans ce cas. D'autre part *ui* au k'ai-k'eu de la rime 微 est dans les dialectes du Fou-kien un fait très rare : M. Karlgren en connaît quatre mots dans les trois tons ; il ne faut donc pas attribuer trop d'importance au fait que les autres rimes ne présentent pas ce phénomène. A mon avis, il s'agit simplement d'une survivance dans quelques mots du fait que j'ai signalé ci-dessus pour le dialecte de Wou, la difficulté de prononcer un *i* directement après le *k* articulé très en arrière spécial à ce dialecte. J'ai déjà dit, en rapprochant cette rime de 元 et de 文殷, qu'elle devait avoir eu une ancienne vocalisation *iÿ*. Le go-on, en la rendant par *e* montre que dans le dialecte de Wou *iÿ* s'était délabialisé, et que la finale était devenue *iê*. Il n'y a pas de motif de supposer qu'il en avait été de même dans le Nord, et j'ai restitué une finale *iÿ* pour le dialecte de Tch'ang-ngan ; mais il est possible qu'au temps de Lou Fa-yen elle eût passé à *iê*.

* * *

Cette longue étude confirme donc la double hypothèse que j'ai formulée, que les rimes notées par le *Kouang yun* comme t'ong-yong ont la partie rimante identique, et que, dans une même famille, les groupes de rimes t'ong-yong ont une partie rimante différente de celle des rimes tou-yong. J'admets donc le principe suivant pour l'interprétation des fan-ts'ie : il y a une partie rimante particulière, mais une seule, pour chaque rime tou-yong et pour chaque groupe de rimes t'ong-yong. Je serais porté à croire que la division de certaines finales en plusieurs rimes t'ong-yong est purement arbitraire, et que là où elle ne sépare pas des mots ho-k'eu ou des mots à *i* médial, elle est simplement due au désir de simplifier les recherches en répartissant sous plusieurs rubriques les mots trop nombreux.

Le *Kouang yun*, reproduisant en cela le classement de Hiu King-tsong, présente aux trois premiers tons trente-et-une rimes ou groupes de rimes ; au jou-cheng, dix-neuf rimes ou groupes de rimes ; en tenant compte de l'*i* et de l'*u* médial, ainsi que des tons, cela fait une centaine de finales différentes pour le chinois du début des T'ang. Dans chacun des quatre tons, les divers groupes de rimes (et les rimes dans chaque groupe) sont rangés dans un ordre identique ; mais l'ordre dans lequel ces groupes se suivent ne semble pas obéir à un principe défini ; du moins n'ai-je pas pu discerner ce principe s'il existe. Deux familles seules paraissent être classées de même :

齊	iei	宵	蕭	ieu
哈	灰	灰	豪	áu
皆	ài	皆	爻	àu

Mais pour le reste il n'y a aucun rapport entre les familles qui se ressemblent : le classement n'est pas le même pour les finales *an* et *am* la première étant dans l'ordre *án-àn-ien*, et la deuxième dans l'ordre *ám-iem-àm-iàm*. De même il est difficile de comprendre pourquoi les groupes de la famille de rimes à finales *ñ* sont séparés et placés loin les uns des autres, tandis que ceux des familles à finale *n* ou *m* se suivent immédiatement. Encore le système actuel est-il plus rationnel que le système primitif qui séparait les rimes à finale *m* en trois groupes distincts entre lesquels s'intercalaient les rimes en *ieñ èñ* et les rimes en *ũñ* (1).

Quand on examine la liste des rimes du *Ts'ie yun*, on ne peut échapper à l'impression que les auteurs ont employé une série d'index anciens qui avaient changé de valeur par suite de l'évolution naturelle du langage, ou bien auxquels ils donnent volontairement une valeur nouvelle. Je montrerai plus loin que tel est bien le cas en effet, et qu'ils ont utilisé sans la modifier ou en la modifiant très peu une vieille liste, probablement d'usage courant de leur temps, qui remontait à la période du chinois archaïque récent dont elle reproduit toutes les caractéristiques (2).

En étudiant les différentes voyelles, je laisse complètement de côté la disposition des tableaux de rimes des Song, disposition qui est commode pour la recherche rapide d'un caractère, mais qui masque complètement le véritable système phonétique. Je prends successivement les voyelles et diphtongues en leur rattachant les différents groupes de rimes. Les diphtongues sont classées à la voyelle qui suit l'*i* médial, et qui est l'élément important aux yeux des Chinois puisqu'il détermine la rime. Pour éviter des listes interminables de caractères

(1) Tel est le classement du fragment manuscrit des T'ang, et tel était également celui de l'exemplaire manié et décrit par Wei Leao-wong 魏了翁 dans la première moitié du XIII^e siècle.

(2) Voir ci-dessous, Appendice I.

chinois, les rimes sont désignées uniquement par les caractères qui servent à les dénommer au *p'ing-cheng*: ainsi, pour indiquer tous les mots à finale *uñ-iuñ*, *uk-iuk*, quel que soit le ton, il sera parlé seulement de la rime 東 sans ajouter les noms des rimes qui correspondent à celle-ci aux autres tons, 動送屋.

L'ordre dans lequel les diverses finales sont étudiées n'est peut-être pas toujours celui où on s'attendrait logiquement à les voir se succéder; mais c'est celui qui m'a paru être le plus clair, parce qu'il se prêtait le mieux à l'exposition, et permettait le plus aisément d'éviter les anticipations et les renvois.

CHAPITRE II.

LES PHONÈMES MÉDIAUX.

i, u, (ü).

Le chinois moyen possédait un grand nombre de diphtongues et de triphthongues à premier élément *i* ou *u* (*ü*), et cela contribue pour une bonne part à lui donner son aspect caractéristique. Ces phonèmes jouent un rôle assez important pour qu'il y ait intérêt à les étudier à part.

C'est dans les tableaux de rimes des Song qu'il est le plus facile de discerner *i* médial: il y apparaît régulièrement aux deux dernières lignes de chaque ton. M. Karlgren veut aussi le trouver à la deuxième ligne des mêmes tableaux, mais sa théorie ne me paraît pouvoir être acceptée qu'avec quelques corrections. Sans reprendre en détail une discussion que j'ai développée ailleurs (1), je me contenterai de dire que, m'appuyant sur la très intéressante découverte de M. Karlgren, de deux types distincts à la deuxième catégorie, un type qui « a des rimes indépendantes et se trouve représenté sous toutes sortes d'initiales » et un autre qui « manque de rimes indépendantes et n'est représenté que sous les initiales 照 » (2), c'est-à-dire *tʃ tʃ' dʒ ʃ*, je suis d'avis que ces deux types doivent être complètement séparés, le second seul ayant *i* médial, et le premier ne l'ayant jamais, même sous une forme atténuée, en sorte que la deuxième catégorie est une création factice et sans unité réelle, de la part d'écrivains qui ne voulaient pas augmenter outre mesure le nombre de lignes de leurs tableaux. Il résulte de là que, suivant les rimes, on trouvera les initiales cacuminales tantôt suivies de *i*, tantôt suivies directement de la voyelle principale, sans *i* médial; cette distinction n'a rien d'arbitraire, mais ressort nécessairement de l'interprétation stricte des fan-t's'ie.

(1) BEFEO., XVI (1916), v, p. 67-70.

(2) KARLGREN, *loc. cit.*, p. 70 sqq.

Rime 麻	沙 <i>šà¹</i>	Rime 陽	爽 <i>šian¹</i>
Rime 江	雙 <i>šòñ¹</i>	Rime 魚	所 <i>šio²</i>
Rime 山	山 <i>šàn¹</i>	Rime 職	色 <i>šìk⁴</i>

Il est clair que l'*i* médial n'était pas toujours identique ni comme timbre, ni surtout comme durée. Mais je ne crois pas qu'il faille attacher une grande importance à ses variations. M. Karlgren a émis cette hypothèse séduisante qu'il existait des *i* de valeur décroissante, le plus faible se réduisant à une simple palatalisation de l'initiale : *kiän*, *kjiän*, *kjän* (1). Mais cette théorie s'appuie principalement sur l'accord du divers faits du sino-coréen, de *go-on* et des dialectes du Fou-kien ; j'ai montré ci-dessus que ces faits devaient recevoir une interprétation toute différente, et qu'au surplus ils se rapportaient à un autre dialecte que celui du *Ts'ie yun*. A mon avis, bien qu'il soit évident que *i* médial n'a pu avoir exactement la même valeur dans toutes les diphtongues et triptongues du chinois moyen, ce fait ne joue aucun rôle ni dans le classement des rimes, ni dans l'évolution subséquente des mots, et je n'en tiendrai pas compte.

Les Chinois n'ont pas de terme pour désigner *i* médial ; au contraire ils désignent *u* médial par une expression particulière, *ho-k'eu* 合口. M. Karlgren admet qu'ils classent sous ce nom toute syllabe où il existe une voyelle labiale, mais c'est une définition trop large. A l'origine, la terminologie chinoise s'occupe moins du fait linguistique même que de la façon dont il est rendu dans les *fan-ts'ie*. A l'origine, toutes les fois qu'une finale présente deux séries de *fan-ts'ie*, l'une avec, l'autre sans *u* médial, la première est dite *ho-k'eu*, la seconde *k'ai-k'eu* : *uán*, *án* ; mais quand il n'y a qu'une série de *fan-ts'ie*, on n'emploie aucune de ces expressions, on dit *tou* 獨 « unique », par exemple pour la rime 東 *uñ* : tel est le système de Sseu-ma Kouang au début du XI^e siècle. Le *Yun king* complique ce système peu scientifique, mais simple, par deux innovations : d'une part il introduit la notion du fait linguistique, indépendamment de la notation du *fan-ts'ie*, et abandonnant le terme de *tou*, il classe les rimes qui étaient rangées sous cette rubrique en *ho-k'eu* et *k'ai-k'eu* suivant leur prononciation, ou même en un troisième groupe *k'ai-ho* qui comprend celles où la finale tantôt comportait tantôt ne comportait pas *u* médial, mais sans que les *fan-ts'ie* fissent la distinction, par ex. les rimes 江 et 虞. Mais d'autre part, dans son essai de restitution de la prononciation ancienne, il exagère le système ancien. et lorsqu'il ne peut trouver d'autre moyen de différencier des rimes *t'ong-yong*, il déclare l'une *ho-k'eu*, l'autre *k'ai-k'eu*, introduisant ainsi faussement cette notion dans des finales où elle n'avait que faire, par ex. les rimes 宵 蕭. Plus tard enfin Lieou Yuan, à qui l'évolution trop

(1) KARLGREN, *loc. cit.*, p. 617 et suiv.

avancée du langage ne permettait plus guère de comprendre le sens exact de ces termes, classe comme ho-k'eu tout ce que chacun de ses prédécesseurs a classé comme tel, et aboutit ainsi à une confusion inextricable. Mais il est évident que ce n'est pas chez lui qu'il faut chercher l'explication des termes. Comme ailleurs, il vaut mieux laisser complètement de côté les tableaux de rimes, et s'en tenir aux fan-ts'ie. Aussi les termes de ho-k'eu et de k'ai-k'eu ne seront-ils guère employés ci-dessous, si ce n'est comme moyen commode de classement : ils indiquent toujours la présence ou l'absence de *u* médial.

Cet *u* était généralement consonne, parfois voyelle. Le cas le plus simple est celui de la rime 魂 : M. Pelliot l'a déjà noté comme tel ; j'ai indiqué autrefois qu'il avait vraisemblablement cette valeur, et M. Karlgren a démontré la chose définitivement. Il est plus difficile de déterminer son rôle exact dans la plupart des autres finales ; M. Karlgren a émis l'hypothèse qu'il était généralement vocalique à la 1^{re} catégorie (官 *kuán*) et consonantique aux trois autres (關 *kuàn*) ; c'est très vraisemblable, et les faits qu'il a réunis à l'appui dans diverses parties de son ouvrage me paraissent absolument probants ; mais ici, comme pour *i*, ces différences n'ont que peu d'importance et, suivant l'exemple de M. Karlgren lui-même, je n'en tiendrai pas compte dans la transcription.

Au point de vue du timbre, *u* tendait à se palataliser devant *i* ; quand *u* se trouvait placé entre une initiale mouillée et *i*, et que par suite cette tendance devait faire sentir ses effets le plus nettement, j'ai admis qu'il devait approcher de *ü* ; et, par un procédé qui peut-être simplifie un peu trop l'aspect des choses, le ho-k'eu devant *i* est noté *u* après les initiales non mouillées, 涓 *kuien*¹ (bien que dans ce cas il ait été certainement plus palatal que *u* non suivi de *i*), et *ü* après les initiales mouillées ou les palatales, 卷 *k^hüien*².

Dans le système fan-ts'ie, les voyelles médiales sont données par celui des deux caractères qui transcrit la finale du mot. Toutefois il y a un certain flottement dans les notations du ho-k'eu après les initiales labiales. M. Karlgren a très soigneusement étudié ces faits et en a donné une explication excellente ; cette anomalie proviendrait du caractère propre des labiales chinoises qui auraient été prononcées avec les lèvres très avancées. Toutefois je crois que c'est respecter de façon exagérée la lettre des documents que de noter ces irrégularités qui ne sont que des bizarreries orthographiques. Le cas de 方 est un excellent exemple de l'inconvénient que présente ce système : il devrait être classé k'ai-k'eu, puisqu'il a pour second caractère de fan-ts'ie 頁 qui est nettement k'ai-k'eu ; mais si on suit cette méthode et qu'on écrive *p^hían*¹, on devra aller jusqu'au bout et transcrire *^hían*, le caractère 王 auquel 方 sert de second caractère de fan-ts'ie : ce serait manifestement absurde, le mot 王 étant certainement ho-k'eu ; si d'autre part on corrige la transcription de 王, il n'y a aucun avantage à s'interdire de corriger celle de 方, puisqu'aussi bien l'arbitraire qu'on voulait éviter dans un cas se réintroduit dans l'autre. Au reste, ce n'est pas véritablement « corriger les fan-ts'ie » que d'éliminer

certaines bizarreries purement extérieures. Par suite, contrairement à ce que fait M. Karlgren, je transcrirai avec ho-k'ou des mots comme 方, qui ont manifestement *u* médial, bien que leur fan-ts'ie en apparence ne le leur accorde pas (1).

CHAPITRE III.

LES VOYELLES POSTÉRIEURES.

Le chinois moyen possédait une série de voyelles et de diphtongues postérieures labiales *u*, *ó*, *ò*, *ü*, libres ou entravées que j'étudierai successivement.

I. — LES VOYELLES *u*, *ó*.

1. — Finales *uñ-óñ*.

R. 東冬鍾.

Le *Ts'ie yun* distingue seulement deux groupes de rimes : d'une part 東 et de l'autre 冬鍾, qui sont t'ong-yong. C'est donc qu'il n'y avait, au début du VII^e siècle, que deux voyelles, *u-iu* pour la rime 東, et *ó-ió* pour les rimes 冬鍾. Mais aucun document postérieur ne nous montre pour ces deux rimes un système aussi simple, soit parce que la langue avait réellement évolué assez rapidement sur ce point au cours du VII^e siècle, soit parce que Lou Fa-yen et ses disciples avaient, dans ce cas comme dans quelques autres, maintenu par archaïsme une classification que la prononciation de leur temps ne justifiait déjà plus.

J'examinerai d'abord la rime 鍾, qui est celle pour laquelle les faits sont le plus nets. Les transcriptions anciennes de mots chinois en kana montrent qu'il faut la décomposer en deux séries, l'une k'ai-k'ou, l'autre ho-k'ou. On y trouve

(1) Ce n'est là qu'un cas entre beaucoup d'autres où les Chinois n'ont pas appliqué à la rigueur le procédé d'ailleurs presque parfait qu'ils avaient inventé ; c'est probablement faute d'avoir su en dégager explicitement les règles fondamentales. Le besoin de classification logique et de régularité absolue qui est la caractéristique de la science occidentale n'a jamais été éprouvé au même degré par les Chinois qui se contentent souvent d'approximations empiriques là où nous attendrions l'application rigoureuse des principes. Il faut dire à leur décharge, qu'en phonétique, leur système d'écriture ne leur permettait ni d'analyser complètement ni de se rendre compte exactement des faits qu'ils étudiaient.

la partie vocalique des mots de cette rime rendue tantôt *iyou*, tantôt *uwiyou* (1). Le *Yun king* a noté ce fait, encore sensible dans la prononciation de son temps, comme le montrent les anciennes transcriptions japonaises, et il a classé le tableau où se trouve cette rime comme *k'ai-ho* 開合.

Quels mots étaient *k'ai-k'eu* et quel mots *ho-k'eu*? La série des finales de *fan-ts'ie* ne fait aucune distinction; ainsi 頌 a pour *fan-ts'ie* 余封 et 封, a pour *fan-ts'ie* 府容: or 頌 est *k'ai-k'eu* d'après les anciennes transcriptions en kana, et 容 sert de *fan-ts'ie* aux caractères 恭 et 供 qui sont *ho-k'eu*. Je n'ai pu rassembler que trop peu d'exemples pour en tirer une règle absolument sûre; toutefois, comme tous les mots *ho-k'eu* que j'ai trouvés ont une initiale gutturale ou laryngale, et tous ceux qui sont au *k'ai-k'eu* une initiale sifflante ou palatale, il est peut-être permis d'en conclure que la répartition du *ho-k'eu* suivait l'initiale: les gutturales et les laryngales, auxquelles il faut naturellement ajouter les labiales, étaient *ho-k'eu*, tandis que les autres initiales sifflantes, palatales, et probablement aussi latérales, n'avaient pas *u* (*ü*) médial. C'est l'hypothèse qui me paraît la plus vraisemblable. En revanche, rien ne permet de supposer que ce mélange de formes que l'on trouve à la rime 鍾 existât également à la rime 東.

D'un autre côté, la rime 東 présente aussi certaines anomalies. Le kan-on rend régulièrement *uñ* par *ou*, et *iuñ* par *iu*: il est évident qu'une évolution avait pris place depuis le temps du *Ts'ie yun* et que *u* s'était comporté de façon sensiblement différente suivant qu'il était ou n'était pas précédé de *i*. De plus, à l'initiale 影, il a un *w* qui est tout à fait inattendu; il rend par exemple 翁 par *wou* (*ō*). M. Karlgren a certainement raison d'y voir une trace de *ho-k'eu* chinois, car le kan-on admet aussi bien *o* (par ex. 奧 *ou*) que *wo* à l'initiale; et la forme *uó* par laquelle il explique ce fait est parfaitement légitime. Toutefois, je ne puis le suivre quand il attribue cette même forme aux mots à *i* médial: si en effet le mot 弓 (rime 東) devait se lire *kji^woñ* (*kyüiōñ*), il présenterait une forme absolument identique à celle que l'on doit restituer pour le mot 供 (rime 鐘) d'après le kan-on ancien *kuwiyou*, et il serait impossible de comprendre la différence des formes en kan-on moderne: 弓 *kiu* et 供 *kiyou*.

Ainsi, dès le VIII^e siècle, les trois rimes tendaient d'une part à se confondre complètement et de l'autre à différencier leur voyelle suivant qu'elle était précédée ou non de *i*. A la fin des T'ang, cette évolution paraît entièrement achevée: le sino-annamite a deux voyelles *ó* et *u* comme le *Ts'ie yun*, mais la première appartient à tous les mots de la première catégorie, et la deuxième à tous les mots ayant *i* médial, quelle que soit la rime. Il me paraît

(1) Cette distinction a disparu en japonais moderne, où *uwi* s'est réduit régulièrement à *i*: 供 *kuwiyou*, aujourd'hui *kiyou* (*kyō*), de même que 鬼 *kuwi*, aujourd'hui *ki*, 貴 *kuwi*, aujourd'hui *ki*, etc.

peu vraisemblable que ann. *công, cung* soient des approximations pour chinois *kuôn, küiôn* ⁽¹⁾, car l'annamite possède à la fois *kuôn* (*cuông*) et *küôn* (*quông*), et par suite aurait pu rendre exactement les diptongues chinoises si elles avaient existé.

En résumé, l'évolution assez compliquée de ces rimes me paraît avoir été la suivante :

VII ^e SIÈCLE			VIII ^e SIÈCLE			IX ^e SIÈCLE		
東	<i>uñ</i>	<i>uóv</i>	<i>óv</i>	冬	<i>ón</i>	<i>óv</i>	<i>óv</i>	
東	<i>iuñ</i>	<i>iuóv</i>	<i>iuóv</i>	鐘	{ ^(lʷ) <i>ióñ</i>	{ ^(lʷ) <i>ióv</i>	{ ^(l) <i>iuóv</i>	
					{ ^(kʷ) <i>aióñ</i>	{ ^(kʷ) <i>aióv</i>	{ ^(kʷ) <i>auóv</i>	

Les exemples suivants permettent de se rendre compte exactement des faits.

Mots sans i médial.

Rime 東

	CHINOIS		KAN-ON	CHINOIS IX ^e SIÈCLE	SINO- ANNAMITE	TRANSCRIPTION TIBÉTAINE
	VII ^e SIÈCLE	VIII ^e SIÈCLE				
東	<i>tuñ¹</i>	<i>tuóv¹</i>	<i>tou (tō)</i>	<i>tóv¹</i>	<i>dón</i> (<i>đông</i>)	<i>toñ</i>
動	<i>duñ₂</i>	<i>d'uóv₂</i>	<i>tou (tō)</i>	<i>d'óv₂</i>	<i>dón₄</i> (<i>đông</i>)	<i>doñ</i>
洞	<i>duñ₁</i>	<i>d'uóv₁</i>	<i>tou (tō)</i>	<i>d'óv₁</i>	<i>dón₁</i> (<i>đông</i>)	<i>doñ</i>
公	<i>kuñ¹</i>	<i>kuóv¹</i>	<i>kou (kō)</i>	<i>kóv¹</i>	<i>kón</i> (<i>công</i>)	<i>koñ</i>
貢	<i>kuñ³</i>	<i>kuóv³</i>	<i>kou (kō)</i>	<i>kóv³</i>	<i>kón</i> (<i>công</i>)	<i>koñ</i>
孔	<i>k'uñ²</i>	<i>k'uóv²</i>	<i>kou (kō)</i>	<i>k'óv²</i>	<i>kón₂</i> (<i>không</i>)	<i>k'oñ</i>
送	<i>suñ³</i>	<i>suóv³</i>	<i>sou (sō)</i>	<i>sóv³</i>	<i>lón²</i> (<i>lông</i>)	...
翁	<i>'uñ¹</i>	<i>'uóv¹</i>	<i>ou (ō)</i>	<i>'óv¹</i>	<i>ón</i> (<i>ông</i>)	...
穀	<i>kuk⁴</i>	<i>kuóv⁴</i>	<i>koku</i>	<i>kóv⁴</i>	<i>kók²</i> (<i>cộc</i>)	...

Rime 冬

冬	<i>tón¹</i>	<i>tóv¹</i>	<i>tou (tō)</i>	<i>tóv¹</i>	<i>tón</i> (<i>tông</i>)	...
統	<i>t'ón³</i>	<i>t'óv³</i>	<i>tou (tō)</i>	<i>t'óv³</i>	<i>t'ón²</i> (<i>thông</i>)	...
農	<i>nón₁</i>	<i>nóv₁</i>	<i>neu (nō)</i>	<i>nóv₁</i>	<i>nón</i> (<i>nông</i>)	<i>noñ</i>
攻	<i>kón¹</i>	<i>kóv¹</i>	<i>kou (kō)</i>	<i>kóv¹</i>	<i>kón</i> (<i>công</i>)	...
宗	<i>tsón¹</i>	<i>tóv¹</i>	<i>sou (sō)</i>	<i>tsóv¹</i>	<i>tón</i> (<i>tông</i>)	<i>tsoñ</i>
宋	<i>són³</i>	<i>sóv³</i>	<i>sou (sō)</i>	<i>sóv³</i>	<i>tón²</i> (<i>tông</i>)	...
毒	<i>dók₄</i>	<i>d'óv₄</i>	<i>toku</i>	<i>d'óv⁴</i>	<i>dók₁</i> (<i>độc</i>)	...
僕	<i>bók₄</i>	<i>b'óv₄</i>	<i>poku (hoku)</i>	<i>b'óv₄</i>	<i>bók₁</i> (<i>bộc</i>)	...

(1) KARLGREN, *loc. cit.*, p. 688.

Mots avec i médial.

1. — K'ai-k'eu.

Rime 東

宮	<i>kʷiuŋ¹</i>	<i>kʷiuŋ¹</i>	...	<i>kiyuu (kyū)</i>	<i>kʷiuŋ¹</i>	<i>kǎn (cung)</i>	...
弓	<i>kʷiuŋ¹</i>	<i>kʷiuŋ¹</i>	...	<i>kiu (kyu)</i>	<i>kʷiuŋ¹</i>	<i>kǎn (cung)</i>	...
穹	<i>kʷiuŋ¹</i>	<i>kʷiuŋ¹</i>	...	<i>kiyuu (kyū)</i>	<i>kʷiuŋ¹</i>	<i>k'ǎn (khung)</i>	...
雄	<i>ʷiuŋ₁</i>	<i>ʷiuŋ¹</i>	...	<i>iu (iu)</i>	<i>ʷiuŋ¹</i>	<i>hǎn₁ (hàng)</i>	...
中	<i>čiuŋ¹</i>	<i>čiuŋ¹</i>	...	<i>liyuu (chū)</i>	<i>čiuŋ¹</i>	<i>tšǎn (trung)</i>	...
蟲	<i>dʒiuŋ₁</i>	<i>dʒiuŋ¹</i>	...	<i>siyuu (shū)</i>	<i>dʒiuŋ₁</i>	<i>tšǎn₁ (trúng)</i>	...
充	<i>ts'iuŋ₁</i>	<i>ts'iuŋ¹</i>	...	<i>siyuu (shū)</i>	<i>ts'iuŋ¹</i>	<i>šǎn (sung)</i>	...
崇	<i>dʒiuŋ₁</i>	<i>dʒiuŋ¹</i>	...	<i>siyuu (shū)</i>	<i>dʒiuŋ₁</i>	<i>šǎn₁ (sùng)</i>	...
隆	<i>liuŋ₁</i>	<i>liuŋ¹</i>	...	<i>riyuu (ryū)</i>	<i>liuŋ₁</i>	<i>lǎn (long)</i>	...
風	<i>pʷiuŋ¹</i>	<i>fuŋ¹</i>	...	<i>puu (fū)</i>	<i>fuŋ¹</i>	<i>ʷǎn (phong)</i>	...

Rime 鐘

足	<i>tsiok⁴</i>	<i>tsiok⁴</i>	...	<i>siyoku (shoku)</i>	<i>tsiuk⁴</i>	<i>lǎk² (tác)</i>	...
錄	<i>liuok₁</i>	<i>liuok₁</i>	...	<i>riyoku (ryoku)</i>	<i>liuok⁴</i>	<i>lǎk₁ (lúc)</i>	...
重	<i>jiön₁</i>	<i>jiön₁</i>	<i>tiyou</i>	<i>tiyou (chō)</i>	<i>jiön₁</i>	<i>tšǎn₁ (trúng)</i>	...
踵	<i>tsiön²</i>	<i>tsiön²</i>	...	<i>siyou (shō)</i>	<i>ts'iuŋ²</i>	<i>tsǎn₂ (tàng)</i>	<i>tsuǎ</i>
頌	<i>ziön₃</i>	<i>ziön₃</i>	<i>siyon (1)</i>	<i>siyou (shō)</i>	<i>ziön₃</i>	<i>tǎn₄ (tụng)</i>	...
續	<i>ziök₁</i>	<i>ziök₁</i>	...	<i>siyoku (shoku)</i>	<i>ziök₁</i>	<i>lǎk₁ (túc)</i>	...
蜀	<i>ziök₁</i>	<i>ziök₁</i>	...	<i>siyoku (shoku)</i>	<i>ziök₁</i>	<i>l'ǎk₁ (thúc)</i>	...
龍	<i>liuön₁</i>	<i>liuön₁</i>	...	<i>riyou (ryō)</i>	<i>liuön₁</i>	<i>lǎn (long)</i>	...
隴	<i>liuön₁</i>	<i>liuön₂</i>	...	<i>riyou (ryō)</i>	<i>liuön₂</i>	<i>lǎn⁴ (lǎng)</i>	...
從	<i>dziön₁</i>	<i>dziön₁</i>	...	<i>siyou (shō)</i>	<i>dziön₁</i>	<i>tǎn₁ (tàng)</i>	...
松	<i>ziön₁</i>	<i>ziön₁</i>	...	<i>siyou (shō)</i>	<i>ziön₁</i>	<i>tǎn₁ (tàng)</i>	...

2. — Ho-k'eu.

Rime 鐘

共	<i>g' aiön₃</i>	<i>g' aiön₃</i>	<i>kuwiyou (2)</i>	<i>kiyou (kyō)</i>	<i>g' auŋ₂</i>	<i>kǎn₁ (cung)</i>	...
供	<i>k' aiön₃</i>	<i>k' aiön₃</i>	<i>kuwiyou (3)</i>	<i>kiyou (kyō)</i>	<i>k' auŋ₂</i>	<i>kǎn₂ (cǎng)</i>	...
恭	<i>k' aiön¹</i>	<i>k' aiön¹</i>	<i>kuwiyou (4)</i>	<i>kiyou (kyō)</i>	<i>k' auŋ¹</i>	<i>kǎn (cung)</i>	...

(1) *Jūshichi kempō* 十七憲法, ms. de 1173, ap. *Kana tsuka oyobi kana jitai enkaku shiryō* 假名遣及假名字體沿革史料, p. 29. — Les transcriptions japonaises du XI^e et du XII^e siècles emploient fréquemment *n* au lieu de *u* pour marquer la nasale gutturale

(2) *Rongo shakai* 論語集解, ms avec gloses datées de 1328, ap. *Kana tsuka oyobi kana jitai enkaku shiryō*, p. 39.

(3) *Gunsho chiyō* 群書治要, ms. de 1255 avec gloses du XIII^e-XIV^e siècles, *Ibid.*, p. 14.

(4) *Rongo shakai*, loc. cit. Les deux exemples suivants sont tirés du même ouvrage.

勇	'y aióh ₂	'y aióv ₂	wiyou	you (yō)	'y auv ₂	ʒüñ ⁴ (dūng) . .
邕	'y aióh ₁	'y aióv ₁	wiyou	you (yō)	'y auv ₁	ʒüñ ₁ (dūng) . .
用	'y aióh ₃	'y aióv ₃	...	you (yō)	'y auv ₃	ʒüñ ₄ (dūng) ...
封	p'y aióh ¹	fuóv ¹	...	pou (hō)	fu ¹	ʔqóh (phong) ...
奉	b'y aióh ₂	v'uóv ₂	...	pou (hō)	v'uv ₂	ʔüñ ₄ (phung) ...

2. — *Finale óh.*

Rime 江.

La rime 江 présente ceci de particulier que les mots qui y sont classés rimaient primitivement avec ceux des rimes 東冬, tandis qu'aujourd'hui ils riment avec ceux de 陽唐. Le premier fait est constant chez les poètes des Han et des Six Dynasties ; c'est encore la pratique courante de tous les poètes des Leang au VI^e siècle dans le midi ; dans le nord où la littérature était moins en honneur, les exemples sont moins nombreux, mais non moins réguliers : au V^e siècle, Kao Yun 高允 (390-487) fait rimer 邦 avec 胸龍 etc. (1) ; et encore un siècle plus tard, sous les Ts'i Septentrionaux, on trouve le même mot rimant avec 從恭雍. Ce n'est que sous les T'ang qu'on voit ces mots rimer régulièrement avec 陽唐 ; dès le VIII^e siècle, sauf l'exception que je signalerai plus loin, la rime à la mode ancienne avec 東冬 n'est plus qu'une affectation d'archaïsme, comme dans le *T'ai-chan ming* 泰山銘 de l'empereur Hiuan-tsong, ou est dûe à des provincialismes, comme dans certaines inscriptions du même temps.

C'est donc précisément vers l'époque où fut composé le *Ts'ie yun* que la prononciation se modifia. Dans le dialecte de Wou, le go-on note régulièrement la voyelle chinoise par *o*. D'autre part, en kouan-houa moderne, cette rime a la finale *uañ* dans les mots dont l'initiale dérive d'une ancienne cacuminale, *añ* dans tous les autres. Le sino-annamite fait la même distinction que le kouan-houa, et donne *óh* aux mots à initiale cacuminale, *añ* aux autres. Enfin les poètes des T'ang établissent une liaison entre ces formes modernes et les formes anciennes : ils continuent à faire rimer les mots à initiale cacuminale, comme 雙, avec 東 et 冬, tandis que tous les autres riment avec 陽唐.

Le fait de rimer avec 冬 et 東, c'est-à-dire avec des mots à finale *óh* et *uñ*, indique qu'anciennement la finale de 江 se rapprochait à la fois de l'une et de l'autre ; mais la différence de l'évolution moderne montre qu'elle n'était identique à aucune des deux. Il faut restituer ici une finale ancienne *óh* avec *ó* ouvert qui devint *óhñ* au début des T'ang ou un peu avant ; *óhñ* lui-même ne s'est maintenu que derrière les cacuminales, et est devenu *añ* au milieu ou

(1) Kao Ling-kong tsi 高令公集, 17 a, ap Han Wei Lieou-tch'ao po san ming kia tsi 漢魏六朝百三名家集.

à la fin de cette dynastie : cet *a* de nouvelle formation a, vers le IX^e siècle, palatalisé les initiales gutturales (1), comme les autres *a* d'origine archaïque.

L'évolution se présenterait donc sous les formes suivants :

ARCHAÏQUE	VII ^e SIÈCLE	VIII ^e SIÈCLE	IX ^e SIÈCLE	X ^e SIÈCLE
<i>kòñ</i>	<i>koñ</i>	<i>kòǎv</i>	<i>käv</i>	<i>kʷäv</i>
<i>pòñ</i>	<i>pòñ</i>	<i>pòǎv</i>	<i>päv</i>	<i>päv</i>
<i>ʂòñ</i>	<i>ʂòñ</i>	<i>ʂòǎv</i>	<i>ʂòǎv</i>	<i>ʂòǎv</i>

Dans le tableau suivant, je n'ai pas noté l'étape du IX^e siècle, pour laquelle je n'ai pas de documents.

	CHINOIS		KAN-ON	CHINOIS	SINO-ANNAMITE
	VII ^e SIÈCLE	VIII ^e SIÈCLE		X ^e SIÈCLE	
江	<i>kòñ¹</i>	<i>kòǎv¹</i>	<i>kau(kō)</i>	<i>kʷǎ¹</i>	<i>ʒañ (giang)</i>
講	<i>kòñ²</i>	<i>kòǎv²</i>	<i>kau(kō)</i>	<i>kʷǎ²</i>	<i>ʒañ₂ (giǎng)</i>
絳	<i>kòñ³</i>	<i>kòǎv³</i>	<i>kau(kō)</i>	<i>kʷǎ³</i>	<i>ʒañ² (giǎng)</i>
覺	<i>kòk⁴</i>	<i>kòǎv⁴</i>	<i>kaku</i>	<i>kʷǎ⁴</i>	<i>ʒak² (giác)</i>
岳	<i>ñòk⁴</i>	<i>ñgòǎv⁴</i>	<i>gaku</i>	<i>ñgʷǎ⁴</i>	<i>ñak₁ (nhạc)</i>
邦	<i>pòñ¹</i>	<i>pòǎv¹</i>	<i>pau(hō)</i>	<i>päv¹</i>	<i>bañ (bang)</i>
龐	<i>bòñ₁</i>	<i>b'òǎv₁</i>	<i>pau(hō)</i>	<i>b'äv₁</i>	<i>bañ₁ (bǎng)</i>
降	<i>γòñ₁</i>	<i>γ'òǎv₁</i>	<i>kau(kō)</i>	<i>γʷ'äv₁</i>	<i>hañ₁ (hǎng)</i>
項	<i>γòñ₂</i>	<i>γ'òǎv₂</i>	<i>kau(kō)</i>	<i>γʷ'äv₂</i>	<i>hañ₂ (hǎng)</i>
捉	<i>tʂok⁴</i>	<i>tʂòǎv⁴</i>	<i>saku</i>	<i>tʂòǎv⁴</i>	<i>tʂqòk² (tróc)</i>
臆	<i>tʂ'òñ¹</i>	<i>tʂ'òǎv¹</i>	<i>sau(sō)</i>	<i>tʂ'òǎv¹</i>	<i>{ ʂqòñ (song)</i>
雙	<i>ʂòñ¹</i>	<i>ʂòǎv¹</i>	<i>sau(sō)</i>	<i>ʂòǎv¹</i>	<i>{ ʂuǎñ (soang)</i>
					<i>ʂqòñ (sòng)</i>

Si on compare les résultats qu'on tire des rimes réellement employées par les poètes chinois, avec le *Ts'ie yun*, on constate que celui-ci adopte une prononciation déjà un peu archaïsante pour son temps ; étant donné les rimes des poètes du VII^e siècle, je crois que la prononciation réelle devait avoir déjà *kòǎñ*, *pòǎñ*, à côté de *tʂòñ*, *ʂòñ*, et que c'est surtout d'après les anciens dictionnaires que Lou Fa-yen a maintenu l'unité de la rime.

3. — Finale u.

Rimes 模虞.

Les rimes à voyelle labiale libre 模虞 présentent exactement la même évolution que les rimes à voyelle labiale entravée. Les deux rimes sont t'ong-yong, c'est-à-dire que vers le temps du *Ts'ie yun*, la voyelle était la même. Mais

(1) Voir BEFEO. XVI, v, p. 69-70.

le kan-on et le sino-annamite donnent à la première *o* et à la deuxième *u*. Ici encore le *u* original a évolué de façon différente suivant qu'il était ou non précédé de *i*. Dans le premier cas (rime 模), il s'est fracturé en une diphtongue *uó* qui n'a laissé de trace sensible que dans l'orthographe en kana *wo* de la lecture en kan-on des mots à initiale 影. Dans le second cas (r. 虞), il s'est maintenu, probablement en se palatalisant plus ou moins, comme le suppose M. Karlgren.

Mais ce n'est là qu'une vue d'ensemble un peu superficielle, qui ne rend pas compte des faits dans toute leur complexité; et il faut examiner les choses de plus près. A la rime 虞, le kan-on offre cette singularité de noter régulièrement *i* médial derrière les palatales et les dentales, mais jamais au contraire après les gutturales, les laryngales, et les labiales. On retrouve donc ici une division identique à celle de la rime 鐘, et on peut supposer que la cause est la même, à savoir, que *u* médial est produit régulièrement à la suite de certaines initiales. Le sino-annamite apporte à cette hypothèse une preuve décisive: tous les mots chinois à initiale gutturale y reçoivent en effet un vocalisme *au* (*âu*), *úu* (*wu*), qui rend assez bien l'ancien ho-k'eu chinois; et les mots à initiale 喻 y prennent *v*, ce qui est caractéristique. Je compte la série labiale dans les mots ho-k'eu parce que, d'une part, en kan-on elle a perdu *i* médial, et que, d'autre part, en chinois ancien, de bilabiale elle est devenue dentilabiale. De même qu'à la rime 鐘, il paraît avoir subsisté quelque trace de cet *u* jusque sous les Song, puisque le *Yun king* classe le tableau 模 虞 comme *k'ai-ho*.

On peut ainsi résumer dans le tableau suivant les modifications survenues pendant la dynastie des T'ang.

	VII ^e SIÈCLE	VIII ^e SIÈCLE	IX ^e SIÈCLE
Rime 模	<i>u</i>	<i>uó</i>	<i>uó ? ó ?</i>
Rime 虞	{ <i>(l)iu</i> <i>(k)âiu</i>	{ <i>(l)iu</i> <i>(k)âu</i>	{ <i>(l)iu</i> <i>(k)âu</i>

Voici une série d'exemples :

Rime 模

	CHINOIS		KAN-ON	SINO-ANNAMITE	TRANSCRIPTION TIBÉTAINE
	VII ^e SIÈCLE	VIII ^e SIÈC			
祖	<i>tsu²</i>	<i>tsuó²</i>	<i>so</i>	<i>tó₂ (tǒ)</i>	...
組	<i>tsu¹</i>	<i>tsuó¹</i>	<i>so</i>	<i>tó (tò)</i>	<i>tso'o</i>
蘇	<i>su¹</i>	<i>suó²</i>	<i>so</i>	<i>tó (tò)</i>	...
孤	<i>ku¹</i>	<i>kuó¹</i>	<i>ko</i>	<i>kó (cò)</i>	...
古	<i>ku²</i>	<i>kuó²</i>	<i>ko</i>	<i>kó₂ (cò)</i>	<i>ko</i>
苦	<i>k'u²</i>	<i>k'uó²</i>	<i>ko</i>	<i>k'ó₂ (khò)</i>	...
五	<i>ñu₁</i>	<i>ñguó₁</i>	<i>go</i>	<i>ñó (ngò)</i>	...
途	<i>du₁</i>	<i>d'uó₁</i>	<i>lo</i>	<i>dó₁ (đò)</i>	<i>do</i>
土	<i>l'u²</i>	<i>l'uó²</i>	<i>lo</i>	<i>l'ó₂ (thò)</i>	<i>l'o</i>
圖	<i>du₁</i>	<i>d'uó₁</i>	<i>to</i>	<i>dó₁ (đò)</i>	<i>do</i>
村	<i>du₁</i>	<i>d'uó₁</i>	<i>lo</i>	<i>dó₁ (đò)</i>	<i>do</i>
布	<i>pu¹</i>	<i>uó¹</i>	<i>po (ho)</i>	<i>bú- (bò)</i>	..
路	<i>lu₃</i>	<i>luó₃</i>	<i>ro</i>	<i>lót (lò)</i>	<i>lo</i>

CHINOIS VII^e SIÈCLE KAN-ON (1) SINO-ANNAMITE TRANSCRIPTION TIBÉTAINE VIII^e SIÈCLE

Rime 虞

1. — K'ai-k'eu.

須	<i>siu¹</i>	<i>siu²</i>	<i>siyu (shu)</i>	<i>tu (tu)</i>	...
輸	<i>siu¹</i>	<i>siu¹</i>	<i>siyu (shu)</i>	<i>t'u (thu)</i>	...
采	<i>tsiu¹</i>	<i>ts'iu¹</i>	<i>siyu (shu)</i>	<i>ču (chu)</i>	...
駐	<i>čiu³</i>	<i>čiu³</i>	<i>liyu (chu)</i>	<i>ču (chu)</i>	...
往	<i>jiu₂</i>	<i>j'iu₂</i>	<i>liyu (ehu)</i>	<i>ču₁ (chu)</i>	...
主	<i>tsiu₂</i>	<i>tsiu₂</i>	<i>siyu (shu)</i>	<i>ču² (chü)</i>	...
儒	<i>ñiu₂</i>	<i>ñziu₁</i>	<i>ziyu (ju)</i>	<i>ñu (nhu)</i>	...
聚	<i>ts'iu³</i>	<i>ts'iu³</i>	<i>siyu (shu)</i>	<i>t'u² (thu)</i>	...

2. — Ho-k'eu.

拘	<i>k^yäiu¹</i>	<i>k^yäu¹</i>	<i>ku</i>	<i>kqu (câu)</i>	...
區	<i>k^yäiu¹</i>	<i>k^yäu¹</i>	<i>ku</i>	<i>ñqu₁ (ngâu)</i>	...
寓	<i>ñ^yäiu₃</i>	<i>ñg^yäu₃</i>	<i>gu</i>	<i>ñqu⁴ (ngäu)</i>	'gu
偶	<i>ñ^yäiu₂</i>	<i>ñg^yäu₂</i>	<i>gu</i>	<i>ñü¹ (ngüu)</i>	...
虞	<i>n^yäiu₂</i>	<i>ñg^yäu₂</i>	<i>gu</i>	<i>ñü¹ (ngüu)</i>	...
驅	<i>k^yäiu¹</i>	<i>k^yäu¹</i>	<i>ku</i>	<i>k'üü (khüu)</i>	k'u
紆	<i>'yäiu¹</i>	<i>'yäu¹</i>	<i>u</i>	<i>zu (du)</i>	...
于	<i>'yäiu₁</i>	<i>'yäu₁</i>	<i>u</i>	<i>bu</i>	...
無	<i>m^yäiu₁</i>	<i>nvu₁</i>	<i>bu</i>	<i>βó (vò)</i>	...
符	<i>b^yäiu₁</i>	<i>v'u₁</i>	<i>pu (fu)</i>	<i>ɣu₁ (phü)</i>	...
扶	<i>b^yäiu₁</i>	<i>v'u₁</i>	<i>pu (fu)</i>	<i>ɣu₁ (phü)</i>	p'u
夫	<i>b^yäiu₁</i>	<i>v'u₁</i>	<i>pu (fu)</i>	<i>ɣu (phu)</i>	'bu

On ne peut s'étonner que la rime 虞 manque d'homogénéité. En effet les mots qui s'y rencontrent provenaient de diverses séries de la langue archaïque. A côté des mots à vocalisme *iu* rimant avec *u* (r. 模), *ò* (r. 麻), on trouve un certain nombre des mots à vocalisme *üu* rimant avec les mots en *iüu* (r. 幽 尤), *éu* (r. 蕭) etc.

CHINOIS ARCHAÏQUE

CHINOIS MOYEN

愚
隅
樞
駒
孛
具

ñäu₁
ñäu₁
käu¹
käu¹
päu¹
käu³

ñ^yäiu₁
ñ^yäiu₁
k^yäiu¹
k^yäiu¹
p^yäiu¹
k^yäiu³

(1) A la rime 鐘, *käion* devient en japonais *kuwiyou*, *kiyou*, *kyō*; à la rime 虞, on atteindrait *ch k^yäiu* = jap. *kuwiyu*, *kyu* et non *ku*; mais dans le premier cas l'altération est d'origine japonaise, *uwi* se réduisant régulièrement à *i*. Au contraire *k^yäiu* a déjà subi une altération en chinois, *k^yäu*, avant de devenir japonais *ku*.

D'autre part, la série à finale *iu* s'était augmentée de plusieurs mots dont la finale archaïque *iũu* s'était simplifiée en *iu*. Ceux-ci étaient distincts des précédents, bien qu'ils rimassent tous entre eux, à l'époque des Tcheou, et on ne peut supposer qu'ils avaient eux aussi une finale *ũu*, car la comparaison avec les langues thâi montre nettement que la voyelle chinoise était *ũ*, et non *ü* : en effet le siamois a dans les mots correspondants un *ǻ*, équivalent normal de chinois *ũ*.

	CHINOIS ARCHAÏQUE	CHINOIS MOYEN	SIAMOIS
主	<i>tšiu²</i>	<i>tšiu</i>	<i>čǻó</i>
柱	<i>jiũ₂</i>	<i>jiu₂</i>	<i>šǻó²</i>

II. — LA VOYELLE ò.

1. — Finale iò.

R. 魚

La rime 魚 présente une finale qui a toujours *i* médial, et dont la voyelle principale est régulièrement rendue par *o* en kan-on, et par *ũ* en sino-annamite. En restituant cette voyelle, on peut hésiter entre *u* sans changement, et *o* devenu *ũ* tardivement sous l'influence de *i* médial, puisque s.-jap. *o* rend également ch. *o* et ch. *u*. En chinois archaïque la finale était certainement *iò*; au X^e siècle, elle était non moins sûrement *iũ*. La date à laquelle commença le changement me paraît indiquée par Yen Tche-t'ouei quand il dit que « dans le Nord, on prononce 如 comme 儒 ». A mon avis cette phrase ne peut se comprendre que d'une façon : dès la fin du VI^e siècle, *iò* était déjà devenu *iũ* dans les mots à initiale *ñ* de la rime 魚, tandis que probablement, dans les mots ayant la même initiale de la rime 虞, *iu* était devenue *iü* : 如 *ñiò₁* > *ñiũ₁*; 儒 *ñiu₁* > *ñiü₁*. La différence peu sensible expliquerait, d'une part, que Yen Tche-t'ouei déclare les sons identiques, et de l'autre, que Lou Fa-yen, avec le même Yen Tche-t'ouei et ses autres amis classe 如 à une rime et 儒 à l'autre. C'est ici un cas où, par archaïsme, en s'appuyant sur les fan-ts'ie des anciens dictionnaires, les auteurs du *Ts'ie-yun* ont maintenu entre deux rimes une séparation que nous savons par l'un d'eux avoir dans certains cas cessé d'exister de leur temps. Cette transformation de *iò* en *iũ*, commencée dès avant la composition du *Ts'ie-yun* (1), était achevée avant la fin

(1) Comme il m'est impossible de savoir l'étendue du changement noté par Yen Tche-t'ouei, j'ai maintenu partout pour l'époque du *Ts'ie yun* la vocalisation *iò* que les auteurs de cet ouvrage considéraient comme correcte même pour le mot 如. D'autre part j'admets partout *iũ* pour l'époque du kan-on, mais je ne suis pas certain que l'évolution ait été déjà achevée à cette époque et que tous les mots aient déjà eu la nouvelle vocalisation, quelle que fût leur initiale. — J'écris *iũ* parce que je ne connais pas plus précisément le timbre de *u*.

des T'ang, comme le montre le sino-annamite. Comme *u* n'existe pas en tibétain, le manuscrit chinois-tibétain de Touen-houang le rend tantôt par *u* tantôt par *i*.

	CHINOIS		KAN-ON	CHINOIS		SINO-ANNAMITE	
	VII ^e SIÈCLE	VIII ^e SIÈCLE		IX ^e SIÈCLE	TRANSCRIPTION	TIBÉTAINE	
居	<i>k^hiò¹</i>	<i>k^hiur¹</i>	<i>kiyo (kyo)</i>	<i>k^hiur¹</i>	<i>kúr (cúr)</i>	<i>k</i>	
去	<i>k^hiò₂</i>	<i>k^hiur²</i>	<i>kiyo (kyo)</i>	<i>k^hiur²</i>	<i>k'úr₂ (khúr)</i>	..	
渠	<i>g^hiò₁</i>	<i>g^hiur₁</i>	<i>kiyo (kyo)</i>	<i>g^hiur₁</i>	<i>kúr₁ (cúr)</i>	<i>gu</i>	
魚	<i>ñ^hiò₁</i>	<i>ñ^hiur₁</i>	<i>giyo (kyo)</i>	<i>ñ^hg^hiur₁</i>	<i>ñúr (ngür)</i>	...	
許	<i>ʒ^hiò¹</i>	<i>ʒ^hiur¹</i>	<i>kiyo (kyo)</i>	<i>ʒ^hiur¹</i>	<i>húr</i>	...	
呂	<i>l^hiò₂</i>	<i>l^hiur₂</i>	<i>riyo (kyo)</i>	<i>l^hiur₂</i>	<i>lúr₁ (lür)</i>	...	
御	<i>ñ^hiò₃</i>	<i>ñ^hg^hiur₃</i>	<i>giyo (kyo)</i>	<i>ñ^hg^hiur₃</i>	<i>ñúr⁴ (ngür)</i>	<i>'gu</i>	
鉅	<i>g^hiò₃</i>	<i>g^hiur₃</i>	<i>kiyo (kyo)</i>	<i>g^hiur₃</i>	<i>kúr₄ (cür)</i>	<i>gi</i>	
初	<i>tʂ^hiò¹</i>	<i>tʂ^hiur¹</i>	<i>siyo (sho)</i>	<i>tʂ^hiur</i>	<i>sür (xur)</i>	...	

III. — LA DIPHTONGUE *üu*.

R. 侯尤幽.

Pour ces trois rimes t'ong-yong, j'avais admis autrefois à la suite de Schaank les restitutions *ou*, *iou* (1). Mais M. Karlgren (2) a prouvé qu'en réalité la diphtongue était *üu* (qu'il écrit *au*), et je me range à son avis. En effet, la comparaison avec les langues thâi montre que la voyelle archaïque était *ür* et non *ò* : celles-ci ont *qó* ; or j'ai déjà dit ci-dessus que le thâi *ǎ* répond régulièrement au chinois archaïque *ür*, tandis qu'au chinois archaïque *ò* répond le thâi *ür*.

	CHINOIS ARCHAÏQUE	CHINOIS MOYEN	SIAMOIS
九	<i>kiür²</i>	<i>k^hiür²</i>	<i>kqó₃</i>
舊	<i>giür₃</i>	<i>g^hiür₃</i>	<i>kqó₁</i>
愁	<i>dʒiür₁</i>	<i>dʒiür₁</i>	<i>sqó₃</i>
遊	<i>bür₂</i>	<i>bür₂</i>	<i>p'qó₁</i>
幽	<i>lür₃</i>	<i>lür₃</i>	<i>lqó₂</i>
丘	<i>tür²</i>	<i>tür²</i>	<i>tqó₃</i>
	<i>k'ür¹</i>	<i>k^h'ür¹</i>	<i>k'qó₂</i>

Dans les mots sans *i* médial, le kan-on a *ou*, le sino-annamite *qu*, (*âu*), le manuscrit sino-tibétain *a'o*, *e'u*. Dans les mots à *i* médial, le kan-on a *iyu* ; le sino-annamite a généralement *ürü* (écrit *ru*), qui se réduit parfois à *u*, et moins souvent *qu* comme dans les mots sans *i* médial ; le manuscrit sino-tibétain a *üu*, *i'ü*, *i'o*. Les Japonais et les Tibétains n'ayant pas le son *ür*, et les Annamites n'ayant pas de diphtongue avec *ür* premier élément, n'ont pu rendre la diphtongue chinoise qu'approximativement.

(1) SCHAANK, *Ancient chinese Phonetics*, ap. *T'oung-pao*. IX, p. 36.

(2) KARLGREN, *loc. cit.* p. 674-678.

Dès la fin des T'ang *ừ* non précédé de *i* avait vu son articulation reculer et était devenu *o*, ainsi que le montre cette opposition en sino-annamite :

I^o Catégorie : Rime 候 *ừ* > *ou* = s.-ann. *qu* (*âu*)

III^o Catégorie : Rimes 尤 幽 *ừ* = s.-ann. *ừ* (*wu*)

La date où ce changement devint sensible à l'oreille ne peut être déterminée exactement : le kan-on *o* ne prouve rien, puisque *o* japonais rend indistinctement le chinois *o* et *u*.

CHINOIS VII ^e SIÈCLE	KAN-ON	CHINOIS IX ^e SIÈCLE	SINO-ANNAMITE	TRANSCRIPTION TIBÉTAINE
Rime 候				
口	<i>k'ừ²</i>	<i>kou (kō)</i>	<i>k'qu₂ (khâu)</i>	<i>k'a'o</i>
頭	<i>dừ₁</i>	<i>tou (tō)</i>	<i>dqu₁ (đâu)</i>	...
毋	<i>mừ₂</i>	<i>bou (bō)</i>	<i>mqu⁴ (mâu)</i>	...
與	<i>sừ²</i>	<i>sou (sō)</i>	<i>tqu₂ (đu)</i>	...
歐	<i>'ừ²</i>	<i>ou (ō)</i>	<i>qu₂ (tâu)</i>	...
樓	<i>lừ₁</i>	<i>rou (rō)</i>	<i>lqu (lâu)</i>	<i>le'u</i>
後	<i>ừ₃</i>	<i>kou (kō)</i>	<i>hqu₄ (hâu)</i>	<i>ha'o</i>
Rime 尤				
牛	<i>hừ₁</i>	<i>giu (gyū)</i>	<i>hừ₁ (ngư)</i>	...
九	<i>kừ²</i>	<i>kiu (kyū)</i>	<i>kừ₂ (cừ)</i>	<i>ku'u</i>
舊	<i>gừ²</i>	<i>kiu (kyū)</i>	<i>kqu₁ (câu)</i>	<i>ki'u</i>
抽	<i>ừ²</i>	<i>tiu (kyū)</i>	<i>sừ₂ (xừ)</i>	<i>c'e'u</i>
猶	<i>'ừ₁</i>	<i>iu (iū)</i>	<i>ừ₁ (du)</i>	<i>yu</i>
酒	<i>tsừ²</i>	<i>siu (shū)</i>	<i>tsừ₂ (tử)</i>	<i>tsu'u</i>
輶	<i>'ừ₁</i>	<i>iu (yū)</i>	<i>ừ₁ (du)</i>	<i>y'i'o</i>
攸	<i>'ừ₁</i>	<i>iu (yū)</i>	<i>ừ₁ (du)</i>	<i>y'i'o</i>
愁	<i>dxừ₁</i>	<i>siu (shū)</i>	<i>squ (sdu)</i>	...
阜	<i>pừ²</i>	<i>pu (fū)</i>	<i>pu (phu)</i>	<i>p'u</i>
Rime 幽				
樛	<i>kiừ¹</i>	<i>kiu (kyū)</i>	<i>kừ₁ (cư)</i>	...
秋	<i>tsừ¹</i>	<i>siu (shū)</i>	<i>từ₁ (thư)</i>	..
收	<i>siừ¹</i>	<i>siu (shū)</i>	<i>l'qu (thâu)</i>	..
就	<i>dxừ¹</i>	<i>siu (shū)</i>	<i>từ₄ (tư)</i>	...
囚	<i>ừ¹</i>	<i>siu (shū)</i>	<i>tu₁ (tù)</i>	...
幽	<i>'ừ¹</i>	<i>iu (yū)</i>	<i>u (u)</i>	...
幼	<i>'ừ¹</i>	<i>iu (yū)</i>	<i>qu² (âu)</i>	...
由	<i>'ừ₁</i>	<i>iu (yū)</i>	<i>ừ₁ (dù)</i>	..

Les rimes 尤 幽 sont traitées en sino-annamite comme les mots au ho-k'eou de la rime 虞, ce qui est aisément explicable vu la ressemblance des finales *ừ* et *ừ* ; mais l'évolution moderne toute différente montre que les Chinois ne les confondirent pas.

Le chinois moyen a, on le voit, réduit à une seule finale les rimes 尤 et 幽 qui, en chinois archaïque, avaient chacune un vocalisme différent. Une série de mots rime avec *i*, *ái*, *ài*, et avait une finale *iu* ; ils ont pour correspondants des mots thâi à finale *ua*. Les autres riment avec *áu*, *àu*, et avaient dès l'origine une finale *ïu* ; ils ont pour correspondants des mots thâi à finale *ǎo*. Je citerai seulement quelques mots du groupe à finale *iu* (1).

	CHINOIS ARCHAÏQUE	CHINOIS MOYEN	SIAMOIS
斤 牛 豈 謀 夫 醜	<i>k'iu</i> ¹	<i>k^y'iǝu</i> ¹	<i>k'ua</i>
	<i>niu</i> ¹	<i>n^y'iǝu</i> ₁	<i>nuǎ</i>
	<i>diu</i> ₃	<i>dǝu</i> ₃	<i>l'ua</i> ₁
	<i>miu</i> ¹	<i>m^y'iǝu</i> ₁	<i>muǎ</i> ₃
	<i>piu</i> ¹	<i>p^y'iǝu</i> ¹	<i>p'ua</i> ₂
	<i>tɕ'iu</i> ²	<i>tɕ^y'iǝu</i> ²	<i>juǎ</i> ₃

CHAPITRE IV.

LES VOYELLES CENTRALES.

Le chinois moyen (dialecte de Tch'ang-ngan) possédait deux *a* différents, l'un grave *á*, l'autre aigu *à*, avec toutes sortes de finales. Le premier ne se rencontre avec *i* médial que lorsqu'il est suivi d'une gutturale : *ian*, *iak* ; au contraire, la diphtongue *ia* est très fréquente.

I. — LA VOYELLE *á*.

Cette voyelle n'offrant aucune difficulté, je me contente de donner quelques exemples aux diverses finales sans autre explication.

á.

Rimes 歌 戈.

	CHINOIS MOYEN		KAN-ON	SINO-ANNAMITE	TRANSCRIPTION
	VII ^e SIÈCLE	VIII ^e SIÈCLE			TIBÉTAINE
阿	<i>'á</i> ¹	<i>'á</i> ¹	<i>a</i>	<i>a</i>	<i>'a</i>
羅	<i>lá</i> ₁	<i>lá</i> ₁	<i>ra</i>	<i>la</i>	<i>la</i>
歌	<i>ká</i> ¹	<i>ká</i> ¹	<i>ka</i>	<i>ka (ca)</i>	<i>ka</i>

(1) Pour les mots à fin *ïu* et leurs correspondants siamois, voir ci-dessus, p. 84. — Cette finale *iu* que je restitue ici pour le chinois archaïque est peu satisfaisante, et je ne la donne que provisoirement et sous réserves.

佐
可
多
磨
他
坐
和
果

tsá³
k'á²
tá¹
má₁
l'á¹
dʒud₂
ʒud¹
kud²

tsá³
k'á²
tá¹
mbá₁
l'á¹
dʒ'ud₂
ʒud¹
kud²

sa
ka
la
ba
la
sa
kuwa (kwa)
kuwa (kwa)

ta (ta)
k'a₂ (khá)
da (đá)
ma
l'a (lha)
tʉa₁ (toá)
hʉa (hoa)
kʉa₂ (quá)

tsa
ha
ta
'ba
...
...
hwa
...

án, át.

Rimes 寒桓.

安
漢
干
壇
贊
散
蘭
觀

án¹
ʒán³
kán¹
dán₁
tsán³
sán³
lán₁
kuán¹

'án¹
ʒán³
kán
d'án¹
tsán³
sán³
lán₁
kuán¹

an
kan
kan
tan
san
san
ran
kuwan (kwan)

aŋ (an)
haŋ² (hán)
kaŋ (can)
daŋ (đán)
saŋ² (láŋ)
taŋ² (tán)
laŋ (lan)
kuaŋ (quan)

...
han
...
...
...
san
...
...
kwan

葛
薩
達
曷
刺

kát⁴
sát⁴
dát₁
yát₁
lát₁

kát⁴
sát⁴
d'át₁
y'át₁
lát₁

katu (katsu)
salu (satsu)
tatu (latsu)
katu (katsu)
ratu (ratsu)

kaŋ² (cát)
laŋ² (tát)
dát₁ (dát)
haŋ₁ (hát)
laŋ₁ (lát)

...
...
...
...
...

ám, áp.

Rimes 談覃.

感
甘
敢
南
三
藍
含
諳

kám²
kám¹
k'ám²
nám₁
sám¹
lám₁
yám₁
'ám¹

kám²
kám¹
k'ám²
nám₁
sám¹
lám₁
yám₁
'ám¹

kan
kan
kan
dan
san
ran
kan
an

kam₂ (cám)
kam (cam)
k'am₂ (khám)
nam (nam)
lam
lam
ham₁ (hám)
am

...
...
...
...
...
...
...
...

答
納
合
雜
臘

táp⁴
náp₁
yáp₁
dʒáp₁
láp₁

táp⁴
ndáp₁
y'áp₁
dʒ'áp₁
láp₁

tapu (tō)
dapu (dō)
kapu (kō)
sapu (sō)
rapu (rō)

tap² (táp)
nap₁ (nap)
hap₁ (háp)
tap₁ (háp)
lap₁ (láp)

...
...
...
...
...

áu.

Rime 豪.

高	<i>káu¹</i>	<i>káu¹</i>	<i>kou (kō)</i>	<i>kaø (cao)</i>	<i>ke'u</i>
好	<i>χáu²</i>	<i>χáu²</i>	<i>kou (kō)</i>	<i>haγ₂ (hǎo)</i>	<i>ha'u</i>
道	<i>dáu₂</i>	<i>d'áu₂</i>	<i>tou (tō)</i>	<i>ɖaγ₄ (đǎo)</i>	...
草	<i>ts'áu²</i>	<i>ts'áu²</i>	<i>sou (sō)</i>	<i>l'aγ₂ (thǎo)</i>	...
飽	<i>páu¹</i>	<i>páu¹</i>	<i>pou (hō)</i>	<i>baγ (bao)</i>	<i>pa'o</i>
勞	<i>láu²</i>	<i>láu₂</i>	<i>rou (rō)</i>	<i>laγ⁴ (lǎo)</i>	<i>a'u</i>

ái.

Rimes 哈灰.

塞	<i>sái¹</i>	<i>sái¹</i>	<i>sai¹</i>	<i>taɛ (tai)</i>	<i>sa'i</i>
載	<i>tsái³</i>	<i>tsái³</i>	<i>sai²</i>	<i>taɛ (tai)</i>	<i>tsa'i</i>
哀	<i>'ái¹</i>	<i>'ái¹</i>	<i>ai</i>	<i>aɛ (ai)</i>	..
殆	<i>lái³</i>	<i>lái³</i>	<i>tai</i>	<i>ɖaɛ² (đái)</i>	<i>ta'i</i>
丙	<i>nudi₃</i>	<i>ndudi₃</i>	<i>dai</i>	<i>nóɛ₄ (nôi)</i>	<i>'dwa'i</i>
迴	<i>γuí₁</i>	<i>γ'uí₁</i>	<i>kuwai (kwai)</i>	<i>hóɛ₁ (hôi)</i>	<i>hwe'i</i>
會	<i>γuí₃</i>	<i>γ'uí₃</i>	<i>kuwai (kwai)</i>	<i>hóɛ₄ (hôi)</i>	<i>hwa'i</i>
罪	<i>dzúi₂</i>	<i>dz'úi₂</i>	<i>sai</i>	<i>tóɛ₄ (tôi)</i>	...
雷	<i>luái₁</i>	<i>luái₁</i>	<i>rai</i>	<i>lóɛ (lòi)</i>	..

ân ák, iân iân

R. 陽唐.

Les rimes 陽 et 唐 sont t'ong-yong dans le *Ts'ie yun*, ce qui indique que la voyelle était la même, puisque Lou Fa-yen sépare *á* de *à* et de *iâ*, et *ám* de *àm* et *iâm*. Le manuscrit tibétain-chinois Pelliot indique de plus que cet *a* était grave, car ceux qui l'ont écrit, gênés par le timbre tout différent (*à* ou *a*) de *a* tibétain, l'ont rendu plus souvent par *o* que par *a*, qu'il soit ou non précédé de *i*. Il faut donc admettre également *ân* et *iân*.

L'étude de la langue archaïque confirme absolument cette hypothèse. Le chinois archaïque possédait en effet deux séries *ân* de timbre différent, l'une avec un *á* postérieur qui s'est maintenu en chinois moyen et forme les rimes 陽 唐, l'autre avec un *à* antérieur qui s'est transformé en *è*, et a donné une partie importante des rimes 庚 耕. Voici quelques exemples :

án ián		àn iàn	
CHINOIS ARCHAÏQUE	CHINOIS MOYEN	CHINOIS ARCHAÏQUE	CHINOIS MOYEN
當 <i>tán¹</i>	<i>tán¹</i>	庚 <i>kán¹</i>	<i>kèn¹</i>
糠 <i>k'án¹</i>	<i>k'án¹</i>	更 <i>kán³</i>	<i>kèn³</i>
良 <i>lán₁</i>	<i>lán₁</i>	彭 <i>bán₁</i>	<i>bèn₁</i>
桑 <i>sán¹</i>	<i>sán¹</i>	育 <i>mán₁</i>	<i>mèn₁</i>
堂 <i>dán₁</i>	<i>dán₁</i>	行 <i>γán₂</i>	<i>γèn₂</i>
皇 <i>γludán₁</i>	<i>γuan₁</i>	橫 <i>γuán₁</i>	<i>γuèn₁</i>
皇 <i>kuán¹</i>	<i>kuán¹</i>	閉 <i>puán¹</i>	<i>puèn¹</i>
光 <i>kán¹</i>	<i>kán¹</i>	開 <i>kuán¹</i>	<i>kuèn¹</i>
剛		觥	
强 <i>k'ian¹</i>	<i>k^yian¹</i>	京 <i>kian¹</i>	<i>k^yien¹</i>
將 <i>tsian¹</i>	<i>tsian¹</i>	卿 <i>k'ian¹</i>	<i>k^yien¹</i>
上 <i>žian₁</i>	<i>žian₁</i>	迎 <i>nián₁</i>	<i>n^yien₁</i>
方 <i>puidán¹</i>	<i>p^yuidán¹</i>	兵 <i>pián¹</i>	<i>p^yien¹</i>
亡 <i>muidán₁</i>	<i>m^yuidán₁</i>	明 <i>mian₁</i>	<i>m^yien₁</i>
王 <i>'uidán₁</i>	<i>'^yuidán₁</i>	盟 <i>mian₃</i>	<i>m^yien₃</i>
陽 <i>'idán₁</i>	<i>'^yidán₁</i>	莖 <i>'ian₁</i>	<i>'^yien₁</i>
張 <i>tsian¹</i>	<i>tsian¹</i>	享 <i>žian¹</i>	<i>ž^yien¹</i>
洋 <i>'idán₁</i>	<i>'^yidán₁</i>	兒 <i>žuidán¹</i>	<i>ž^yuien¹</i>

Les finales *àn iàn* du chinois archaïque ayant ainsi disparu avant la formation du chinois moyen, celui-ci n'a plus que la série *án ián* qui s'est conservée sans modification jusqu'à nos jours.

	CHINOIS VII ^e SIÈCLE	CHINOIS VIII ^e SIÈCLE	KAN-ON	CHINOIS IX ^e SIÈCLE	SINO-ANNAMITE TRANSCRIPTION	TIBÉTAINE
康	<i>k'án¹</i>	<i>k'av¹</i>	kau (kō)	<i>k'av¹</i>	<i>k'an (khang)</i>	khan
傍	<i>bán₁</i>	<i>b'av₁</i>	pau (hō)	<i>b'av₁</i>	<i>ban₁ (bang)</i>	bo
當	<i>tán¹</i>	<i>táv¹</i>	tau (tō)	<i>táv¹</i>	<i>dan (đang)</i>	..
郎	<i>lán₂</i>	<i>láv₂</i>	rau (rō)	<i>láv₂</i>	<i>luon₁ (luong)</i>	...
曠	<i>k'udán³</i>	<i>k'udáv³</i>	kuwau (kō)	<i>k'udáv³</i>	<i>k'udán² (khoáng)</i>	kho
廣	<i>kuán²</i>	<i>kuáv²</i>	kuwau (kō)	<i>kuáv²</i>	<i>kuán₂ (quáng)</i>	...
黃	<i>γuán₁</i>	<i>γ'udáv₁</i>	kuwau (kō)	<i>γ'udáv₁</i>	<i>huan (hoang)</i>	...
相	<i>sidán³</i>	<i>siáv³</i>	siyau (shō)	<i>siáv²</i>	<i>tuon² (tuóng)</i>	syo
將	<i>tsidán³</i>	<i>tsiáv³</i>	siyau (shō)	<i>tsiáv³</i>	<i>tuon² (tuóng)</i>	tsyö
兩	<i>l^yidán₂</i>	<i>l^yiáv₂</i>	riyau (ryō)	<i>liáv₂</i>	<i>luon₁ (luong)</i>	lyo
賞	<i>šidán²</i>	<i>šiáv²</i>	siyau (shō)	<i>šidáv²</i>	<i>l'ron₂ (thuong)</i>	so
强	<i>g^yidán₁</i>	<i>g^yiáv₁</i>	kiyau (kyō)	<i>g^yidáv₁</i>	<i>kuon₁ (cuong)</i>	...
王	<i>'^yuidán₁</i>	<i>'^yuidáv₁</i>	wau (ō)	<i>'^yuidáv₁</i>	<i>vron (vrong)</i>	..
况	<i>ž^yuidán³</i>	<i>ž^yuidáv³</i>	kuwau (kō)	<i>ž^yuidáv³</i>	<i>k'uan² (khoáng)</i>	...
防	<i>b^yuidán₃</i>	<i>v'udáv₃</i>	pau (hō)	<i>v'udáv₃</i>	<i>žon₁ (phong)</i>	..
亡	<i>m^yuidán₁</i>	<i>nuáv₁</i>	bau (bō)	<i>nuáv₁</i>	<i>šan₁ (vang)</i>	...
各	<i>kák⁴</i>	<i>káy⁴</i>	kaku	<i>káy⁴</i>	<i>kak² (cac)</i>	..
作	<i>tsák⁴</i>	<i>tsáy⁴</i>	saku	<i>tsáy⁴</i>	<i>tak² (tac)</i>	..
莫	<i>mák₁</i>	<i>mbáy₁</i>	baku	<i>mbáy₁</i>	<i>mak₁ (maq)</i>	...
落	<i>lák₁</i>	<i>láy₁</i>	raku	<i>láy₁</i>	<i>lak₁ (lac)</i>	lăg
鄴	<i>kuák⁴</i>	<i>kuáy⁴</i>	kuwaku (kwaku)	<i>kuáy⁴</i>	<i>kuak² (quác)</i>	...
畧	<i>l^yidák₁</i>	<i>l^yidáy₁</i>	riyaku (ryaku)	<i>l^yidáy₁</i>	<i>luok₁ (luoc)</i>	...
藥	<i>'idák₁</i>	<i>'idáy₁</i>	yaku	<i>'idáy₁</i>	<i>žuok₁ (duoc)</i>	...

II. — LA VOYELLE *à*.

On trouve *à* non précédé de *i* en syllabe ouverte et avec toutes sortes de finales, sauf les gutturales : *à, àn, àt, àm, àp, ài, àu* avec ou sans *u* médial. Les lettrés chinois de l'époque des Song le placent toujours à la 2^e ligne des tableaux dont la première ligne a la voyelle *à*. Le kan-on et le sino-annamite le rendent régulièrement par *a* sans le distinguer de *á*, ces langues ne possédant qu'un seul *a* (1).

Cet *à* semble avoir été très palatal et avoir eu de très bonne heure une influence marquée sur les initiales qui tendent à devenir mouillées à son contact. Au début des T'ang cette palatalisation ne paraît guère que sporadiquement :

啞	Fan-ts'ie :	女	閑	<i>n^y àn₁</i>
蕨	Fan-ts'ie :	女	版	<i>n^y àn₂</i>
簪	Fan-ts'ie :	武	板	<i>m^y àn₂</i>
鏡	Fan-ts'ie :	女	交	<i>n^y àu₁</i>
鮑	Fan-ts'ie :	防	交	<i>b^y àu₃</i>
霸	Fan-ts'ie :	必	駕	<i>b^y às</i>
羈	Fan-ts'ie :	女	加	<i>n^y à₁</i>
賴	Fan-ts'ie :	丘	檻	<i>k^y àm²</i>
徹	Fan-ts'ie :	許	鑑	<i>ç^y àm²</i>
竊	Fan-ts'ie :	求	蟹	<i>g^y ài₂</i>
	Fan-ts'ie :	方	賣	<i>p^y ài²</i>

Il est malheureusement difficile de tirer une conclusion définie de ces quelques mots. Je crois qu'il faut distinguer les mots usuels et les mots rares : dans les premiers, comme 羈霸, la palatalisation existait véritablement dès cette époque ; dans les autres au contraire, le *Ts'ie yun* reproduirait des fan-ts'ie anciens, datant d'une époque où les initiales des mots de la troisième catégorie n'étaient pas encore palatalisées : ce seraient des fan-ts'ie remontant à la langue archaïque, et il ne faudrait pas les interpréter d'après les règles de lecture de la langue moyenne.

Quoi qu'il en soit de la période antérieure, cette influence palatalisatrice se fit sentir très nettement vers le milieu des T'ang sur toutes les initiales à articulation reculée, où la mouillure, en élargissant le contact sur le palais, servit à rapprocher l'articulation de la consonne de celle de la voyelle. Au IX^e siècle le sino-annamite montre clairement que les gutturales initiales étaient devenues mouillées, car il les rend exactement comme les palatales (1). Naturellement au ho-k'ou, l'*u* médial a arrêté toute influence de la voyelle sur l'initiale et celle-ci n'a pas changé.

(1) Cf. BEFEO. XVI, v, 67-70.

à.

Rime 麻.

	CHINOIS MOYEN VII ^e SIÈCLE	CHINOIS MOYEN VIII ^e SIÈCLE	KAN-ON	CHINOIS MOYEN X ^e SIÈCLE	SINO-ANNAMITE	TIBÉTAİN
嘉	kà ¹	kà ¹	ka	k ^y à ¹	za (gia)	ka'a
駕	kà ³	kà ³	ka	k ^y à ³	zà ² (gid)	ga
雅	ñà ₂	ñgà ₂	ga	ñg ^y à ₂	ñà ⁴ (nhā)	'ga
馬	mà ₂	mbà ₂	ba	mbà ₂	ma ⁴ (mā)	...
下	γà ₂	γ'à ₂	ka	γ ^y 'à ₂	ha ₄ (hā)	...
沙	ṣà ¹	ṣà ¹	ṣa	ṣà ¹	ṣa (sa)	..
巴	pà ¹	pà ¹	pa (ha)	pà ¹	ba (ba)	..
瓜	kuà ¹	kuà ¹	kuwa (kwa)	kuà ¹	kya (qua)	...
花	χuà ¹	χuà ¹	kuwa (sewa)	χuà ¹	hya (hna)	...
瓦	ñuà ₂	ñguà ₂	guwa (gwa)	ñguà ₂	ñya ₄ (ngoā)	...

àn, àt.

Rime 山 刪.

山	ṣàn ¹	ṣàn ¹	san	ṣàn ¹	ṣoŋ (soŋ)	...
產	ṣàn ²	ṣàn ²	san	ṣàn ²	ṣoŋ ₂ (sōŋ)	..
間	kàn ¹	kàn ¹	kan	k ^y àn ¹	zaŋ (gian)	..
雁	hàn ₃	hàn ₃	gan	h ^y àn ₃	ñan ₄ (nhāŋ)	...
殺	ṣàt ⁴	ṣàt ⁴	satu (satsu)	ṣàt ⁴	ṣa ¹ ₂ (sát)	..
八	pàt ⁴	pàt ⁴	patu (hatsu)	pàt ⁴	bat ² (bát)	...

àm, àp.

Rime 咸.

咸	γàm ₁	γ'am ₁	kan	γ ^y 'àm ₁	ham ₁ (hām)	...
監	kàm ¹	kàm ¹	kan	k ^y 'àm ¹	zam (giam)	..
嚴	hàm ₁	hàm ₁	gan	h ^y g'àm ₁	ñam (nhām)	...
鑑	kàm ³	kàm ³	kan	k ^y 'àm ³	zam ₂ (gidm)	...
鴨	'àp ⁴	'àp ⁴	apu (ō)	'àβ ⁴	ap ₂ (áp)	...
甲	káp ⁴	káβ ⁴	kapu (kō)	k ^y 'àβ ⁴	zap ₂ (gidp)	kǎb
洽	γàp ₄	γ'áβ ⁴	kapu (kō)	γ ^y 'àβ ₄	hap ₁ (hāp)	...

ài.

Rime 皆.

皆	kài ¹	kài ¹	kai	k ^y 'ài ¹	zae (giai)	...
誠	kài ³	kài ³	kai	k ^y 'ài ³	zae ₂ (gidi)	...
嘗	tṣài ¹	tṣài ¹	sai	tṣài ¹	tṣae (traï)	...
諧	γài ₁	γ'ài ₁	kai	γ ^y 'ài ₁	hae ₁ (hài)	...
懶	lài ₂	lài ₂	rai	lai ₂	lae ₄ (lài)	...
怪	kuài ³	kuài ³	kuwai (kwai)	kuài ³	kyae ₂ (qudi)	...
怪	puài ³	puài ³	pai (hai)	puài ³	bae ₂ (bdi)	...

àu.

Rime 肴.

交	kâu ¹	kâu ¹	kau (kō)	k ^y àu ¹	ʒaʒ (giao)	..
教	kâu ³	kâu ³	kau (kō)	k ^y àu ³	ʒaʒ ² (giáo)	...
巧	k'àu ²	k'àu ²	kau (kō)	k ^y àu ²	saʒ ₂ (xǎo)	...
包	pàu ¹	pàu ¹	pau (hō)	p ^y àu ¹	baʒ (bao)	...
巢	dʒ'àu ₁	dʒ'àu ₁	sau (sō)	dʒ'àu ₁	saʒ ₁ (sào)	..

III. — LA DIPHTONGUE ià.

ià.

R. 麻.

Précédé de *i* intercalaire, *à* est beaucoup moins fréquent. On le rencontre en syllabe ouverte, à la rime 麻 ou il existait encore au temps des Song; il est devenu *é* en kouan-houa moderne.

	CHINOIS MOYEN		KAN-ON	CHINOIS MOYEN	SINO-ANNAMITE	TIBÉTAİN
	VII ^e s.	VIII ^e s.		X ^e s.		
者	tʂià ²	tʂià ²	siya (sha)	tʂià ²	ʒa ₂ (giǎ)	...
若	ñià ₁	ñʒià ₁	ʒiya (ja)	ñʒià ₁	ñā (nha)	...
野	'ià ₃	'ià ₃	ya	'ià ₃	ʒa ₁ (da)	ya
社	ʒià ₂	ʒ'ià ₂	siya (sha)	ʒ'ià ₂	sa ⁴ (xǎ)	..
寫	sià ¹	sià ¹	siya (sha)	sià ¹	ta (ta)	...
謝	ʒià ₃	ʒià ₃	siya (sha)	ʒià ₃	ta ₁ (tǎ)	...

iàm, iàp.

R. 嚴凡.

La diphtongue *ià* existait également suivie de *m* et de *p*, aux rimes 嚴凡. Les rimes à *m* final ont en général de nombreuses analogies avec les rimes à *n* final; néanmoins, elles s'en différencient en ce que le *Ts'ie yun* les sépare en quatre groupes distincts au lieu de trois (*án, àn, ien*) seulement. Le quatrième de ces groupes est formé des deux rimes *t'ong-yong* 嚴凡, qui ne doivent être confondues ni avec *ám* (談覃), ni avec *àm* (咸銜), ni avec *iem* (鹽添); il a d'ailleurs une certaine affinité avec la rime 咸 puisque c'est ce caractère qui sert de fan-ts'ie à la rime 凡⁽¹⁾. Il faut donc restituer *iàm*. Cet *à*, que Lou

(1) Le fan-ts'ie de 凡, 符咸, qui, pris littéralement, donne *b^yàm*, est difficile à expliquer. Le fait que le ho-k'ou n'est pas noté est de peu d'importance: il en est souvent ainsi après une initiale labiale. Ainsi 方昉 髣訪 ont pour fan-ts'ie respectivement 府良, 分兩, 妃兩, 敷亮; M. KARLGREN a donné de ce fait une explication très sa-

Fa-yen note encore au VII^e siècle, s'était dès le siècle suivant infléchi en *e* sous l'influence de *i* médial, sauf dans les mots au ho-k'ou à initiale labiale ; dans ces mots, *i* avait été absorbé assez rapidement par *ü*, puis cet *ü*, sous l'influence de la dentilabiale, était devenu *u*, de sorte que *a* archaïque s'est maintenu jusqu'à nos jours (1) ; les mots ho-k'ou à initiales gutturales, d'ailleurs très rares, paraissent avoir perdu rapidement leur *u*, qui n'est noté ni en kan-on, ni en sino-annamite (2).

	CHINOIS		KAN-ON	CHINOIS	SINO-ANNAMITE
	VII ^e s.	VIII ^e s.		IX ^e s.	
嚴	ñ ^h iàm ₁	ñg ^h iem ₁	gén (gen)	ñg ^h iem ₁	niêm (nghiêm)
黔	g ^h iàm	g ^h iem ₁	kén (ken)	g ^h iem ₁	kiêm (kiêm)
乏	k ^h iàm ²	k ^h iem ²	kén (ken)	k ^h iem ²	k'iem ² (khiêm)
凡	p ^h uàm ¹	fuàm ¹	pén (hen)	fuàm ¹	ɣam (pham)
梵	b ^h uàm ₁	v'uàm ₁	pan (han)	v'uàm ₃	ɣam ₁ (phàm)
劍	b ^h uàm ₃	v'uàm ₃	pan (han)	v'uàm ₃	ɣam ₄ (phàm)
倚	k ^h uàm ³	k ^h iem ₃	kén (ken)	k ^h iem	kiêm ³ , kiêm
劫	'y uàm ²	'yiem ²	én (en)	'yiem ²	iêm ₂ (iêm)
脅	k ^h iáp ⁴	k ^h ieβ ⁴	képu (kyō)	k ^h ieβ ⁴	kiép ₁ (kiêp)
業	ɣ ^h iáp ⁴	ɣ ^h ieβ ⁴	képu (kyō)	ɣ ^h ieβ ⁴	hiép ² (hiêp)
塚	ñ ^h iáp ₁	ñg ^h ieβ ₁	gépu (gyō)	ñg ^h ieβ ₁	niép ₁ (nghiêp)
法	jiáp ₄	j'ieβ ₁	tépu (chō)	j'ieβ ₄ (3)	çiép ₁ (chiêp)
芝	p ^h uáp ⁴	fuáp ₁	papu (hō)	fuáp ⁴	ɣap ² (pháp)
芝	b ^h uáp ₁	v'uáp ₁	papu (hō)	v'uáp ₄	ɣap ₁ (pháp)

tisfaisante (p. 62-66). D'autre part, si le deuxième caractère du fan-ts'ie appartient à une autre rime, c'est évidemment dans le petit nombre de mots de la rime (il y en a cinq seulement) qu'il faut chercher la raison de cette anomalie ; il n'en est pas de même aux rimes des autres tons, 范梵乏, qui comptent un peu plus de mots que 凡. Mais il est difficile de comprendre pourquoi Lou Fa-yen a choisi le caractère 威, appartenant à une rime qui n'est pas t'ong-yong avec 凡, au lieu de 嚴 qui est t'ong-yong. Je crois que la finale, dès le temps de Lou Fa-yen était *uàm* et non *uàm*, ce qui explique le choix de 威 pour le fan-ts'ie. D'autre part, Hiu King-tsong me paraît avoir classé cette rime comme t'ong-yong avec 嚴 simplement parce que l'une et l'autre avaient leur partie rimante précédée d'un son aigu, tantôt labialisé (*ü*) dans 凡, tantôt non labialisé (*i*) dans 嚴. Souen Mien, dans sa recension publiée en 756 sous le titre de *T'ang yun*, avait corrigé ce fan-ts'ie qui lui avait déjà paru incompréhensible et l'avait remplacé par 浮芝 (*T'ang yun k'ao*, k. 2, 34a).

(1) M. KARLGRÉN, *loc. cit.*, p. 86 et 638, suppose que le *a* moderne dérive de *é* moyen (*ä* > *a*) par le même procédé de dépalatalisation de la voyelle après l'initiale labiale que j'ai supposé ci-dessus pour *ü* > *u* ; mais cette hypothèse ne permet pas de rendre compte des formes à voyelle *a* du kan-on et du sino-annamite.

(2) Mais il semble que l'annamite l'ait noté dans quelques mots empruntés anciennement et qui dérivent directement du chinois moyen et non du sino-annamite : par exemple *ɣuəm* 劍.

(3) Ce caractère a plusieurs lectures à des rimes diverses ; à la rime 乏, il a pour fan-ts'ie 直業.

Les mots à finales *ià*, *iàm* sont particulièrement intéressants parce qu'ils ont conservé, dans une certaine mesure, quelques traits de la langue archaïque. La diphtongue *ie* du chinois moyen (*ien iet*, *ieñ iek*, *iem iep*, etc.) a une double origine :

- 1° des mots à voyelle *é*, où *é* s'est diphtongué en *ie*,
- 2° des mots à diphtongue *ià*, où *à* est devenu *e* par métaphonie.

J'ai déjà dit qu'il subsiste une trace de ce fait en chinois moyen : les mots à initiales palatalisées (3^e catégorie des tableaux des rimes des Song) sont généralement des mots à vocalisme archaïque *ià*, et les mots à initiales non palatalisées (4^e catégorie des tableaux de rimes des Song) sont des mots à vocalisme archaïque *é*. Mais il ne faut pas attacher une valeur absolue à cette remarque, car, dès le temps de Lou Fa-yen, *i* récent avait commencé à palataliser l'initiale de certains mots à vocalisme archaïque *à*.

La différence entre *á*, *ià* et *é* remonte à ce qu'on pourrait appeler le sino-thaï, la langue commune d'où sont sortis d'une part le chinois et de l'autre les langues thaï, car, bien que le vocalisme de ces dernières soit en général bien simplifié, l'une d'elles au moins, le siamois, a gardé la trace de ce fait.

CHINOIS ARCHAÏQUE			SIAMOIS MOYEN			CHINOIS ARCHAÏQUE			SIAMOIS MOYEN			CHINOIS ARCHAÏQUE			SIAMOIS MOYEN		
<i>án</i>						<i>iàn</i>						<i>én</i>					
慢	<i>mán₃</i>	<i>mán₃</i>	<i>man₃</i>	箭	<i>dziàn₁</i>	<i>dziàn₁</i>	<i>sién¹</i>	天	<i>l'éñ¹</i>	<i>'ien¹</i>	<i>(l'én²)</i>						
接	<i>'án³</i>	<i>'án³</i>	<i>'an₁</i>	變	<i>pliàn</i>	<i>p^yien</i>	<i>plién</i>	片	<i>p'éñ¹</i>	<i>p'ien¹</i>	<i>p'én₁</i>						
鞍	<i>'án¹</i>	<i>'án¹</i>	<i>'an</i>	說	<i>suìàt⁴</i>	<i>suìet⁴</i>	<i>suàd₁</i>	血	<i>xluei⁴</i>	<i>xluiet⁴</i>	<i>hlúéd³</i>						
悍	<i>γán₃</i>	<i>γán₃</i>	<i>han²</i>	軒	<i>xiàn¹</i>	<i>xi^yien¹</i>	<i>kién</i>	見	<i>γén₃</i>	<i>γien₃</i>	<i>hèn₂</i>						
幹	<i>kán³</i>	<i>kán³</i>	<i>kan₁</i>	髓	<i>kiàn³</i>	<i>k^yien³</i>	<i>k'ien</i>	堅	<i>kén¹</i>	<i>kien¹</i>	<i>kèn₁</i>						
懶	<i>lán₂</i>	<i>lán₂</i>	<i>gran⁵</i>	聯	<i>liàn₁</i>	<i>li^yien₁</i>	<i>hlién</i>	千	<i>ts'éñ¹</i>	<i>ts'ien¹</i>	<i>sèn₃</i>						
<i>ám</i>						<i>iàm</i>						<i>ém</i>					
藍	<i>lám₁</i>	<i>lám₁</i>	<i>gram</i>	沾	<i>l'ém¹</i>	<i>l'iem¹</i>	<i>l'ém₂</i>						
探	<i>l'am³</i>	<i>l'am³</i>	<i>l'am₂</i>	兼	<i>klém¹</i>	<i>kiem¹</i>	<i>klém₃</i>						
<i>án, ián</i>						<i>iàn</i>						<i>én</i>					
廣	<i>kuán²</i>	<i>kuán²</i>	<i>kwañ₃</i>	平	<i>bliàn₁</i>	<i>b^yieñ₁</i>	<i>plién</i>	齋	<i>çén²</i>	<i>pién²</i>	<i>çén</i>						
皇	<i>γluán₁</i>	<i>γuán₁</i>	<i>hluan₃</i>	競	<i>giàn₃</i>	<i>g^yieñ₃</i>	<i>kién₁</i>	餅	<i>pén²</i>	<i>pién²</i>	<i>pèn₃</i>						
塘	<i>dán₁</i>	<i>dán₁</i>	<i>dan</i>					脛	<i>çén³</i>	<i>çiéñ³</i>	<i>k'èñ₃</i>						
娘	<i>nián₁</i>	<i>nián₁</i>	<i>nan</i>					勁	<i>kén¹</i>	<i>kién¹</i>	<i>k'èñ₂</i>						
象	<i>zián₃</i>	<i>zián₃</i>	<i>jan⁵</i>					錠	<i>dén₃</i>	<i>dién₃</i>	<i>dèn₃</i>						
<i>áu</i>						<i>iàu</i>						<i>éu</i>					
告	<i>káu³</i>	<i>káu³</i>	<i>klau₁</i>	線	<i>liàu₁</i>	<i>li^yieu₁</i>	<i>liéu₁</i>	了	<i>léu₂</i>	<i>lieu₂</i>	<i>lèu</i>						
報	<i>páu²</i>	<i>páu²</i>	<i>pau₁</i>	鮫	<i>giàu₁</i>	<i>g^yieu₁</i>	<i>giéu</i>	嬌	<i>kéu¹</i>	<i>kieu¹</i>	<i>kèu</i>						
豪	<i>γáu₁</i>	<i>γáu₁</i>	<i>hau₂</i>					消	<i>siéu¹</i>	<i>sieu¹</i>	<i>hiéu₂</i>						

	<i>ái</i>		<i>iài</i>	<i>éi</i>				
蓋	<i>kái²</i>	<i>kái²</i>	<i>kay₁</i>	n'existe pas en chinois.	鷄	<i>kéi¹</i>	<i>kíei¹</i>	<i>kqí₁</i>
袋	<i>dái₃</i>	<i>dái₃</i>	<i>t'ay₃</i>		底	<i>téi²</i>	<i>tíei²</i>	<i>tqí₂</i>
害	<i>γái₃</i>	<i>γái₃</i>	<i>hay₂</i>		啟	<i>k'éi</i>	<i>k'iei</i>	<i>k qí²</i>
類	<i>luái₃</i>	<i>luái₃</i>	<i>hlay</i>		洗	<i>séi</i>	<i>siei</i>	<i>sqí₂</i>

En résumé, *á*, *ià*, *é* du chinois archaïque sont représentés respectivement par *à*, *ié*, *è* siamois. Le siamois *ié* présente un infléchissement de sino-thaï *à* (sous l'influence de *i* précédent) remontant probablement au thaï commun, car aucune des langues thaï n'offre des traces d'un vocalisme *ià*; *à* n'a subsisté que dans les mots où *u* précédent avait fait tomber *i* en thaï commun.

CHAPITRE V.

LES VOYELLES ANTÉRIEURES.

Le dialecte de Tch'ang-ngan avait deux séries de voyelles antérieures, l'une non labialisée (*e*, *i*), l'autre labialisée (*ɛ* long ou bref).

I. — LES VOYELLES PALATALES NON LABIALISÉES.

1. — La voyelle *e*.

Le chinois archaïque avait possédé deux *e* de timbre distinct, l'un aigu, *é*, bref ou long, mais jamais précédé de *i*, et se rencontrant devant toutes sortes de finales, dentales, labiales, gutturales; l'autre grave, *è*, indifféremment précédé ou non de *i*, mais toujours suivi d'une gutturale. En chinois moyens la différence était moins tranchée: *é* s'était diphtongué en *ie*, où *e* moyen, d'articulation moins avancée, se rapprochait de *è*, tandis que celui-ci se maintenait tel quel. Puis peu à peu, *iè* à son tour commença à se confondre avec *ie* beaucoup plus fréquent, et *è* seul se conserva.

èn, *ièn*.

R. 庚 耕 清.

Non précédé de *i*, la finale *èn* est assez rare, et ne se rencontre qu'à la rime 耕 et à quelques mots de la rime 庚, où elle est quelquefois d'origine archaïque, mais où elle s'est le plus souvent formée aux dépens de *àn* archaïque.

	CHINOIS		KAN-ON	CHINOIS IX ^e SIÈCLE	SINO- ANNAMITE
	VII ^e SIÈCLE	VIII ^e SIÈCLE			
庚 更 生 耕 爭 孟 白 客 策	kèn ¹	kèv ¹	kau (kō)	kèv ¹	kǎn (canh)
	kèn ²	kèv ²	kau (kō)	kèv ²	kǎn (cánh)
	șèn ¹	șèv ¹	sau (sō)	șèv ¹	kǎn (sanh)
	kèn ¹	kèv ¹	kau (kō)	kèv ¹	kǎn (canh)
	tsèn ¹	tsèv ¹	sau (sō)	tsèv ¹	lǎn (tanh)
	mèn ³	mèv ³	bau (bō)	mèv ³	mǎn ¹ (manh)
	bék ⁴	b'èy ⁴	naku (haku)	b'èy ⁴	bǎc ¹ (bach)
	k'èk ⁴	k'èy ⁴	kaku	k'èy ⁴	k'ăc (khach)
șék ⁴	șèy ⁴	saku	șèy ⁴	șăc ² (sach)	

Précédé de *i* médial, il était d'abord plus fréquent, et se rencontrait aux rimes 庚 et 清. Mais *iè*, qui n'existait que dans les finales *ièn*, *iek*, subit bientôt l'influence de *ie*, qui se rencontrait non seulement dans la finale *ieñ*, mais encore avec toutes sortes des finales; il se confondit avec lui : le kan-on, en le notant régulièrement par *é*, montre que, dès le VIII^e siècle, cette première évolution était achevée. Quant au sino-annamite, j'ai déjà dit qu'il présentait des finales diverses qui me paraissent correspondre à un état transitoire de l'évolution de *ieñ* moyen vers *iñ* moderne.

	CHINOIS		KAN-ON	CHINOIS IX ^e SIÈCLE	SINO-ANNAMITE	
	VII ^e SIÈCLE	VIII ^e SIÈCLE			ANCIEN	MODERNE
京 卿 命 病 精 辟 迹 昔 席	k ¹ ieñ ¹	k ¹ ieü ¹	kéi (kei)	k ¹ iü ¹	*k ¹ iñ	k ¹ iñ (kinh)
	k ¹ ieñ ¹	k ¹ ieü ¹	kéi (kei)	k ¹ ieü ¹	*k ¹ éñ	k ¹ ăñ (khanh)
	m ¹ ieñ ³	m ¹ ieü ³	méi (mei)	m ¹ ieü ³	*m ¹ éñ ¹	mǎñ (manh)
	b ¹ ieñ ³	b ¹ ieü ³	péi (hei)	b ¹ ieü ³	*b ¹ éñ ¹	b ¹ ěñ ¹ (bênh)
	tsieñ ¹	tsieü ¹	séi (sei)	tsiü ¹	*l ¹ iñ	l ¹ iñ (lich)
	piek ⁴	piey ⁴	péki (heki)	piy ⁴	*l ¹ č ²	l ¹ č ² (lich)
	n ¹ ieñ ⁴	n ¹ iey ⁴	géki (gêki)	n ¹ gy ⁴	*n ¹ l ¹ č ¹	n ¹ l ¹ č ¹ (nghich)
	sièk ⁴	siey ⁴	séki (seki)	siy ⁴	*l ¹ č ²	l ¹ č ² (lich)
zièk ⁴	zièy ⁴	séki (seki)	ziy ⁴	*l ¹ č ¹	l ¹ č ¹ (lich)	

Si *è* est rare en chinois moyen, *e* au contraire y est extrêmement répandu; il se rencontre dans toutes sortes de finale, mais il est toujours précédé de *i*: *ieñ*, *iek*, *ien*, *iet*, *iem*, *iep*, *iei*, *ieu*. Les séries sont très régulières : la diphtongue *ie* est toujours rendue en kan-on par *é*, et en sino-annamite par *ie* (*iè*): le tibétain a généralement *yă*, *ye* avec *i* final. Il suffit d'un petit nombre d'exemples pour montrer ces concordances.

	CHINOIS		KAN-ON	CHINOIS IX ^e S.	SINO-ANNAMITE		TRANSCRIPTION TIBÉTAINE
	VII ^e S.	VIII ^e S.			ANCIEN	MODERNE	
				<i>ien</i> , <i>iek</i> .			
				Rime 青			
經 罄 寧	kien ¹	kiev ¹	kéi (kei)	kiv ¹	k ¹ iñ	k ¹ iñ (kinh)	...
	k'ien ³	k'iev ³	kéi (kei)	kiev ³	k ¹ éñ ²	k ¹ ăñ ² (khanh)	...
	nieñ ¹	niev ¹	déi (dei)	niv ¹	n ¹ iñ	n ¹ iñ (ninh)	...

丁	lien ¹	liev ¹	léi (tei)	tiv ¹	lĭñ	lĭñ (linh)	...
靈	lien ₁	liev ₁	réi (rei)	liv ₁	lĭñ	lĭñ (linh)	...
的	liek ⁴	liey ⁴	téki (têki)	liy ⁴	lĭc ²	lĭc ² (lĭch)	...
歷	liek ₄	liey ₄	réki (reki)	liy ₁	lĭc ₁	lĭc ₁ (lĭch)	...

ien, iet

Rimes 先 仙

田	dien ₁	d'ien ₁	tén (ten)	u'ien ₁	diên	diên ₁ (diên)	dyän
天	l'ien ¹	l'ien ¹	tén (ten)	ien ¹	l'ien	l'ien (thiën)	...
見	kien ³	kien ³	kén (ken)	ien ³	kien ²	kien ² (kiên)	kyän
千	ts'ien ¹	ts'ien ¹	sén (sen)	ien ¹	l'ien	l'ien (thiën)	ts'yän
烈	l ^y ie ₄	l ^y ie ₄	rétu (retsü)	l ^y ie ₄	lie!	lie! ₁ (liêt)	...
別	b ^y ie ₄	b ^y ie ₄	pétu (hetsü)	b ^y ie ₄	bie! ₁	bie! ₁ (biêt)	...

iem, iep

Rimes 鹽 添

驕	n ^y iem ₃	niem ₃	gén (gen)	niem ₃	niem ₄	niem ₄ (nghiêm)	...
占	ts'iem ³	tsiem ³	sén (sen)	ts'iem ³	čiem	čiem (chiêm)	...
念	niem ₃	niem ₃	nén (nen)	niem ₃	niem ₄	niem ₄ (niêm)	...
廉	l ^y iem ₁	l ^y iem ₁	rén (ren)	l ^y iem ₁	liem	liem (liêm)	...
攝	šiep ⁴	šieβ ⁴	sépu (shō)	šieβ ⁴	l'ie ²	l'ie ² (thiêp)	...
笈	g'ie ⁴	g ^y ieβ ₄	képu (kyō)	g ^y ieβ ₄	kiep ₁	kiep ₁ (kiêp)	...
妾	ts'ie ⁴	ts'ieβ ⁴	sépu (shō)	ts'ieβ ⁴	l'ie ²	l'ie ² (thiêp)	...

iei

Rime 齊

溪	k'iei ¹	k'iei ¹	kéi (kei)	k'iei ¹	k'é	k'é (khê)	k'ye'i
鷄	kiei ¹	kiei ¹	kéi (kei)	kiei ¹	ké	ké (ké)	kye
弟	diei ₁	d'iei ₁	téi (tei)	d'iei ₁	dé ₄	dé ₁ (dê)	...
禮	liei ₃	liei ₃	réi (rei)	liei ₃	lé ⁴	lé ⁴ (lê)	...
西	siei ¹	siei ¹	séi (sei)	siei ¹	tēi	tēi (tây) ⁽¹⁾	sye
泥	niei ₁	ndiei ₁	déi (dei)	ndiei ₁	né	né (nê)	...

ieu

Rimes 蕭 宵

表	p ^y ieu ²	p ^y ieu ²	péu (hyō)	p ^y ieu ²	bieu ₂	bieu ₂ (biêu)	...
驗	k ^y ieu ¹	k ^y ieu ¹	kéu (kyō)	k ^y ieu ¹	kieu	kieu (kiêu)	...
鳥	dieu ₂	d'ieu ₂	téu (chō)	d'ieu ₂	dieu ₄	dieu ₄ (điêu)	...
了	lieu ₂	lieu ₂	réu (ryō)	lieu ₂	lieu ⁴	lieu ⁴ (liêu)	...

2. — La voyelle ě.

D'autre part à côté de *e* long on trouve *ě* bref, rarement seul, généralement précédé de *i*. Sans *i* médial, il ne se rencontre que dans quelques mots au p'ing cheng et au jou cheng formant les rimes 臻 et 櫛.

ĕn, iĕn.

Rimes 眞諄臻

Les rares mots où ĕn archaïque ne s'est pas diptongué en iĕn ont tous une initiale cacuminale : la finale est devenue ĕn, probablement par analogie (1).

	CHINOIS		KAN-ON	SINO-ANNAMITE	
	VII ^e SIÈCLE	VIII ^e SIÈCLE		IX ^e SIÈCLE	
臻	tʂĕn ¹	tʂĕn ¹	sin (shin)	tʂĕn ¹	tʂŭŋ (trân)
莘	ʂĕn ¹	ʂĕn ¹	sin (shin)	ʂĕn ¹	ʂŭŋ (sân)
詵	ʂĕn ¹	ʂĕn ¹	sin (shin)	ʂĕn ¹	ʂŭŋ (sân)
詵	tʂĕt ⁴	tʂĕd ⁴	situ (shitsu)	tʂĕd ⁴	tʂŭt ² (trât)
瑟	ʂĕt ⁴	ʂĕd ⁴	situ (shitsu)	ʂĕd ⁴	ʂŭt ² (sât)

Avec *i* médial, au contraire, ĕ est fréquent ; on ne le rencontre, il est vrai que suivi de dentales (*n*, *t*), mais les mots sont nombreux et importants.

	CHINOIS		KAN-ON	SINO-ANNAMITE	
	VII ^e SIÈCLE	VIII ^e SIÈCLE		IX ^e SIÈCLE	
巾	k ^y iĕn ¹	k ^y iĕn	kin	k ^y iĕn ¹	k ^y ŭŋ (cân)
銀	n ^y iĕn ₁	n ^y iĕn ₁	gin	n ^y iĕn ₁	n ^y ŭŋ (ngân)
民	miĕn ₁	miĕn ₁	bin	miĕn ₁	z ^y ŭŋ (dân)
賓	piĕn ¹	piĕn ¹	pin (hin)	piĕn ¹	t ^y ŭŋ (tân)
津	tsiĕn ¹	tsiĕn ¹	sin (shin)	tsiĕn ¹	t ^y ŭŋ (tân)
親	ts'iĕn ³	ts'iĕn ³	sin (shin)	ts'iĕn ³	t'ŭŋ ² (thân)
信	siĕn ³	siĕn ³	sin (shin)	siĕn ³	tiŋ ² (tln)
引	'iĕn ₂	'iĕn ₂	in	'iĕn ₂	z ^y ŭŋ ⁴ (dân)
人	n ^y iĕn ₁	n ^y iĕn ₁	zin (jin)	n ^y iĕn ₁	n ^y ŭŋ (nhân)
鄰	l ^y iĕn ₁	l ^y iĕn ₁	rin	l ^y iĕn ₁	l ^y ŭŋ (lân)
鎮	çiĕn ³	çiĕn ³	lin (chin)	çiĕn ³	tʂŭŋ ² (trân)
均	kuiĕn ¹	kuiĕn ¹	kin	kuiĕn ¹	k ^y ŭŋ (quân)
春	ts'aiĕn ¹	ts'aiĕn ¹	siyun (shun)	ts'aiĕn ¹	s ^y ŭŋ (xuân)
旬	zuiĕn ₁	z'uiĕn ₁	siyun (shun)	zuiĕn ₁	t ^y ŭŋ ₁ (tuân)
閏	n ^y aiĕn ₃	n ^y aiĕn ₃	ziyun (jun)	n ^y aiĕn ₃	n ^y uŋ ⁴ (nhuân)
律	l ^y aiĕt ₄	l ^y aiĕd ₄	ritu (ritsu)	l ^y aiĕd ₄	luŋ ¹ (luât)
出	ts'aiĕt ⁴	ts'aiĕd ⁴	siyutu (shutsu)	ts'aiĕd ⁴	s ^y ŭŋ ² (xuât)

Au ho-k'ou, le kan-on, présente quelques anomalies. Les mots à initiale gutturale, dentale, labiale, etc. sont réguliers, et éliminent le *u* du ho-k'ou d'après les règles ordinaires de la phonétique japonaise :

kuwin > kin
ruwitu > ritsu

Au contraire, les mots qui en chinois avaient une initiale palatale, offrent un aspect singulier. Ils semblent avoir perdu le *u* du ho-k'ou eux aussi, mais un

(1) Je préfère ĕn à ên, bien que je considère cette finale comme représentant directement en chinois moyen le ĕn de la langue archaïque, parce que rien dans les documents relatifs à la langue moyenne ne permet de séparer la voyelle de cette rime de celle de 眞 ou de 諄, et qu'il serait incorrect de conclure de la langue archaïque à la langue moyenne. Je pense que c'est par analogie, sous l'influence de iĕn que ĕ est devenu ĕ.

u d'origine inconnue, qui, à première vue, paraît être un substitut anormal de chinois *ě*, s'intercale entre la voyelle *i* et la consonne finale. Le mot 春 se prononce *shun*, ce qui laisserait supposer :

**suwiyun* > *siyun* > *śun*,

mais je crois que la forme *suwiyun* n'a jamais existé (1), et qu'à la place de ce monstre, il faut supposer un primitif **suwin* analogue à **kuwin*. Le moderne *siyun*, au lieu de la forme régulière **shin* qui n'existe pas, serait dû à une correction postérieure, pour se rapprocher de la prononciation chinoise des Song : à une époque où jap. *uwi* s'était déjà réduit à *i* d'une part, et où, d'autre part, la différenciation de la finale *ün* et *un* suivant l'initiale s'était déjà produite en chinois, on a probablement voulu, sous l'influence de lettrés chinois contemporains, traduire cette différence en japonais, en conservant *ř* pour figurer *ü*, et en ajoutant un *u* lorsque le chinois avait cette voyelle. Dans ces conditions, on aurait eu les changements suivants, dont une partie seulement sont imputables à l'évolution phonétique japonaise :

suwin > *sin* = *śin* (*shin*) corrigé en *śun* (*shun*) [écrit *siyun*].

3. — La voyelle *i*.

La voyelle *i* isolée et ne formant pas un élément de diphtongue n'existe en chinois moyen qu'en syllabe ouverte ; elle forme les rimes 脂之支.

Rime 支

	CHINOIS		KAN-ON	SINO-ANNAMITE
	VII ^e SIÈCLE	VIII ^e SIÈCLE		
寄	<i>kʷi³</i>	<i>kʷi³</i>	<i>ki</i>	<i>ki²</i> (<i>kt</i>)
企	<i>k'i³</i>	<i>k'i³</i>	<i>kī</i>	<i>k'i²</i> (<i>khf</i>)
奇	<i>gʷi₁</i>	<i>gʷi₁</i>	<i>ki</i>	<i>ki₁</i> (<i>kī</i>)
義	<i>ñʷi₃</i>	<i>ñgʷi³</i>	<i>gi</i>	<i>ñi₄¹</i> (<i>nghīa</i>)
知	<i>či¹</i>	<i>či¹</i>	<i>ti</i> (<i>chi</i>)	<i>či</i> (<i>chī</i>)
離	<i>lʷi₁</i>	<i>lʷi₁</i>	<i>ri</i>	<i>li</i> (<i>lī</i>)
兒	<i>ñi₁</i>	<i>ñči₁</i>	<i>çi</i> (<i>ji</i>)	<i>ñi</i> (<i>nhī</i>)

Rime 脂

機	<i>kʷi¹</i>	<i>kʷi¹</i>	<i>ki</i>	<i>ki</i>
尼	<i>nʷi₁</i>	<i>ndʷi₁</i>	<i>di</i> (<i>ji</i>)	<i>ni</i> (<i>nī</i>)
利	<i>lʷi₃</i>	<i>lʷi₃</i>	<i>ri</i>	<i>li₄</i> (<i>lī</i>)
二	<i>ñi₃</i>	<i>ñči₃</i>	<i>çi</i> (<i>ji</i>)	<i>ñi₄</i> (<i>nhī</i>)
夷	<i>ʷi₁</i>	<i>ʷi₁</i>	<i>i</i>	<i>çi</i> (<i>dī</i>)

(1) Elle ne pourrait servir à justifier la vocalisation *iür* (*iə*) de M. Karlgren, car *ür* chinois est toujours représenté en sino-japonais par *o* et non par *u*.

Rime 之

其紀疑里耳喜饑既氣祈沂依稀	<i>kʷi¹</i>	<i>kʷi¹</i>	<i>ki</i>	<i>ki</i>
	<i>kʷi²</i>	<i>kʷi²</i>	<i>ki</i>	<i>ki₂ (ki)</i>
	<i>ŋʷi₁</i>	<i>ŋʷi₁</i>	<i>gi</i>	<i>ni (nghi)</i>
	<i>lʷi₁</i>	<i>lʷi₁</i>	<i>ri</i>	<i>li (li)</i>
	<i>ñi₂</i>	<i>ñʷi₂</i>	<i>ʒi (ji)</i>	<i>ni (nhī)</i>
	<i>ʒʷi²</i>	<i>ʒʷi²</i>	<i>ki</i>	<i>hi₂ (hl)</i>
	<i>kʷi¹</i>	<i>kʷi¹</i>	<i>ki</i>	<i>ki</i>
	<i>kʷi³</i>	<i>kʷi³</i>	<i>ki</i>	<i>ki² (kl)</i>
	<i>kʷi³</i>	<i>kʷi³</i>	<i>ki</i>	<i>k'i² (khl)</i>
	<i>gʷi₁</i>	<i>gʷi₁</i>	<i>ki</i>	<i>ki₁ (ki)</i>
	<i>ñʷi</i>	<i>ñʷi</i>	<i>gi</i>	<i>ni (nghi)</i>
	<i>ʷi¹</i>	<i>ʷi¹</i>	<i>i</i>	<i>'i (i)</i>
	<i>ʒʷi¹</i>	<i>ʒʷi¹</i>	<i>ki</i>	<i>hi</i>

Dès la fin des T'ang, la transformation moderne de *i*, en syllabe ouverte derrière les fricatives et affriquées dentales et palatales, est achevée. Le sino-annamite le marque déjà en notant *ur* (écrit *o*) ou *ur* (écrit *w*) au lieu de *i*; et un peu plus tard Sseu-ma Kouang confirme cette vue en classant ces mots à la première ligne de ses tableaux au lieu de la quatrième. Dans les mots à initiale cacuminale, cette transformation devait avoir commencé, mais n'était pas achevée, car le sino-annamite écrit tantôt *w* tantôt *i*. Il est difficile de déterminer l'époque exacte de cette évolution; le kan-on a toujours *i*, mais cela peut s'interpréter comme une simple approximation d'un son inexistant en japonais. Dans les transcriptions de dhāranī de l'école d'Amoghavajra, l'emploi de mots à sifflante dentale initiale des rimes 支 etc., est rare. Je trouve par exemple le caractère 徒 *si* (rime 紙) dans ce passage (1):

曩莫三曼多勃馱 (引) 南 (引) 係係 (引) 緊
niāv-mbudý sām-muān-tā b'uūḍ-d'd (long)-nām (long). ʒiei ʒiei (long) kien
namah samantabuddhānām. He he kim
 旨 (茲以切) 囉拽徒阿 (急呼) 尾娑麼 (二合) 也
ci-lā-ʷiā si 'd (prononcer vite) nṽvāi-sā-mbud (contracter)-ʷiā-
ciraya si ah vismayaṇiya.
 倅曳。娑嚩 (二合引) 賀 (引)
niei-ʷiā. Sā-nṽvā (contracter; long)- ʒuā (long).
Svaha.

Le caractère 窠 *si*² (rime 紙) est assez fréquemment employé pour rendre la syllabe sanscrite *si*: on le trouve dans la dhāranī de Hārītī du *Ho-li-ti mou king* traduit par Amoghavajra (2). Quelques autres caractères sont beaucoup plus rares; mais tous sont de ceux qui ont conservé jusqu'aujourd'hui la valeur

(1) *Ta cheng Miao-ki-siang p'ou-sa pi mi pa tseu to-lo-ni sieou hing man-tch'a-lo tseu ti yi kouei fa* 大聖妙吉祥菩薩秘密八字陀羅尼修行曼荼羅次第儀軌法, T. K. Suppl. I, III, I. b. La ligne de saussurien est la transcription des caractères indiens qui accompagnent la transcription chinoise, sans correction.

(2) T. T., XV, [閩], XIV; cf. PÉRI, *Hārītī la mère-de-démons*, BEFEO., XVII, III, 84.

si et n'ont subi aucun changement vocalique. Il n'est donc pas possible d'en tirer un argument. Je me contenterai par suite de marquer les deux termes de l'évolution sans préciser davantage.

	CHINOIS MOYEN VII ^e SIÈCLE	SINO-ANNAMITE	CHINOIS MODERNE
賞 此 自 四 死 私 子 字 寺 似 事 史 師 恥 仕	<i>tsi¹</i>	<i>t̄i (t̄u)</i>	<i>tsj¹</i>
	<i>ts'i²</i>	<i>t̄i₂ (t̄u)</i>	<i>ts'j₂</i>
	<i>dʒi₃</i>	<i>t̄i₄ (t̄u)</i>	<i>tsj₃</i>
	<i>si³</i>	<i>t̄i² (t̄u)</i>	<i>sj₃</i>
	<i>si²</i>	<i>t̄i₂ (t̄u)</i>	<i>sj₂</i>
	<i>si¹</i>	<i>t̄i (t̄u)</i>	<i>sj¹</i>
	<i>tsi²</i>	<i>t̄i₂ (t̄u)</i>	<i>tsj₂</i>
	<i>dʒi₃</i>	<i>t̄i₄ (t̄u)</i>	<i>tsj₃</i>
	<i>ʒi₃</i>	<i>t̄i₄ (t̄u)</i>	<i>sj₃</i>
	<i>ʒi₂</i>	<i>t̄i₄ (t̄u)</i>	<i>sj₂</i>
	<i>dʒi₃</i>	<i>ʃt̄i₄ (ʃt̄u)</i>	<i>ʃj₃</i>
	<i>ʃi²</i>	<i>ʃt̄i₂ (ʃt̄u)</i>	<i>ʃj₂</i>
	<i>ʃi³</i>	<i>ʃt̄i₂ (ʃt̄u)</i>	<i>ʃj₃</i>
	<i>ts'i²</i>	<i>si₂ (s̄i)</i>	<i>tʃj₂</i>
	<i>dʒi₂</i>	<i>si₄ (s̄i)</i>	<i>ʃj₂</i>
	<i>dʒi₂</i>	<i>si₄ (s̄i)</i>	<i>ʃj₂</i>

Au ho-k'ou devant *i* le kan-on notait anciennement *uwi*, qui s'est aujourd'hui réduit à *i*, sauf derrière *s* initial. Le sino-annamite a *ui*, sauf quand l'initiale est labiale, cas où il a *ui*. Le manuscrit tibétain écrit *wi*, *u'i*.

	CHINOIS		KAN-ON		SINO-ANNAMITE	TRANSCRIPTION TIBÉTAINE
	VII ^e s.	VIII ^e s.	ANCIEN	MODERNE		
季 饋 水 誰 隨	<i>kui¹</i>	<i>kui¹</i>	...	<i>ki</i>	<i>kui (qui)</i>	...
	<i>kui</i>	<i>kui¹</i>	<i>kuwi (t)</i>	<i>ki</i>	<i>kui (qui)</i>	...
	<i>ʃui²</i>	<i>ʃui²</i>	...	<i>sui</i>	<i>l'ui₂ (thuý)</i>	...
	<i>ʒui₁</i>	<i>ʒui₁</i>	...	<i>sui</i>	<i>l'ui (thuy)</i>	<i>ʃwi</i>
	<i>sui¹</i>	<i>sui¹</i>	...	<i>sui</i>	<i>tui (tuy)</i>	<i>su'i</i>

II. — VOYELLE ANTÉRIEURE LABIALISÉE.

1. — La voyelle *ũ* (*ũ*).

La voyelle *ũ* se rencontre tantôt longue *ũ*, tantôt brève *ũ*. Cette dernière est moins rare que la première ; mais il n'y a pas intérêt à les traiter séparément. Elle n'est d'ailleurs fréquente sous aucune de ses deux formes ; elle se trouve, il est vrai, suivie de toute la série des nasales et occlusives finales, *ñ, n, m, k, t, p* ; mais les mots ne sont nombreux dans aucune des séries. Ni le japonais, ni le tibétain ne possèdent ce son, en sorte qu'ils ont dû le rendre par approximation. Le japonais le remplace régulièrement par *o* ; le manuscrit chinois tibétain ne m'a fourni aucun mot k'ai-k'ou à finale *ũn* (*iũn* avait disparu

(1) Glose de 1510 à un manuscrit du *Shiki* 史記, ap. *Kana* p. 48.

de son temps); mais il rend la finale $\ddot{u}\dot{n}$ par $ye\dot{n}$ (1). L'annamite le rend ou par \ddot{u} (dans les finales où celui-ci peut subsister), ou par \dot{a} : avec \dot{n} final il a \ddot{u} , écrit \dot{a} , dont le son ne diffère guère de chinois \ddot{u} en tonkinois moderne, mais a évolué en cochinchinois vers \dot{a} qui en est plus éloigné. Avec \dot{n} final, comme $\ddot{u}\dot{n}$ (on écrirait $\dot{a}ng$) n'existe pas en tonkinois, la voyelle est devenue \dot{a} . Le fait qui a frappé le plus les Annamites est, semble-t-il, la brièveté de la voyelle, en sorte qu'ils lui ont sacrifié l'exactitude du timbre: il n'est pas inutile d'insister sur ce point, car le caractère bref de la voyelle chinoise a été récemment contesté (2).

	CHINOIS		KAN-ON	CHINOIS	SINO-ANNAMITE	TIBÉTAÏN
	VII ^e SIÈCLE	VIII ^e SIÈCLE		IX ^e SIÈCLE		
衰	' $\ddot{u}\dot{n}^1$	' $\ddot{u}\dot{n}^1$	<i>on</i>	' $\ddot{u}\dot{n}^1$	' $\ddot{u}\dot{n}$ (<i>án</i>)	..
根	$k\ddot{u}\dot{n}^1$	$k\ddot{u}\dot{n}^1$	<i>kon</i>	$k\ddot{u}\dot{n}^1$	$k\dot{a}\dot{n}$ (<i>cán</i>)	...
恩	' $\ddot{u}\dot{n}^1$	' $\ddot{u}\dot{n}^1$	<i>on</i>	' $\ddot{u}\dot{n}^1$	' $\ddot{u}\dot{n}$ (<i>án</i>)	...
恨	$\gamma\ddot{u}\dot{n}_3$	$\gamma'\ddot{u}\dot{n}_3$	<i>kon</i>	$\gamma'\ddot{u}\dot{n}_3$	$h\ddot{u}\dot{n}_4$ (<i>hán</i>)	...
很	$\gamma\ddot{u}\dot{n}_2$	$\gamma'\ddot{u}\dot{n}_2$	<i>kon</i>	$\gamma'\ddot{u}\dot{n}_2$	$h\ddot{u}\dot{n}_4$ (<i>hán</i>)	...
墾	$k'\ddot{u}\dot{n}^2$	$k'\ddot{u}\dot{n}^2$	<i>kon</i>	$k'\ddot{u}\dot{n}^2$	$k'\ddot{u}\dot{n}_2$ (<i>khán</i>)	...
痕	$k\ddot{u}\dot{n}^1$	$k\ddot{u}\dot{n}^1$	<i>kon</i>	$k\ddot{u}\dot{n}^1$	$k\ddot{u}\dot{n}$ (<i>cán</i>)	...
崩	$p\ddot{u}\dot{n}^1$	$p\ddot{u}\dot{v}^1$	<i>pou</i> (<i>hō</i>)	$p\ddot{u}\dot{v}^1$	$b\dot{a}\dot{n}$ (<i>bǎng</i>)	<i>pyeñ</i>
朋	$b\ddot{u}\dot{n}_1$	$b'\ddot{u}\dot{v}_1$	<i>pou</i> (<i>hō</i>)	$b'\ddot{u}\dot{v}_1$	$b\dot{a}\dot{n}_1$ (<i>bǎng</i>)	<i>byeñ</i>
登	$t\ddot{u}\dot{n}^1$	$t\ddot{u}\dot{v}^1$	<i>tou</i> (<i>tō</i>)	$t\ddot{u}\dot{v}^1$	$\dot{d}\dot{a}\dot{n}$ (<i>đǎng</i>)	<i>tyeñ</i>
能	$n\ddot{u}\dot{n}_1$	$n\ddot{u}\dot{v}_1$	<i>dou</i> (<i>dō</i>)	$n\ddot{u}\dot{v}_1$	$\dot{n}\dot{a}\dot{n}$ (<i>nǎng</i>)	<i>nyeñ</i>
僧	$s\ddot{u}\dot{n}^1$	$s\ddot{u}\dot{v}^1$	<i>sou</i> (<i>sō</i>)	$s\ddot{u}\dot{v}^1$	$\dot{l}\dot{a}\dot{n}$ (<i>lǎng</i>)	<i>syeñ</i>
恒	$\gamma\ddot{u}\dot{n}_1$	$\gamma'\ddot{u}\dot{v}_1$	<i>kou</i> (<i>kō</i>)	$\gamma'\ddot{u}\dot{v}_1$	$h\dot{a}\dot{n}_1$ (<i>hǎng</i>)	...
楞	$l\ddot{u}\dot{n}_1$	$l\ddot{u}\dot{v}_1$	<i>rou</i> (<i>nō</i>)	$l\ddot{u}\dot{v}_1$	$\dot{l}\dot{a}\dot{n}$ (<i>lǎng</i>)	...

Le ho-k'eu est plus inexactement rendu encore par les diverses langues que le k'ai-k'eu, et le *u* caractéristique disparaît presque partout. En kan-on, on trouve simplement *o*, qui correspond régulièrement à \ddot{u} chinois, le *u* étant tombé en japonais, si ce n'est aux mots à initiale 影 où on a *wo*; c'est le seul cas où le japonais différencie le k'ai-k'eu du ho-k'eu: 恩 ' $\ddot{u}\dot{n}^1$ ' = s.-j. *on*; et 溫 ' $u\ddot{u}\dot{n}^1$ ' = s. j. *won*. Le sino-annamite a également *ó*; cet *ó* est plus difficile à expliquer. On a déjà vu ann. *ó* rendant le chinois *uá* dans les mots à finale *uái*; je crois que dans les deux cas il s'agit d'un fait de même genre: les Annamites, ne trouvant pas dans leur langue l'équivalent des diphtongues chinoises, ont rendu de leur mieux le timbre grave de l'ensemble qu'ils étaient incapables de décomposer en ses éléments (3). Quant aux très rares mots en $u\ddot{u}\dot{n}_1$, le sino-annamite les rend par $u\dot{a}\dot{n}$ qui est très régulier: $\ddot{u}\dot{n} = \dot{a}\dot{n}$; $u\ddot{u}\dot{n} = u\dot{a}\dot{n}$. Quant au tibétain, il a tantôt *o* qui doit être dû à la même cause que *ó* annamite, tantôt *u* qui paraît moins fréquent.

(1) Cet *y* est inexplicable, à moins qu'il ne serve à modifier le son de la voyelle.

(2) KARLGREN, *Phonologie chinoise*, p. 666.

(3) Cf. KARLGREN, *loc cit*, p. 617.

	CHINOIS		KAN-ON	CHINOIS		SINO-ANNAMITE	TIBÉTAÏN
	VII ^e SIÈCLE	VIII ^e SIÈCLE		IX ^e SIÈCLE			
坤	k'uǎn ¹	k'uǎn ¹	kon	k'uǎn ¹	k'ón (khôn)	...	
敦	tuǎn ¹	tuǎn ¹	ton	tuǎn ¹	dón (dôn)	ton	
尊	tsuǎn ¹	tsuǎn ¹	son	tsuǎn ¹	lón (lôn)	...	
溫	'uǎn ¹	'uǎn ¹	ron	'uǎn ¹	'ón (ôn)	...	
論	luǎn ¹	luǎn ¹	ron	luǎn ¹	lón (lôn)	lon	
本	puǎn ²	puǎn ²	pon (hon)	puǎn ²	bón ² (bôn)	ton	
門	muǎn ¹	muǎn ¹	bon	muǎn ¹	món (môn)	'bun	
勃	buǎt ⁴	b'uǎt ⁴	potu (hotsu)	buǎt ⁴	bót ¹ (bôt)	...	
骨	kuǎt ⁴	kuǎt ⁴	kotu (kotsu)	quǎt ⁴	kót ² (côt)	...	
卒	tsuǎt ⁴	tsuǎt ⁴	sotu (sotsu)	tsuǎt ⁴	tót ² (tôt)	...	
突	duǎt ⁴	d'uǎt ⁴	totu (totsu)	d'uǎt ⁴	dót ¹ (dôt)	...	
弘	yuǎn ¹	yuǎn ¹	kou (kō)	yuǎn ¹	hưǎn ¹ (hoǎng)	...	
薨	χuǎn ¹	χuǎn ¹	kou (kō)	χuǎn ¹	hưǎn (hoǎng)	...	
或	yuǎk ⁴	yuǎγ ⁴	koku	yuǎγ ⁴	hưđk ¹ (hoǎc)	...	

2. — La diphtongue iǔ (iǔ̄).

La présence de *i* médial tendit à faire avancer l'articulation de *iǔ* en la délabialisant, en sorte que *iǔ̄*, *iǔ̄* devinrent *ie*, *iě*. Mais cette transformation, retardée dans certains cas sous l'influence de la consonne finale, paraît s'être produite à des époques différentes dans les diverses rimes.

Si en effet la diphtongue *iǔ̄* (avec *iǔ̄* long) n'existait que suivie d'une dentale (*iǔ̄n*, *iǔ̄t*), *iǔ̄* (avec *iǔ̄* bref) existait en chinois moyen, tant en syllabe ouverte, que suivi de gutturales *n*, *k*, ou de dentales *n*, *t*, ou de labiales *m*, *p*.

I. — LA FINALE *iǔ̄*.

R. 微.

En syllabe ouverte, *iǔ̄* paraît avoir disparu très rapidement, car il n'est plus noté dès le VIII^e siècle par le kan-on, ni au kai-k'eu ni au ho-k'eu, et le sino-annamite est d'accord avec lui : la diphtongue s'était donc dès cette époque réduite à *i*. Disparut-il directement ou doit-on admettre une délabialisation préalable comme dans le dialecte de Wou : *iǔ̄* > *iě* > *i*? C'est ce que je n'ai pu établir pour Tch'ang-ngan ; aussi ai-je conservé le vocalisme *iǔ̄*.

	CHINOIS MOYEN		KAN-ON	CHINOIS MOYEN		SINO-ANNAMITE
	VII ^e SIÈCLE	VIII ^e SIÈCLE		IX ^e SIÈCLE		
氣	k ^y iǔ ³	k ^y i ³	ki	k ^y i ³	k ⁱ i ² (khl)	
衣	'y iǔ ³	'y i ³	i	'y i ³	'i ² (l)	
希	χ ^y iǔ ¹	χ ^y i ¹	ki	χ ^y i ¹	hi	
歸	k ^y aiǔ ¹	k ^y ai ¹	ki	k ^y ai ¹	kui (qui)	
魏	n ^y aiǔ ³	n ^y ai	gi	n ^y ai ³	nui ⁴ (nguy)	
微	m ^y aiǔ ¹	m ^y ai ¹	bi	m ^y ai ¹	vi ¹ (vl)	
章	'y aiǔ ¹	'y ai ¹	wi	'y ai ¹	zui ¹ (duy)	

II. — LES FINALES *iürn*, *iür̄n*.

R. 元; 殷 文.

Le passage de *ür* en *e* fut très rapide pour la finale *iürn* : le kan-on la rend déjà par *en*, montrant que dès cette époque l'évolution de la voyelle chinoise était achevée. J'ai dit plus haut que cet *ür* dérivait d'un *ò* archaïque :

iòn > *iürn* > *ien*,

et qu'il était long, ce qui explique que la rime 元 se soit confondue avec les rimes 先 仙 et non avec la rime 眞. Au ho-k'ou, l'évolution est identique, sauf pour les mots à initiales labiales, où *ür*, d'abord conservé, s'est transformé en *v* probablement vers la fin du VIII^e siècle, se délabialisant par dissimilation, ce qui explique que le kan-on et le sino-annamite le rendent par *a* :

puidòn > *p^vaiürn* > *fuirn* > *fuvn*.

	CHINOIS		KAN-ON		CHINOIS	SINO-ANNAMITE
	VII ^e SIÈCLE	VIII ^e SIÈCLE	ANCIEN	MODERNE		
建	<i>k^yiürn³</i>	<i>k^yien³</i>	...	<i>kén</i>	<i>k^yien³</i>	<i>kién²</i> (<i>kièn</i>)
言	<i>n^yiürn₁</i>	<i>n^yien₁</i>	...	<i>gén</i>	<i>n^yien₁</i>	<i>nón</i> (<i>ngón</i>)
憲	<i>ç^yiürn³</i>	<i>çien³</i>	...	<i>kén</i>	<i>ç^yien³</i>	<i>hién²</i> (<i>hièn</i>)
偃	<i>'yürn²</i>	<i>'yien²</i>	...	<i>én</i>	<i>'yien²</i>	<i>'ién₂</i> (<i>yèn</i>)
蹇	<i>g^yiürn₂</i>	<i>g^yien₂</i>	...	<i>kén</i>	<i>g^yien₂</i>	<i>kién₄</i> (<i>kièn</i>)
歇	<i>ç^yiür̄t⁴</i>	<i>ç^yiet⁴</i>	...	<i>kétu</i> (<i>ketsu</i>)	<i>ç^yien⁴</i>	<i>hiét²</i> (<i>hièt</i>)
元	<i>n^yaiürn₁</i>	<i>n^yaien¹</i>	<i>guwén</i>	<i>gén</i>	<i>n^yaien₁</i>	<i>naén</i> (<i>nguyèn</i>)
袁	<i>'yürn₁</i>	<i>'yaien¹</i>	..	<i>wén</i> (<i>en</i>)	<i>'yaien₁</i>	<i>vién</i> (<i>vièn</i>)
阮	<i>n^yaiürn₂</i>	<i>n^yaien₂</i>	...	<i>gén</i>	<i>n^yaien₂</i>	<i>naén⁴</i> (<i>nguyèn</i>)
卷	<i>k^yaiürn₂</i>	<i>k^yaien₂</i>	<i>kuwén</i>	<i>kén</i>	<i>k^yaien²</i>	<i>káén₂</i> (<i>quyèn</i>)
反	<i>p^yaiürn₂</i>	<i>fuvn²</i>	...	<i>pén</i> (<i>hen</i>)	<i>fuvn²</i>	<i>fañ₂</i> (<i>phán</i>)
萬	<i>m^yaiürn₃</i>	<i>wuvn₃</i>	...	<i>ban</i>	<i>wuvn₃</i>	<i>βañ₄</i> (<i>vạn</i>)
月	<i>n^yaiürt₄</i>	<i>n^yaiעד₄</i>	<i>guwétu</i>	<i>gétu</i> (<i>getsu</i>)	<i>n^yaiעד₄</i>	<i>náét₁</i> (<i>nguvéi</i>)
越	<i>'yaiürt₄</i>	<i>'yaiעד₄</i>	...	<i>wétu</i> (<i>etsu</i>)	<i>'yaiעד₄</i>	<i>βiét₁</i> (<i>vièt</i>)

La voyelle brève eut la même histoire : *ür̄*, délabialisé très tôt sous l'influence de *i* médial, était dès le milieu du VII^e siècle toujours devenu *ě* au k'ai k'ou, et par suite, la rime 殷 s'était confondue avec 眞. Aussi le kan-on et le sino-annamite les rendent-ils toutes deux de même, tantôt par *iñ*, tantôt par *ür̄ñ* (*ân*) substitut d'un ancien *ên* (*ên*): je renvoie aux rimes 眞 諄 臻 pour l'histoire subséquente de ces formes, puisque la confusion des deux familles est complète au k'ai-k'ou.

	CHINOIS MOYEN		KAN-ON	SINO-ANNAMITE
	VII ^e SIÈCLE	VIII ^e SIÈCLE		
斤	<i>k^yiürn¹</i>	<i>k^yiён¹</i>	<i>kin</i>	<i>kür̄ñ</i> (<i>cân</i>)
近	<i>g^yiürn₃</i>	<i>g^yiён₂</i>	<i>kin</i>	<i>kür̄ñ₄</i> (<i>cân</i>)
殷	<i>'yürn¹</i>	<i>'yien¹</i>	<i>in</i>	<i>'iñ</i> (<i>in</i>)
隱	<i>'yürn²</i>	<i>'yien²</i>	<i>in</i>	<i>'iñ₂</i> (<i>ln</i>)
欣	<i>ç^yiürn¹</i>	<i>ç^yiён¹</i>	<i>kin</i>	<i>hiñ</i> (<i>hin</i>)
訖	<i>k^yiürt⁴</i>	<i>k^yiעד⁴</i>	<i>kitu</i> (<i>kitsu</i>)	<i>kür̄t²</i> (<i>cât</i>)
乞	<i>k^yiürt⁴</i>	<i>k^yiעד⁴</i>	<i>kitu</i> (<i>kitsu</i>)	<i>kür̄t²</i> (<i>cât</i>)
瘥	<i>n^yiürt₄</i>	<i>n^yiעד₄</i>	<i>gitu</i> (<i>gitsu</i>)	<i>nür̄t¹</i> (<i>ngät</i>)

Au ho-k'eu, la même délabialisation se produit qu'au k'ai-k'eu, mais sans atteindre les mots à initiales dentilabiales, probablement parce que, celles-ci empêchant la palatalisation du *u* intercalaire, *i* ne put se maintenir entre ces deux articulations, l'une vélaire, et l'autre postpalatale. Aussi la confusion avec la rime 諄, complète pour tous les autres mots, a-t-elle laissé ceux-ci de côté, et on trouve deux voyelles différentes suivant l'initiale dès le milieu du VII^e siècle; plus tard *ũ*, se délabialisant par dissimilation, se transforma en *õ*, comme *ĩ* se transformait en *v*. Cette différence de vocalisme apparaît, sinon très nettement, au moins de façon suffisante dans les documents. Le kan-on moderne a toujours *un* quelle que soit l'initiale, mais les textes anciens montrent qu'on a hésité entre cette forme et *uwin* qui a disparu aujourd'hui sauf dans quelques mots isolés où il persiste sous la forme *in* (1); toutefois *uwin*, forme correcte, ne se rencontre pas dans les mots à initiale labiale. En sino-annamite *uiẽ* chinois a donné *uẽ* qui est devenu *uũ* (*uã*) comme *ẽ* est devenu *ũ* au k'ai-k'eu, et la forme régulière et constante est *uũŋ*, avec *ũ* derrière les initiales gutturales, *u* derrière les autres; d'autre part, *uõ* chinois devient en sino-annamite moderne *ã* ou *ũ*, sans *ũ*; celui-ci, qui avait d'abord subsisté après l'initiale 微, est aujourd'hui devenu *β*; il est tombé complètement derrière *φ*.

	CHINOIS MOYEN		KAN-ON		SINO-ANNAMITE
	VII ^e SIÈCLE	VIII ^e SIÈCLE	ANCIEN	MODERNE	
君	<i>k^yaiiŋ¹</i>	<i>k^yaiiŋ¹</i>	...	<i>kun</i>	<i>kũŋ</i> (<i>quân</i>)
頤	<i>k^yaiiŋ¹</i>	<i>k^yaiiŋ¹</i>	<i>kuwin</i> (2)	<i>kun</i>	<i>kũŋ</i> (<i>quân</i>)
群	<i>g^yaiiŋ₁</i>	<i>g^yaiiŋ₁</i>	... (3)	<i>kun</i>	<i>kũŋ₁</i> (<i>quân</i>)
郡	<i>g^yaiiŋ₃</i>	<i>g^yaiiŋ₃</i>	<i>kuwin</i> (4)	<i>kun</i>	<i>kũŋ₃</i> (<i>quân</i>)
訓	<i>χ^yaiiŋ³</i>	<i>χ^yaiiŋ³</i>	...	<i>kun</i>	<i>hũŋ²</i> (<i>huân</i>)
運	<i>^yaiiŋ₃</i>	<i>^yaiiŋ₃</i>	..	<i>un</i>	<i>βũŋ₃</i> (<i>vân</i>)
雲	<i>^yaiiŋ₁</i>	<i>^yaiiŋ₁</i>	..	<i>un</i>	<i>βũŋ</i> (<i>vân</i>)
文	<i>m^yaiiŋ₁</i>	<i>nuiŋ</i> > <i>nuũŋ₁</i>	...	<i>bun</i>	<i>βũŋ</i> (<i>vân</i>)
問	<i>m^yaiiŋ₁</i>	<i>nuiŋ₁</i> > <i>nuũŋ₁</i>	...	<i>bun</i>	<i>βũŋ</i> (<i>vân</i>)
分	<i>p^yaiiŋ¹</i>	<i>fuũŋ¹</i> > <i>fuũŋ¹</i>	...	<i>pun</i> (<i>fun</i>)	<i>φũŋ</i> (<i>phân</i>)
佛	<i>b^yaiiŋ₄</i>	<i>v^yuũŋ₄</i> > <i>v^yuũŋ₄</i>	...	<i>putu</i> (<i>futsu</i>)	<i>φũŋ₄</i> (<i>phật</i>)
物	<i>m^yaiiŋ₄</i>	<i>nvuũŋ₄</i> > <i>nvuũŋ₄</i>	...	<i>butu</i> (<i>butsu</i>)	<i>βũŋ₄</i> (<i>vật</i>)
鬱	<i>^yaiiŋ⁴</i>	<i>^yaiiŋ⁴</i>	...	<i>utu</i> (<i>utsu</i>)	<i>^yũŋ²</i> (<i>uất</i>)

(1) En japonais, *uwi* ne peut se maintenir qu'exceptionnellement, et se réduit toujours à *i*; on en a déjà rencontré plusieurs exemples. La lecture *kin* du mot 郡, dans un ms. du *Shiki* de 1511 (voir ci-dessous note 4), montre que *u* était déjà tombé au début du XVI^e siècle.

(2) Glose à un ms de 1427 du *Rokushin chu monzen* 六臣注文選, ap. *Kana tsuka oyobi kana jitai enkaku shiryō*, p. 44.

(3) Ce mot est lu *kun* dans ms de 1506 du *Wa kan rōei jū shichū* 倭漢朗詠集私註. *Ibid.* p. 47.

(4) Glos. à un ms de 1328 du *Rongo chū kai* 論語集解, *Ibid.* 39, et cf. la lecture *kin* de même mot dans un ms. de 1511 du *Shiki* 史記, *Ibid.* p. 48.

III. — LA FINALE *iũm*.

R. 侵.

La détermination de la valeur exacte de la voyelle de la rime 侵 à l'époque du *Ts'ie yun* présente quelque difficulté. J'avais autrefois supposé un *ě* par analogie avec la série à dentales finales 眞 etc. Mais le rapport entre ces deux familles est purement apparent ; en chinois archaïque la rime 侵 avait certainement une voyelle *ũ*, tandis que la rime 眞 avait déjà la voyelle *ě*. Comme un intermédiaire *iẽm* ne me paraît nullement nécessaire pour passer de *iũm* ancien à *im* moderne, je suis d'accord avec M. Karlgren pour admettre que pour le *Ts'ie yun* la voyelle était *ũ*.

Cet *ũ* n'est pas noté par le kan-on ; mais il ne me semble pas nécessaire d'en conclure qu'il avait disparu dès cette époque, car c'est probablement lui que le sino-annamite note par *ũ* (*â*) dans certains mots de cette rime. On ne peut y voir le résultat d'une transformation purement annamite de *i* > *ũ*, car je n'en connais d'exemple que pour *ĩ*, et l'*i* de *iũm* n'est pas bref⁽¹⁾. La difficulté vient de ce que *ũ* annamite moderne représente non seulement *ũ* ou *â* anciens, mais encore *ě*. Toutefois je n'ai jamais rencontré d'exemple de *ũm*, *ũp* dérivés de *ẽm*, *ẽp* (1) ; au contraire il semble bien que la voyelle ait toujours été de timbre grave. Le dictionnaire du P. de Rhodes écrit *âm*, *âp* ; malheureusement le *Houa yi yi yu* 華夷譯語⁽²⁾ ne contient aucun mot annamite en *âm* ou *âp*. Quant aux *chũ-nòm*, les caractères à vocalisation *iẽm*, *iẽp* n'y sont pas employés comme phonétiques de mots à vocalisation *âm*, *âp* : on emploie des caractères à finale *am*, *ap*. Enfin *ũ* suivi de *m* ou *p* dérive régulièrement de *ă* mon-khmer ou thâi.

Il faut probablement admettre qu'au X^e siècle certains mots avaient déjà éliminé le *ũ*, que d'autres au contraire le conservaient, et que quelques-uns enfin avaient les deux formes : ces différences expliqueraient la diversité des finales annamites, *im*, *âm*.

	CHINOIS MOYEN VII ^e SIÈCLE	VIII ^e SIÈCLE	KAN-ON	CHINOIS MOYEN IX ^e SIÈCLE	SINO-ANNAMITE
金	<i>k^yiũm¹</i>	<i>k^yiũm¹</i>	<i>kin</i>	<i>k^yiũm¹</i> <i>k^yim</i>	<i>kũm (câm)</i> <i>kim</i>
心	<i>siũm¹</i>	<i>siũm¹</i>	<i>sin</i>	<i>siũm¹</i>	<i>iũm (tâm)</i>
音	<i>'y¹iũm¹</i>	<i>'y¹iũm¹</i>	<i>in</i>	<i>'y¹iũm¹</i>	<i>'ũm (âm)</i>

(1) Les dérivations du type 沈 s.-ann. *tšũm₁* > ann. *čim₁*, ne sont qu'apparentes. Le mot chinois *džũm₁* a donné à la même époque d'une part l'annamite vulgaire *čim₁*, qui ne note pas la voyelle brève après *i*, et dont la formation rappelle le kan-on ; de l'autre, le sino-annamite *tšũm₁*, de formation savante, où la voyelle brève est conservée à cause de la rime, aux dépens de *i* qui tombe, la diphtongue *iũ* ne pouvant se maintenir en annamite. Il faut se rappeler que le sino-annamite n'est pas d'origine populaire, mais de formation savante.

(2) *Kondō Shōsai zenshū* 近藤正齋全集. t. I. Sur ce vocabulaire annamite, cf. BEFEO., XII (1912), 1, 7, n. 2.

林	<i>lʷiũm₁</i>	<i>lʷiũm₁</i>	<i>rin</i>	<i>lʷiũm₁</i>	<i>lũm (lâm)</i>
沈	<i>ʃiũm₁</i>	<i>ʃiũm₁</i>	<i>sin (shin)</i>	<i>ʃiũm₁</i>	<i>l'ũm₁ (lthm)</i>
岑	<i>dʒiũm₁</i>	<i>dʒiũm₁</i>	<i>sin (shin)</i>	<i>dʒiũm₁</i>	<i>ʃũm₁ (sdm)</i>
任	<i>niũm₁</i>	<i>niũm₁</i>	<i>ʒin (jin)</i>	<i>niũm₁</i>	<i>nũm (nhâm)</i>
急	<i>kʷiũp⁴</i>	<i>kʷiũβ⁴</i>	<i>kipu (kyu)</i>	<i>kʷiũβ⁴</i>	<i>kũp² (cáp)</i>
十	<i>gʷiũp⁴</i>	<i>gʷiũβ⁴</i>	<i>kipu (kyú)</i>	<i>gʷiũβ⁴</i>	<i>kũp₁ (cáp)</i>
集	<i>ʒiũp⁴</i>	<i>ʒiũβ⁴</i>	<i>sipu (shu)</i>	<i>ʒiũβ⁴</i>	<i>l'ũp₁ (táp)</i>
邑	<i>dʒiũp⁴</i>	<i>dʒiũβ⁴</i>	<i>sipu (shu)</i>	<i>dʒiũβ⁴</i>	<i>tũp₁ (táp)</i>
入	<i>ʷiũp⁴</i>	<i>ʷiũβ⁴</i>	<i>ipu (yu)</i>	<i>ʷiũβ⁴</i>	<i>ũp² (áp)</i>
	<i>niũp⁴</i>	<i>nʒiũβ⁴</i>	<i>ʒipu (ju)</i>	<i>nʒiũβ⁴</i>	<i>nũp₁ (nháp)</i>

IV. — LA FINALE *iũn*.

R. 蒸.

Dans les mots à *n* final, la vocalisation *iũ* existait encore au VIII^e siècle puisque le kan-on écrit régulièrement *yo*. Mais la prononciation de la fin des T'ang est moins facile à déterminer. Le sino-annamite a tantôt *ăn*, comme à la rime 登 (sans *i* médial), ou *ũn* (*uŋ*), qui l'un et l'autre répondent à chinois *iũn* (1); tantôt il a *iñ* qui probablement reproduit directement une vocalisation *iñ*, le *ũ* étant tombé (*iũn* > *iñ*); tantôt même, dans quelques mots, on trouve les deux prononciations *ăn* et *iñ* côte à côte; enfin mais très rarement, apparaît une forme *ăn* (*anh*) pareille à la rime 清. Ainsi, le sino-annamite paraît noter un état passager où l'ancien *iũn* coexiste avec les formes plus récentes *ien* (2), *iñ*. A l'époque des Song il est probable que *iñ* triomphe définitivement, si on admet l'homogénéité absolue du tableau où Sseu-ma Kouang range en les confondant la rime 蒸 d'une part et 清 青 de l'autre.

	CHINOIS		KAN-ON		CHINOIS		SINO-ANNAMITE
	VII ^e SIÈCLE	VIII ^e SIÈCLE			IX ^e SIÈCLE		
證	<i>tʃiũn³</i>	<i>tʃiũv³</i>	<i>tiyou (chō)</i>		<i>tʃiũv³</i>		<i>tʃũn² (trũng)</i>
永	<i>pʷiũn¹</i>	<i>pʷiũv¹</i>	<i>piyou (hyō)</i>		<i>pʷiũv¹</i>		<i>bãn (bãng)</i>
恁	<i>bʷiũn¹</i>	<i>bʷiũv₁</i>	<i>piyou (hyō)</i>		<i>bʷiũv₁</i>		<i>bãn (bãng)</i>
澄	<i>ʃiũn₁</i>	<i>ʃiũv₁</i>	<i>tiyou (chō)</i>		<i>ʃiũv₁</i>		<i>čũn₁ (chũng)</i>
徵	<i>čiũn¹</i>	<i>čiũv¹</i>	<i>tiyou (chō)</i>		<i>čiũv¹</i>		<i>čũn¹ (chũng)</i>
兢	<i>kʷiũn¹</i>	<i>kʷiũv¹</i>	<i>kiyou (kyō)</i>		<i>kʷiũv¹</i>		<i>čãn (chanh)</i>
陵	<i>lʷiũn₁</i>	<i>lʷiũv₁</i>	<i>riyou (ryō)</i>		<i>lʷiũv₁</i>		<i>kĩn (kinh)</i>
							<i>lĩn (linh)</i>

(1) La répartition de *ăn* et *ũn* en sino-annamite est de façon générale la suivante: *ũn* derrière les initiales palatales et cacuminales; *ăn* derrière les autres initiales.

(2) J'écris *ien* et non *iẽn* parce que ces finales s'étant confondues par la suite entièrement avec celles des rimes 清 青, je suppose que très tôt la voyelle s'allongea par analogie.

2. — Les finales du IX^e siècle.

RIMES	PING-CHENG, CHANG-CHENG, K'IU CHENG				JOU CHENG			
	K'ai-k'euou		Ho-k'euou		K'ai-k'euou		Ho k'euou	
	sans i médial	avec i médial	sans i médial	avec i médial	sans i médial	avec i médial	sans i médial	avec i médial
東冬鐘江支脂之微 魚虞模齊佳皆哈諄臻 文殷痕魂元寒桓山仙宵 先蕭肴豪歌麻庚唐耕清青 侯幽 談添嚴 咸銜凡	òy	iuv			òy	iuy		
	óy				óy			
		iuv		(aiuv)		iuy		
	àv	i		ui				
		iür		(aiu)				
	uó	iu						
		iei		uiei				
	'ài		uài					
	dí		uái					
	èn	iën, in		uiën, uin	èð	ièð, ið		uièð, uið
		iën, in		(k)uiën, uin		ièð, ið		(k)uièð, uið
				(f)uǎn				(f)uǎð
	ǎn		uǎn	(k)uién	ǎð		uǎð	(k)uièð
		ien		(f)uǎn		ieð		(f)uǎð
	án		nán		dð		uáð	
àn		uán		áð		uáð		
	ien		uien		ieð		uièð	
	ieu							
á		uá						
à	ià	uà	uià					
dý	idý	udý	uidý	áy	idý	uáy	uiáy	
èy	iey, iy	uey	uiey, uiy	èy	iey, iy	uey	uiey, uiy	
ǎy	iǎy	uǎy	uiǎy	ǎy	iǎy	uǎy	uiǎy	
u	iüu							
	iǎm							
ám				áβ				
	iem				ieβ			
àm			(f)uám	àβ			(f)uáβ	

APPENDICE I.

LES SOURCES DU TS'IE YUN.

J'ai cité en abrégé les passages où Lou Fa-yen dans sa préface et Yen Tche-t'ouei dans son *Kia hiun* 家訓, mentionnant un certain nombre de dictionnaires anciens, portent sur eux des jugements généralement très sévères ; je réunis ici quelques notes sur ces ouvrages qui sont tous perdus aujourd'hui.

Voici d'abord la traduction complète du début de la préface du *Ts'ie yun*.

« Autrefois, au début de *k'ai-houang* (581-600), le *yi-t'ong*-(san-sseu) Lieou Tsin 劉臻 et d'autres, en tout huit personnes, se firent les disciples de (Lou) Fa-yen, et le soir, au milieu du vin et jusque tard dans la nuit discutèrent sur les initiales 音 et les finales 韻. En comparant les prononciations modernes (entré elles), elles présentent des différences ; de plus tous les auteurs ne sont pas d'accord dans leurs choix. A Wou et Tch'ou, la prononciation est trop légère ; à Yen et à Tchao, elle est trop pesante ; à Ts'in-long 秦隴, on prononce le *k'iu cheng* comme le *jou cheng* (1), à Leang et Yi 梁益, c'est le *p'ing cheng* qui est pareil au *k'iu cheng*. D'autre part (certains auteurs) font une seule rime de 支 et 脂, de 魚 et 虞 ; et quant à 先 et 仙, 尤 et 侯, tous discutent sur leurs fan ts'ie.

« Si on veut approfondir la prononciation des mots (2), naturellement il faut parfaitement comprendre (la différence entre) sourdes 清 et sonores 濁. Si on veut connaître les initiales 音, il faut faire la distinction des affriquées 輕 et des occlusives 重. Le *Yun tsi* 韻集 de Lu Tsing 呂靜, le *Yun lio* 韻略 de Yang Hieou-tche 陽休之, le *Yin yun* 音韻 de Tcheou Sseu-yen 周恩言, le *Yin p'ou* 音譜 de Li Ki-tsie 李季節, le *Yun lio* de Tou T'ai-k'ing 杜臺卿 ont tous des fautes ».

Yen Tche-t'ouei cite un grand nombre de noms dans la section *Yin-ts'eu* 音辭 de son *Kia hiun*. Je ne puis reproduire ici cette section entière, je me contenterai de traduire les passages se rapportant à des dictionnaires anciens.

« En arrivant à Ye 業, je ne vois que Ts'ouei Tseu-yo 崔子約 et Ts'ouei Tchan 崔瞻, l'oncle et le neveu, et les frères Li Tsou-jen 李祖仁 et Li Wei 李蔚. Ils s'occupent plus du nombre des mots que de la correction des ts'ie. Dans le *Yin yun k'ouai yi* 音韻決疑 composé par Li Ki-tsie, il y a des erreurs ;

(1) Ces indications sur les tons restent toujours assez vagues : au IX^e siècle, Kou Ts'i-tche 顧齊之 déclare que « les gens de Ts'in prononcent le *k'iu-cheng* comme le *chang-cheng* ; et les gens de Wou le *chang-cheng* comme le *k'iu-cheng* ». (Préface du *Sin yi ts'ie king yin yi* 新一切經音義 de Houei-lin 慧琳, ap. T. T. XXXIX [爲], VIII, 43a.

(2) 廣文路, litt. élargir la voie des mots.

le *Ts'ie yun* 切韻 de Yang Hieou-tche 陽休之⁽¹⁾ est fait avec moins de soin encore. . . . Le *Yin yun* 音韻 (de Lu Tsing) réunit 成 et 仍, 宏 et 登 en deux rimes; il sépare 爲 de 奇 et 益 de 石 en quatre sections⁽²⁾. Le *Cheng lei* de Li Teng donne à 系 la prononciation 羿... » Les autres écrivains cités ne sont pas des auteurs de dictionnaires.

Avant d'étudier ces noms, je dois noter que l'un d'eux n'est pas sûr : le Hia-heou Kai 該 auquel Lou Fa-yen attribue un *Yun lio* est bien certainement le Hia-heou Yong 詠 qui, d'après le *Souei chou*, composa un *Sseu cheng yun lio*; mais on peut hésiter à choisir entre les deux formes, ni l'une ni l'autre n'étant attestée par ailleurs; j'ai suivi Lou Fa-yen et écrit Kai 該, parce que le chapitre bibliographique du *Souei chou* contient un assez grand nombre d'erreurs (voir par ex. Yang Hieou-tche écrit 楊 au lieu de 陽, etc.). D'autre part, certains auteurs ne sont connus que par les citations faites par Yen Tche-t'oueï, par ex. Li Tsou-jen et Li Wei: il est probable que l'un d'entre eux est le Li T'ong 李彤 de l'époque des Tsin, auteur d'ouvrages lexicographiques mentionnés assez souvent par les auteurs du VII^e siècle; il n'y a en effet pas d'autre Li dont les ouvrages soient cités comme subsistants dans le catalogue des *Souei* en dehors de Li Teng. Quant au Tcheou Sseu-yen de Lou Fa-yen, c'est sans doute le *tseu* d'une personne connue par ailleurs, peut-être Tcheou Yen 周研⁽³⁾.

1. — Li Teng 李登, *tseu Jen-tsou* 仁祖, *Cheng lei* 聲類, 10 k. — L'auteur, hiao-ling 校令 de gauche des Wei (2-263) passait pour avoir été le premier à distinguer dans les fan-ts'ie les sourdes des sonores, et dans le classement général à avoir reconnu la différence entre 宮 et 羽. Cette dernière remarque montre que son dictionnaire était établi d'après le système des cinq sons 五音 (宮商角徵羽) qui précéda le système moderne des quatre tons 四聲, mais dont l'économie nous est absolument inconnue⁽⁴⁾. On peut supposer que chacun des cinq sons était divisé en deux k'uan. Le *Cheng lei* ne donnait aucun exemple à l'appui des sens et des prononciations qu'il présentait; il était de plus fautif et

(1) J'ai écrit ci-dessus 楊 d'après le *Souei chou*, k. 33, 14 b; mais le véritable nom est 陽.

(2) Pour l'interprétation de cette phrase, voir ci-dessus, p. 16-17.

(3) Il y a un autre auteur de dictionnaire du nom de Tcheou, c'est Tcheou Yong 周顥 mais son *tseu* était Ngan-louen 彦倫, cf. *Nan Ts'i chou*, k. 41, 4b-6a; *Nan che*, k. 34, 7b-8a.

(4) *Wei chou*, k. 91, 9 a. — Peut-être s'agissait-il d'un classement suivant la voyelle principale de la syllabe: la langue archaïque présentait des séries de finales régulières pour cinq voyelles *a*, *à*, *ò*, *é*, *î*, tandis que les autres voyelles *ó*, *u*, *ê*, *i* ne se rencontraient guère que dans une ou deux finales et pouvaient être classées sous les autres. Cf. ci-dessous. App. III p. 117, note Dans cette hypothèse, la distinction entre 宮 et 羽 attribuée à Li Teng serait la différenciation entre *a* et *à* ou bien entre *a* et *ò*, la première alternative étant plus vraisemblable parce que les Chinois, étudiant la phonétique à la suite des Hindous, n'ont dû comme ceux-ci distinguer d'abord qu'un seul *a*.

superficiel⁽¹⁾. Il n'en est pas moins resté longtemps en usage : au temps des T'ang, le *Yi ts'ie king yin yi* 一切經音義 de Hiuan-ying 玄應 (649) le cite constamment, ainsi que le *Siu yi ts'ie king yin yi* de Hi-lin 希麟, et le *Sin yi ts'ie king yin yi* de Houei-lin 惠琳 (803-813).

2. — Lu Tsing 呂靜, *Yun tsi* 韻集, 5 k. — Lu Tsing était le frère cadet de Lu Tch'en 呂忱 et tous deux furent des officiers de Sseu-ma Wang 司馬望, roi de Yi-yang 義陽, cousin de l'empereur Wou 武 des Tsin (265-289), qui vécut de 205-271⁽²⁾. Lu Tsing vécut par conséquent dans la seconde moitié du III^e siècle.

Le *Yun tsi*, composé sur le modèle de *Cheng lei* de Li Teng, était classé également suivant le système des cinq sons, chacun formant un chapitre⁽³⁾. On lui reprochait les mêmes défauts qu'à son devancier. J'ai dit ci-dessus qu'il devait avoir pris pour base le dialecte de Lo-yang, capitale des Tsin; ce n'est pas absolument exact. Il avait suivi la prononciation de Lou 魯, son pays d'origine, et de Wei 衛⁽⁴⁾ c'est-à-dire de toute la région située à l'Est de Lo-yang, entre le Fleuve Jaune et la mer, au Sud du Tche-li et de Chan-tong; il est probable, mais non absolument sûr, que Lo-yang appartenait à ce domaine linguistique.

3. — Li Kai 李燾, tseu Ki-tsie 季節, *Yin p'ou* 音譜, 4. k. — Li Kai⁽⁵⁾ était le fils de Li Tsi-tche 李籍之 qui vécut de 479 à 532⁽⁶⁾; son frère aîné Li Kong-siu 李公緒, sseu-ma de Ki-tcheou 冀州 à la fin des Wei, avait refusé de servir les Ts'i quand, au début de *t'ien-pao* (550-559), ceux-ci, ayant renversé les Wei, lui offrirent une charge⁽⁷⁾; sa sœur avait épousé Hing Chao 邢邵, qui remplit diverses fonctions entre 525 et 553⁽⁸⁾. Enfin il était l'ami intime de Ts'ouei Tchan, et une lettre que lui adressa celui-ci en 560 existe encore⁽⁹⁾. Sa vie doit par conséquent couvrir approximativement les trois premiers quarts du VI^e siècle. Ses ouvrages de lexicographie, le *Yin p'ou* et le *Sieou siu yin yun k'ouai yi* 修續音韻決疑 en 14 k. sont probablement de la fin de sa vie, et datent de la deuxième moitié du VI^e siècle : ils n'étaient

(1) *Souei chou*, k. 76, 7 b.

(2) *Pei che*, k. 34, 12a. — Sur Sseu-ma Wang, cf. *Tsin chou*, k. 37, 3a-b. C'est sur l'ordre de ce prince que Lu Tch'en, le frère de Lu Tsing, composa son dictionnaire, le *Tseu lin* 字林.

(3) *Wei chou*, k. 91, 9a; *Souei chou*, loc. cit.

(4) *Yen che kia hiun*, k. 下, 34 a

(5) Voir sa biographie, *Pei che*, k. 33, 5a, à la suite de celle de son frère Kong-siu.

(6) Sur Li Tsi-tche, voir *Wei chou*, k. 49, 3b; *Pei che*, k. 33, 4b. Il mourut au début de la période *yong-hi* (532-534) à l'âge de cinquante quatre ans. — La filiation de Li Kai est établie de la façon suivante : le *Pei che*, loc. cit., en fait le frère cadet de Kong siu, et le *Pei Ts'i chou*, k. 29, 2a fait de celui-ci le fils de Li Tsi-tche.

(7) *Pei Ts'i chou*, loc. cit.

(8) *Pei Ts'i chou*, k. 36 2, b. Je dois l'indication de cet intéressant passage à mon collègue M. Aourousseau. — Sur Hing Chao, cf. GILES, *Biographical Dictionary*, n° 752.

(9) *Ibid.*, k. 23, 4a.

pas mentionnés dans le catalogue des Leang (1). Le *Yin p'ou* existait encore au temps des T'ang, lorsque fut composé le *Pei che* (2).

4. — Ts'ouei Tseu-yo 崔子約, neuvième frère cadet de Ts'ouei Ling 崔陵, (494-554), vivait encore au début de *t'ien-pao* (550-559), époque où Ling lui transmet l'apanage qu'il venait lui-même de se voir conférer (3).

5. — Ts'ouei Tchan 崔瞻, *tseu Yen-t'ong* 彦通 (519-572), fils de Ts'ouei Ling et neveu de Tseu-yo, fut d'abord lang-tchong 郎中 au Ministère de l'Intérieur 吏部 au début de la période *t'ien-pao* (550-555), et servit les Ts'i Septentrionaux jusqu'à sa mort qui survint en 572 (4). Je ne connais pas le titre de l'ouvrage auquel Yen Tche-t'ouei fait allusion.

6. — YANG Hieou-tche 陽休之, *Yun lio*, 1 k. — Yang Hieou-tche (509-582), tseu Tseu-lie 子烈, originaire de Wou-tchong 無終 dans la commanderie de Pei-p'ing 北平, servit successivement les Ts'i Septentrionaux (550-577) et les Tcheou (557-581) et mourut en 582 à Lo-yang (5). Le titre réel de son livre semble avoir été *Yun lio*; toutefois on rencontre aussi d'autres noms: Yen Tche-t'ouei l'appelle *Ts'ie yun*; et dans le *Seng-k'i lu yin yi* 僧祇律音義 il reçoit le titre de *Che yun tsi lio* 詩韻集略. Son utilisation par Lou Fa-yen ne paraît pas douteuse, car le *Kouang yun* actuel le cite six fois, et parmi ces citations, trois se retrouvent dans le ms. des T'ang :

去聲	XLI	樣	car. 尙 = ms., 16 b (6).	
入聲	{	XVI	屑	car. 紮 = ms., 32 b.
		XXIV	職	car. 鞮 = ms., 43 a (7).

7. — HIA-HEOU Kai 夏侯該, *Sseu cheng yun lio* 四聲韻略, 13 k. — Je ne le connais que par la mention qui en est faite dans le chapitre bibliographique du *Souei chou* (8). Ni du livre, ni de l'auteur, je n'ai trouvé aucune mention en-dehors des catalogues. Il doit avoir été composé dans la seconde moitié du VI^e siècle, puisqu'il n'était pas inscrit au catalogue des Leang.

8. — Tou T'ai-k'ing 杜臺卿. *Yun lio* 韻畧. — Ce personnage, fils de Tou Pi 杜弼, commandant de la garde 衛尉卿 des Ts'i Septentrionaux, lui-même fonctionnaire de cette dynastie, se retira dans son pays quand les Tcheou eurent chassé les Ts'i; mais il reprit du service sous les Souei, vers 583 (9). Son *Yun lio*

(1) *Souei chou*, k. 31.

(2) *Pei che*, k. 35, 5a.

(3) *Pei Ts'i chou*, k. 23, 3 b. Il y est appelé simplement Ts'ouei Yo.

(4) *Ibid.*, 4a

(5) *Souei chou*, k. 33, 14 b.

(6) Dans le ms des T'ang la rime 漾 est la XLIII^e.

(7) Bien que la rime soit la même, l'index, dans le ms., n'est pas 職, comme dans le *Kouang yun*, mais 暗, abréviation de 職, et son rang est le xxxi^e.

(8) *Souei chou*, loc. cit.

(9) *Souei chou*, k. 58.

est perdu, et la seule œuvre de lui qui subsiste est le *Yu tou pao tien* 玉燭寶典 en 12 k., retrouvé récemment au Japon. De ses œuvres littéraires en 15 k., il ne subsiste qu'une pièce en prose rythmée, le *Houai fou* 淮賦, cité par le *Tch'ou hio ki* (1).

De ce que Lou Fa-yen ne cite que ces ouvrages, il n'en faut pas conclure qu'il n'a utilisé qu'eux : il est impossible de croire qu'il n'ait employé ni le *Eul ya*, ni le *Chou wen* ; il s'est même probablement servi du *Yu pien* 玉編 de Kou Ye-wang 顧野王 alors récent. En fait, son énumération, pour intéressante qu'elle soit, ne couvre qu'une partie de ses sources : c'est moins une bibliographie qu'une critique des dictionnaires rangés par ordre de rimes publiés antérieurement ; encore cette critique ne porte-t-elle guère que sur les prononciations.

APPENDICE II.

LA LISTE DE CARACTÈRES-INDEX DE RIMES DU *TS'IE YUN*.

J'ai dit ci-dessus que la liste des caractères adoptés par Lou Fa-yen comme index de rimes donnait l'impression d'être, au moins en partie, une vieille liste conservée par tradition et employée sans tenir compte des valeurs anciennes. Après les indications que j'ai données çà et là relativement à la langue archaïque, cette notion peut être précisée : par exemple la différence entre les rimes 先 et 仙 apparaît clairement si on se reporte à la période où leur finale commune *ie* du chinois moyen était encore répartie entre deux finales *iàn* et *én* ; de même la différence entre 支之 et 微, si on se reporte au temps où le chinois archaïque avait les trois finales *i*, *ia*, *iü*. La théorie de M. Karlgren, que chaque rime doit représenter une finale différente se trouverait ainsi exacte, mais seulement pour une époque notablement plus ancienne que le *Ts'ie yun*.

Il reste cependant quelques difficultés à élucider. Par exemple les documents connus jusqu'ici ne permettent pas de discerner en quoi la rime 脂 était différente de la rime 之. D'autre part, la finale *à* du chinois moyen (rime 麻) se partageait primitivement entre *ò* et *à* : or la liste du *Ts'ie yun* ne garde pas trace de cette distinction, et on sera forcé d'admettre qu'à moins de remaniement, les mots à *ò* final du type 家 *kò'* étaient rangés à la rime 魚, finale *iò*, bien qu'ils n'eussent pas *i* médial. Mais nous savons de façon précise que la liste primitive avait subi de remaniements : j'ai cité ci-dessus un passage de Yen Tche-t'ouei qui indique clairement que Li Teng avait adopté pour les rimes de la famille 登蒸庚耕清青 un système d'index différent du système actuel, puisqu'il confondait certaines finales que le système conservé par Lou Fa-yen distingue. On peut, à mon avis, admettre que le système primitif d'index de rimes, probablement créé dans le Nord par Li Teng, qui semble être le premier lexicographe à avoir classé les mots suivant les rimes, fut remanié, dès l'époque archaïque, afin de le rendre plus précis, ou pour le rapprocher de listes du même genre qui circulaient dans le midi, au pays de Wou, et que la liste ainsi élaborée fut adoptée par Lou Fa-yen comme probablement par tous ses contemporains (1).

Je proposerais les valeurs suivantes anciennes pour cette liste de rimes archaïques ; malgré quelques points obscurs, l'ensemble répond bien à l'aspect de la langue vers l'époque des Trois-Royaumes et le début des Tsin.

(1) Bien que sur cette liste certains faits restent indiscernables (par exemple l'existence de mots à finale *ò*, sans *i* médial, d'une partie de la rime moyenne 麻), on peut voir que la langue archaïque présentait vers le III^e ou le IV^e de l'ère chrétienne, une

1	東	<i>uñ</i>	16	虞	<i>iu</i>	31	蕭	<i>éu</i>	45	登	<i>îrñ</i>
2	冬	<i>ón</i>	17	興	<i>én</i>	32	宵	<i>iàu</i>	46	尤	<i>iui</i>
3	鍾	<i>ión</i>	18	臻	<i>én⁽²⁾</i>	33	肴	<i>àu</i>	47	幽	<i>iüu</i>
4	江	<i>òn</i>	19	諄	<i>uén</i>	34	豪	<i>áu</i>	48	侯	<i>iüu</i>
5	支	<i>iá</i>	20	殷	<i>iärñ</i>	35	歌	<i>á</i>	49	侵	<i>iürm</i>
6	脂	<i>i⁽¹⁾</i>	21	文	<i>uiärñ</i>	36	戈	<i>ud</i>	50	覃	<i>ürm</i>
7	之	<i>i</i>	22	元	<i>ión</i>	37	麻	<i>à, ià</i>	51	談	<i>äm</i>
8	微	<i>iü</i>	23	魂	<i>uärñ</i>	38	陽	<i>iärñ</i>	52	鹽	<i>iàm</i>
9	齊	<i>ei</i>	24	痕	<i>ärñ</i>	39	唐	<i>ärñ</i>	53	添	<i>ém</i>
10-11	皆佳	<i>ài, òi</i>	25	寒	<i>án</i>	40	庚	<i>én, ièn</i>	54	咸	<i>òm</i>
12	哈	<i>ái</i>	26	桓	<i>uán</i>	41	耕	<i>än</i>	55	銜	<i>àm</i>
13	灰	<i>uái</i>	27-28	山	<i>än, òn</i>	42	清	<i>iärñ</i>	56	巖	<i>iòm</i>
14	魚	<i>ò-iò</i>	29	先	<i>én</i>	43	青	<i>én</i>	57	凡	<i>iòm⁽³⁾</i>
15	模	<i>u</i>	30	仙	<i>iän</i>	44	蒸	<i>iärñ</i>			

certaine régularité dans le système des finales. Le tableau suivant (je néglige les finales à *u* médial) le montre clairement :

<i>ò-iò</i>	<i>á-iá</i>	<i>à ià</i>	<i>iür</i>	...
<i>òn</i>	<i>án-iän</i>	<i>än-iän</i>	<i>ürñ-iürñ</i>	<i>én</i>
<i>òn-iòn</i>	<i>án</i>	<i>än-iän</i>	<i>ürñ-iürñ</i>	<i>én</i>
<i>òm-iòm</i>	<i>ám</i>	<i>àm-iàm</i>	<i>ürm-iürm</i>	<i>ém</i>
<i>òi</i>	<i>ái</i>	<i>ài</i>	...	<i>ei</i>
...	<i>áu</i>	<i>àu-iàu</i>	<i>iüu-iüu</i>	<i>éu</i>

Il ne reste en dehors de ce tableau que les finales *u-iu, uñ-iuñ, óñ-ióñ, i, én, èñ*. Il semble que cette régularisation des finales ait été la marque caractéristique de la langue chinoise ancienne ; et c'est par ce fait que j'expliquerais l'énigmatique classement des dictionnaires suivant les cinq sons 五音 : chacune des cinq colonnes ci-dessus serait un des cinq sons ; *u, uñ* et *ón* entreraient dans la première colonne ; *i, én, èñ*, dans la cinquième ; on a vu plus haut que Lu Tsing faisait rentrer *èn* dans la quatrième).

On peut remarquer qu'une tendance à régulariser le vocalisme des finales a dominé toute l'évolution de la langue chinoise jusqu'à une période toute récente. Si on classe par finales les rimes de la langue moyenne, on trouve les tableaux suivants (en négligeant également les séries irrégulières dès la langue archaïque) :

VII ^e SIÈCLE					IX ^e SIÈCLE				
<i>iò</i>	<i>á</i>	<i>à-ià</i>	<i>iü</i>	...	<i>á</i>	<i>à ià</i>	[<i>iür</i>]	...	
<i>òn</i>	<i>än-iän</i>	...	<i>ürñ-iürñ</i>	<i>ien</i>	<i>än-iän</i>	<i>än</i>	<i>ürñ-iürñ</i>	<i>ien</i>	
..	<i>án</i>	<i>än</i>	<i>ürñ-iürñ</i>	<i>ien</i>	<i>án</i>	<i>än</i>	<i>ürñ</i>	<i>ien</i>	
...	<i>ám</i>	<i>àm-iàm</i>	<i>iürm</i>	<i>iem</i>	<i>ám</i>	<i>àm</i>	<i>iürm</i>	<i>iem</i>	
...	<i>ái</i>	<i>ài</i>	...	<i>iei</i>	<i>ái</i>	<i>ài</i>	...	<i>iei</i>	
...	<i>áu</i>	<i>àu</i>	<i>iüu-iüu</i>	<i>ieu</i>	<i>áu</i>	<i>àu</i>	<i>iüu</i>	<i>ieu</i>	

où l'on voit, après la perturbation causée à la fin de la période archaïque par l'infléchissement des *à* derrière *i* et la délabialisation des *ò*, la régularité des séries se reconstituer dans un cadre plus restreint.

(1) Les rimes 乙 et 脂 se partageaient peut-être les finales *i, é*.

(2) Je suppose que la différenciation en deux rimes 眞臻 est une innovation de la langue moyenne, due au fait que les mots à initiale cacuminale conservèrent la finale *én* tandis que dans tous les autres elle devint *ièn* ; la liste archaïque ne devait contenir ici qu'une seule rime.

(3) La rime 凡 est elle aussi, je pense, une accréation moyenne de la liste archaïque.

Il va sans dire que, si Lou Fa-yen a employé la liste archaïque de rimes, il n'a pas adopté pour cela la répartition archaïque des mots dans les rimes. A mesure qu'avec le temps les vieux index acquiéraient des valeurs nouvelles, une répartition nouvelle s'imposait presque à chaque lexicographe. Certains faits prouvent que le *Ts'ie yun* n'avait tenu que partiellement compte de l'étymologie en disposant les mots dans les rimes. Par exemple si la rime 支 du *Ts'ie yun* contient tous les mots à finale archaïque *íá*, elle renferme aussi des mots qui n'ont jamais eu *á* final ; de même les rimes 庚 et 耕 contiennent toutes deux également des mots à finales *àn* et *èn*, 先 et 仙, 鹽 et 添 des mots à finales *iàn* et *én*, *iàm* et *ém*, 覃 et 談 des mots à finales *ím* et *ám*, etc. D'autre part, certains mots isolés ont subi des modifications anormales qui les ont fait changer de rime ; mais le *Ts'ie yun* les classe suivant la prononciation moyenne et non la prononciation archaïque : ainsi 熊 arch. $\gamma n\ddot{u}i\ddot{r}\ddot{n}$ n'est pas à la rime 蒸, mais à la rime 東, suivant sa prononciation en langue moyenne $\gamma iu\ddot{n}$. Il s'ensuit qu'il ne faudrait pas utiliser le tableau ci-dessus comme une sorte de clef permettant de passer directement de la langue moyenne à la langue archaïque. Pour l'étude de cette dernière il faut examiner chaque mot en particulier ; c'est ce qui fait la difficulté du travail. Jusqu'à ce qu'on retrouve tout ou partie de dictionnaires anciens comme ceux de Li Teng ou de Lu Tsing, il sera impossible d'étudier à la fois de grandes séries comme celles que représentent les rimes du *Kouang yun*, et l'étude de la langue archaïque restera une étude de détail.

La correspondance des langues thâi montre que 凡 est un mot à voyelle archaïque ò ; et il en est de même de 咸 :

	CHINOIS ARCHAÏQUE	CHINOIS MOYEN	SIAMOIS
凡	$bl\grave{o}m_1$	$b^y\grave{a}am_1$	$br\grave{o}m^5$
咸	$\gamma\grave{o}m_1$	$\gamma\grave{a}m_1$	$h\grave{o}m_2$

Ce passage de ch. arch. ò > ch. moy. à, uá, suivant l'initiale, a son analogue à la rime 江 et à la rime 麻. Ces formes archaïques permettraient peut-être d'expliquer le fan-ts'ie que le *Ts'ie yun* donne à 凡 : ce serait la reproduction d'un fan-ts'ie ancien, et il faudrait le lire non pas en langue moyenne :

$$\text{凡} = \text{符 咸 } b^y\grave{a}iu_1 + \gamma\grave{a}m_1 = b^y\grave{a}m_1$$

ce qui est incompréhensible, mais en langue archaïque :

$$\text{凡} = \text{符 咸 } b\grave{a}u_1 + \gamma\grave{o}m_1 = b\grave{o}m_1$$

Cet ò se serait fracturé en òđ comme à la rime 江, puis đ aurait comme toujours fait sentir son influence palatalisatrice, mais sans que la voyelle labiale, maintenue ici par l'influence de l'initiale labiale, disparût complètement, ni que la palatalisation fût contrariée. comme cela a lieu dans les mots du type 雙, par suite de l'aversion des initiales cacuminales pour la mouillure :

$$b\grave{o}m_1 > b\grave{o}đm_1 > b\grave{u}đm_1 > b^y\grave{u}đm_1$$

APPENDICE III.

NOTES ADDITIONNELLES.

INTRODUCTION.

P. 3. — Je note par *v*, *v̄*, les formes longue et brève d'une voyelle analogue à *a*, mais ayant une articulation linguale un peu plus élevée et plus avancée c'est un *a* du type que l'orthographe anglaise écrit *u* dans *but*, *hut*.

P. 6. — La différence de timbre des voyelles en annamite suivant que le mot est à un ton élevé ou à un ton grave peut, de façon générale, être caractérisée par une ouverture plus grande des voyelles aux tons graves, mais il y a des degrés divers suivant la voyelle.

Par exemple, à Hanoi, *ê* non suivi d'une consonne est identique à *e* ouvert au ton égal, mais moins ouvert que *è* (*e₁*) au ton *huyên*. Dans quelques dialectes, (par exemple Hưng-yên, Nam-định, Thanh-hoá) *ê* est aussi ouvert que *e*, et la différence auditive vient de ce que celui-ci s'est rompu et a formé une diphtongue *èq*, dont l'*q*, très léger, reste peu distinct, mais modifie le timbre de l'ensemble ; du reste, autant qu'on peut le reconnaître à l'oreille, la première partie de ce *èq* écrit *e* ne diffère en rien du *è*, écrit *ê*. On trouvera donc :

	HANOI	HƯNG-YÊN	
<i>dê</i>	<i>dê²</i>	<i>dê²</i>	帝
<i>dê</i>	<i>dê₁</i>	<i>dê₃</i>	題
<i>de</i>	<i>dè</i>	<i>dèq</i>	enclume

Mais en général la différence est bien moins forte : *ê* suivi d'une consonne est intermédiaire entre *é* (*ê*) et *è* (*e*) et se rapproche de *e* moyen ; d'autre part *è* suivi d'une consonne est moins aigu que *è* en syllabe ouverte, en sorte que la différence due au ton est moins sensible :

<i>dêm</i>	<i>dém</i>
<i>dêm</i>	<i>dêm₁</i>
<i>dêm</i>	<i>dêm</i>

De même *ô*, *ô* non suivis d'une consonne, moins fermés que *ò*, sont presque des *o* moyens :

<i>dò</i>	<i>dó²</i>
<i>dô</i>	<i>dó¹</i>
<i>do</i>	<i>dò</i>

tandis que, suivis d'une consonne ou d'un élément de diphtongue, ils restent plus fermés encore, et ne diffèrent plus que très légèrement de \hat{d} : je note par un trait sous la voyelle cet o intermédiaire entre \acute{o} et o :

<i>dôï</i>	<i>dôê</i>
<i>dôï</i>	<i>dôê₁</i>
<i>dôï</i>	<i>dôê</i>

J'ai déjà indiqué l'effet de ce phénomène sur les diphtongues *ay*, *ây*, *au*, *âu*.

L'effet du ton se fait sentir également sur les voyelles ouvertes qui ont tendance à se fermer aux tons élevés, mais il y est moins sensible à l'oreille ; dans certains cas cependant, il s'exagère au point d'être noté par l'écriture : ainsi le tonkinois écrit aujourd'hui *ur* (*úr*) aux tons élevés le *ür* de mots chinois du type 書, tandis qu'il conserve le *ür* (*σ*) aux tons graves. Mais quand *σ* est suivi d'une consonne, l'effet est moins fort et dans *σm*, *σn* la voyelle reste bien distincte de *úr*. De même *ür* (*â*) qui est toujours suivi d'une consonne reste différent de *úr*, tout en s'en rapprochant assez pour le remplacer dans certains dialectes. A Hanoi, *ân* présente un *ür* moyen, tandis que *ân* a *ür* très ouvert.

<i>dân</i>	<i>ưưn</i>	民
<i>thân</i>	<i>l'ưn₁</i>	神

P. 6, l. 5. — De même pour le *n* initial, qui est également spirant.

DEUXIÈME PARTIE.

Chap. I. p. 38, l. 18. — Il existe d'ailleurs un ancien témoignage formel de la différenciation de *m* et *n* : c'est au début du IX^e siècle, la préface composée par King-chen 景審 pour le *Sin yi ts'ie king yin yi* 新一切經音義 de Houei-lin 慧琳 ; il y est question de « considérer *n* 武 et *m* 線 comme un double phonème » 以武與線爲雙聲 (1).

ERRATUM.

- p. 4. Tableau des initiales chinoises, 4^e colonne : *Sonores* :
l. 7, au lieu de 那, lire 邪.
l. 8 et 9, au lieu de 狀 lire 牀.
- p. 12, l. 3. Au lieu de « Li Tsou-jen », lire « Li Jen-tsoh ».
l. 6. Au lieu de 楊 lire 陽.
n. 6. Au lieu de « Souei chou, k. 75, 56 », lire... « 5 b. ».
- p. 17 l. 26. Au lieu de « 蒸 arch. *t̄siŭn̄*, moy. *t̄sŭn̄* », lire « 蒸 arch. *t̄siŭn̄*¹, moy. *t̄siŭn̄*¹ ».
l. 25. Au lieu de « 宏 arch. 'uèn¹, moy. 'uèn¹ », lire « 宏 arch. *χuèn*¹, moy. *χuèn*¹ ».
- p. 18, n. 5. Au lieu de « *Kokushi daika* », lire « .. *daichō* ».
- p. 19, n. 2. Au lieu de 治 lire 浴.
- p. 20, n. 1. Au lieu de « *Yu-k'ie kia keng tirg king che tseu mon pir* » lire « ... *ting ... mou pin* ».
- p. 27, n. 3 l. 5. Je laisse sans les traduire les expressions comme 平上去 qui indiquent une lecture de mot à un ton anormal [ajouter ici : le premier, pour obtenir la lecture sans tons du sanscrit, les deux autres] pour reproduire les accents musicaux du sanscrit.
- p. 29, n. 2. Au lieu de « *dx'* (*di + γ*) *á* » lire « *γ'* *á* ».
- p. 33. Tableau inférieur, col. gche *Sourdes*, KAN-ON : l. 6 au lieu de « *tau* (*chō*) » lire « *tau* (*tō*) ».
Col. dte *Sonores*, KAN-ON : l. 2 au lieu de « *kiyo* (*kyō*) », lire « *kiyo* (*kyo*) ».
- p. 37. Tableau, KAN-ON : intervertir le mot de la l. 3 [徐] *siyu* (*shi*) avec celui de la ligne 6 [守] *si* (*shi*) et lire : l. 3 « 徐 *xiò*₁, *xiù*₁, *si* (*shi*) » et l. 6 « 守 *siù*₁ *siù*₁ *siyu* (*shu*) ».
- p. 40. Tableau. SINO-ANNAMITE : l. 1, 3, 9 au lieu de *ă* lire *ä* ; l. 2 au lieu de *ă* lire *a* ; l. 10 au lieu de *à* lire *a* ; l. 5 au lieu de *βu*₄ (*vũ*) lire *βu*⁴ (*vũ*).
- p. 41. Tableau. p. 8, col. 3 *ç'* corr. *ç'* ; l. 9 transporter *l* (*l^y*) de la col. 6 (dentales) à la col. 4 (cacuminales).
- p. 43. Tableau l. 7 CHINOIS VII^e SIÈCLE : « 素 *suák* » lire « *suák*⁴ ».
- p. 45. Tableau inférieur : m l. 1 « 參 *t'ám*¹ » lire « *ts'ám*¹ ».
- p. 59, l. 32. Au lieu de « ces derniers ont é (kan-on) *ié* (sino-annamite) », lire « ... *ie* (sino-annamite).

- p. 62. Tableau supérieur: SINO-ANNAMITE, l. 1, 2, 4 au lieu de \dot{a} lire \ddot{a} ;
 l. 3 au lieu de $\dot{u}\eta$ ($\dot{a}n$) lire ' $\dot{u}\eta$ ($\dot{a}n$)
 Tableau inférieur SIAMOIS: l. 8, au lieu de $\dot{u}n$, lire ' $\dot{u}n$.
- p. 68. Tableau: SIAMOIS: l. 5, au lieu de $m\dot{u}t_3$, lire $m\dot{u}t_3$.
- p. 74. l. 10. après « Le cas le plus simple », ajouter, « de u voyelle ».
- p. 77. Tableau, r. 東, l. 8: 翁 S.-ANN., au lieu de $\dot{o}n$ ($\dot{o}ng$), lire ' $\dot{o}n$ ($\dot{o}ng$).
- p. 79-80: $\dot{o}n$ (r. 江). Tout ce paragraphe, qui a été imprimé à cette place par erreur, doit être reporté page 84: il forme la deuxième partie de la section « II. — LA VOYELLE \dot{o} » et se place après le paragraphe 1. — *Finale* $\dot{i}\dot{o}$. Cette correction est indiquée à la table des matières où ce paragraphe est inscrit entre < > à sa place actuelle, et répété entre [] à la place qu'il devrait occuper.
- p. 84. Tableau supérieur: TRANSCRIPTION TIBÉTAINE, l. 1, au lieu de k lire ki .
- p. 85. Tableau: SINO-ANNAMITE, r. 候, l. 4 à 5:
 au lieu de $t\dot{a}u_2$ ($\dot{a}u$) lire $t\dot{a}u_2$ ($\dot{t}\dot{a}u$),
 $\dot{a}u_2$ ($\dot{t}\dot{a}u$) ' $\dot{a}u_2$ ($\dot{a}u$).
 $\dot{a}u_2^2$ ($\dot{a}u$) ' $\dot{a}u_2^2$ ($\dot{a}u$).
- l. 7, r. 幽, KAN-ON: au lieu de (u) lire (yu); et SINO-ANNAMITE: u lire ' u (u).
- p. 86. Tableau, r. 歌 戈, l. 1, 阿, s.-ann. a , corr. ' a (a).
- p. 87. Tableau, r. 寒 桓, l. 1, 安, s.-ann. $a\eta$ (an), corr. ' $a\eta$ (an).
 r. 談 覃, l. 8, 諳, s.-ann. am , corr. ' am (am).
- Tableau, $\dot{a}n \dot{a}t$: l. 13, au lieu de $l'\dot{a}\delta$, lire $l'\dot{a}\delta_1$.
- p. 88. Tableau, r. 哈 灰, l. 3, 袞, s.-ann. $a\eta$ (ai), corr. ' $a\eta$ (ai).
 Tableau $\dot{a}n$, TIBÉTAINE: l. 6, au lieu de $\dot{a}'u$, lire $la'u$.
- p. 91. Tableau, r. 咸: l. 5, 鴨, s.-ann. ap ($\dot{a}p$), corr. ' ap^2 ($\dot{a}p$).
 Tableau, \dot{a} : KAN-ON, l. 9, au lieu de ($sewa$), lire (kwa).
- p. 93. Tableau, l. 8, 俺, s.-ann. $i\dot{e}m_2$ ($i\dot{e}m$), corr. ' $i\dot{e}m_2$ ($i\dot{e}m$).
- p. 96. 2^e tableau, l. 6, au lieu de $pie\gamma_1$, lire $pie\gamma^4$; et l. 8, au lieu de $sie\gamma^4$, lire $sie\gamma_1$.

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages
AVANT-PROPOS.	1
PREMIÈRE PARTIE. — LES DOCUMENTS	8
1. — Le <i>Ts'ie yun</i>	11
2. — Le kan-on	18
3. — Les transcriptions de dhârani de l'école d'Amoghavajra.	20
4. — Le sino annamite.	21
5. — Le manuscrit tibétain-chinois de Touen-houang.	21
DEUXIÈME PARTIE. — LE SYSTÈME CONSONANTIQUE.	
Chap. I. — Les initiales.	23
Première période (VII ^e siècle).	23
<i>(Liste des caractères servant d'initiales dans les fan-tsie du Ts'ie yun).</i>	23
Deuxième période (VIII ^e -X ^e siècle).	28
1. — Oclusives et mi-occlusives.	29
2. — Fricatives et affriquées.	36
Chap. II. — Les Finales.	41
1. — Les finales orales.	41
2. — Les finales nasales	44
TROISIÈME PARTIE. — LE SYSTÈME VOCALIQUE.	
Chap. I. — Examen général des rimes.	51
1. — Les rimes 東冬鍾 et les rimes 魚模	55
2. — Les rimes 庚耕清, la rime 青 et les rimes 蒸登	56
3. — Les rimes 先仙 et les rimes 魂痕元.	59
4. — Les rimes 真諄臻 et les rimes 文般.	63
5. — Les rimes 脂支之 et 微.	68
Chap. II. — Les phonèmes médiaux i, u, (ä).	72
Chap. III. — Les voyelles postérieures.	75
I. — Les voyelles u, ö.	75
1. — Finales un-ôn (r. 東冬鐘).	75
< 2. — Finale òn (r. 江) >.	79
3. — Finale u (r. 模虞).	80
II. — La voyelle ò.	83
1. — Finale iò.	83
[2. — Finale òn.	79]
III. — La diphtongue <i>gu</i>	84
Chap. IV. — Les voyelles centrales	
I — La voyelle <i>d</i>	86
II. — La voyelle <i>ä</i>	90
III. — La diphtongue <i>iä</i>	92

	Pages
Chap. V. — Les voyelles antérieures.	
I. — Voyelles palatales non-labialisées	95
1. — La voyelle <i>e</i>	95
2. — La voyelle <i>é</i>	97
3. — La voyelle <i>i</i>	99
II. — Voyelle palatale labialisée	101
— La voyelle <i>ir</i> (<i>îr</i>)	101
2. — La diphtongue <i>iür</i> (<i>iür</i>).	103
I. — La finale <i>iür</i>	103
II. — Les finales <i>iürn</i> , <i>iürn</i>	104
III. — La finale <i>iürm</i> (r 侵)	106
IV. — La finale <i>iürn</i> (r. 蒸)	107
Tableaux d'ensemble.	
— Les finales du VII ^e siècle.	108
— Les finales du IX ^e siècle	109
APPENDICE	
I. — Sources de Ts'ie-yun.	110
II. — La liste des caractères index de rimes de Ts'ie yun	115
III. — Notes additionnelles.	118
ERRATUM.	121

- I. — **Numismatique annamite.** Par DÉSIRÉ LACROIX, capitaine d'Artillerie de marine. Saigon, 1900, 1 vol. in-8°, accompagné d'un album de 40 planches *Épuisé*
- II. — **Nouvelles recherches sur les Chams.** Par ANTOINE CABATON, attaché à la Bibliothèque Nationale. Paris, Leroux, 1901, in-8°. 10 fr.
- III. — **Phonétique annamite (DIALECTE DU HAUT-ANAM).** Par L. CADIÈRE, de la Société des Missions étrangères. Paris, Leroux, 1902, in-8°. 7 fr. 50
- IV. — **Inventaire archéologique de l'Indochine. I. Monuments du Cambodge.** Par E. LUNET DE LAJONQUIÈRE, chef de bataillon d'Infanterie coloniale. TOME I^{er}. Paris, Leroux, 1902, in-8°. 15 fr.
- V. — **L'Art gréco-bouddhique du Gandhâra. ÉTUDE SUR L'ORIGINE DES INFLUENCES CLASSIQUES DANS L'ART BOUDDHIQUE DE L'INDE ET DE L'EXTRÊME-ORIENT.** Par A. FOUCHER, docteur ès-lettres. TOME I^{er}. INTRODUCTION. — LES ÉDIFICES. — LES BAS-RELIEFS. Paris, Leroux, 1905, in-8°. 15 fr.
- VI. — **Le même.** TOME II. PREMIÈRE PARTIE. LES IMAGES. DEUXIÈME PARTIE. (Sous presse.)
- VII. — **Dictionnaire cham-français.** Par ETIENNE AYMONIER, ancien directeur de l'École coloniale, et ANTOINE CABATON, attaché à la Bibliothèque Nationale. Paris, Leroux, 1906, in-8°. 40 fr.
- VIII. — **Inventaire archéologique de l'Indochine. I. Monuments du Cambodge.** Par E. LUNET DE LAJONQUIÈRE, chef de bataillon d'Infanterie coloniale. TOME II. Paris, Leroux, 1907, in-8°. 15 fr.
- IX. — **Le même.** TOME III. Avec un cartable. Paris, Leroux, 1912, in-8°. 20 fr.
- X. — **Répertoire d'Épigraphie jaina, PRÉCÉDÉ D'UNE ESQUISSE DE L'HISTOIRE DU JAINISME D'APRÈS LES INSCRIPTIONS.** Par A. GUÉRINOT. Paris, Leroux, 1908, in-8°. 15 fr.
- XI. — **Inventaire archéologique de l'Indochine. II. Monuments chams de l'Annam.** Par H. PARMENTIER, chef du Service archéologique de l'École française d'Extrême-Orient. TOME I^{er}. DESCRIPTION DES MONUMENTS. Paris, Leroux, 1909, in-8°. 16 fr.
- XII. — **Le même.** TOME II. ÉTUDE DE L'ART CAM. Paris, Leroux, 1918, in-8°. 50 fr.
- XI^{bis}. XII^{bis}. — **Le même.** PLANCHES, D'APRÈS LES RELEVÉS ET LES DESSINS DE L'AUTEUR. 2 albums in-8°. Paris, Leroux, 1909 et 1918. 16 fr. et 20 fr.
- XIII. — **Mission archéologique dans la Chine du Nord.** Par EDOUARD CHAVANNES, membre de l'Institut. TOME I^{er}. PREMIÈRE PARTIE. LA SCULPTURE À L'ÉPOQUE DES HAN. Paris, Leroux, 1915, in-8°.
- DEUXIÈME PARTIE. LA SCULPTURE BOUDDHIQUE, Paris, Leroux, 1915, in-8°.
- XIV. — **Le même.** TOME II. (En préparation.)
- XIII^{bis}. XIV^{bis}. — **Le même.** PLANCHES. 2 albums in-4°, comprenant 488 planches. Paris, Leroux, 1909. (Ne se vendent pas séparément. Prix de souscription à l'ouvrage complet: 150 fr.)
- XV. — **Bibliotheca Indosinica, DICTIONNAIRE BIBLIOGRAPHIQUE DES OUVRAGES RELATIFS À L'INDOCHINE.** Par HENRI CORDIER, membre de l'Institut. TOME I^{er}. BURMANIE, ASSAM, SIAM ET LAOS. Paris, Leroux, 1912, in-8°. 50 fr.
- XVI. — **Le même.** TOME II. PÉNINSULE MALAISE. Paris, Leroux, 1913, in-8°. 15 fr.
- XVII. — **Le même.** TOME III. INDOCHINE FRANÇAISE. Paris, Leroux, 1914, in-8°. 40 fr.
- XVIII. — **Le même.** TOME IV. INDOCHINE FRANÇAISE. Paris, Leroux, 1914, in-8°. 40 fr.

Atlas archéologique de l'Indochine. MONUMENTS DU CHAMPA ET DU CAMBODGE. Par le capitaine E. LUNET DE LAJONQUIÈRE, attaché à l'École française d'Extrême-Orient. Paris, Leroux, 1901, 1 vol. in-f°. 12 fr.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT.

- I. — **Éléments de sanscrit classique.** Par VICTOR HENRY, professeur à l'Université de Paris. Paris, Leroux, 1902, in-8°. 10 fr.
- II. — **Précis de grammaire pâlie, ACCOMPAGNÉ D'UN CHOIX DE TEXTES GRADUÉS.** VICTOR HENRY, professeur à l'Université de Paris. Paris, Leroux, 1904, in-8°. 10 fr.